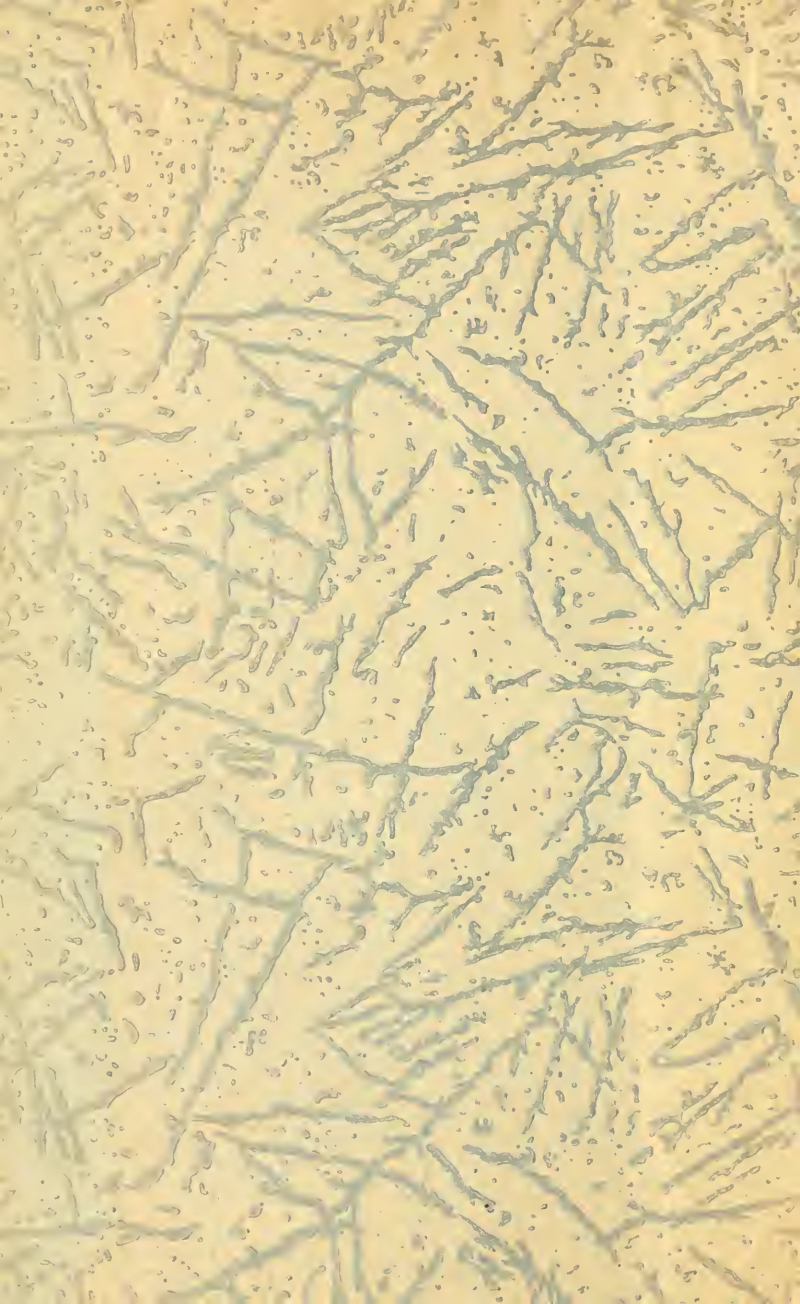
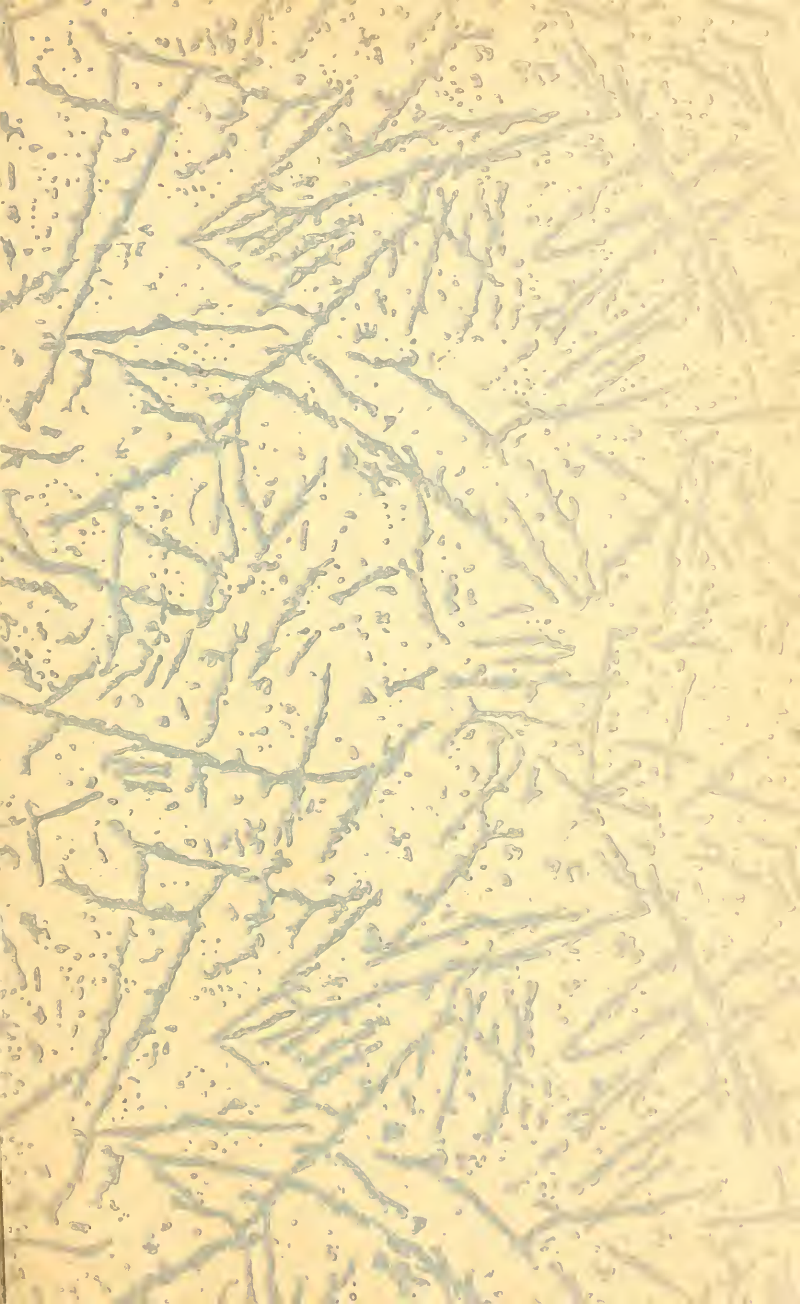
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00672605 3







LE BRÉSIL MÉRIDIONAL

C. M. DELGADO DE CARVALHO

Diplômé de l'École des Sciences Politiques
de Paris

LE BRÉSIL MÉRIDIONAL

ÉTUDE ÉCONOMIQUE

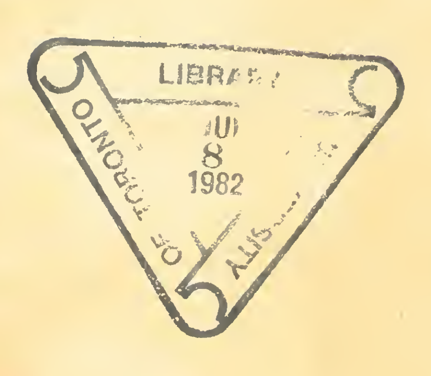
SUR LES ÉTATS DU SUD

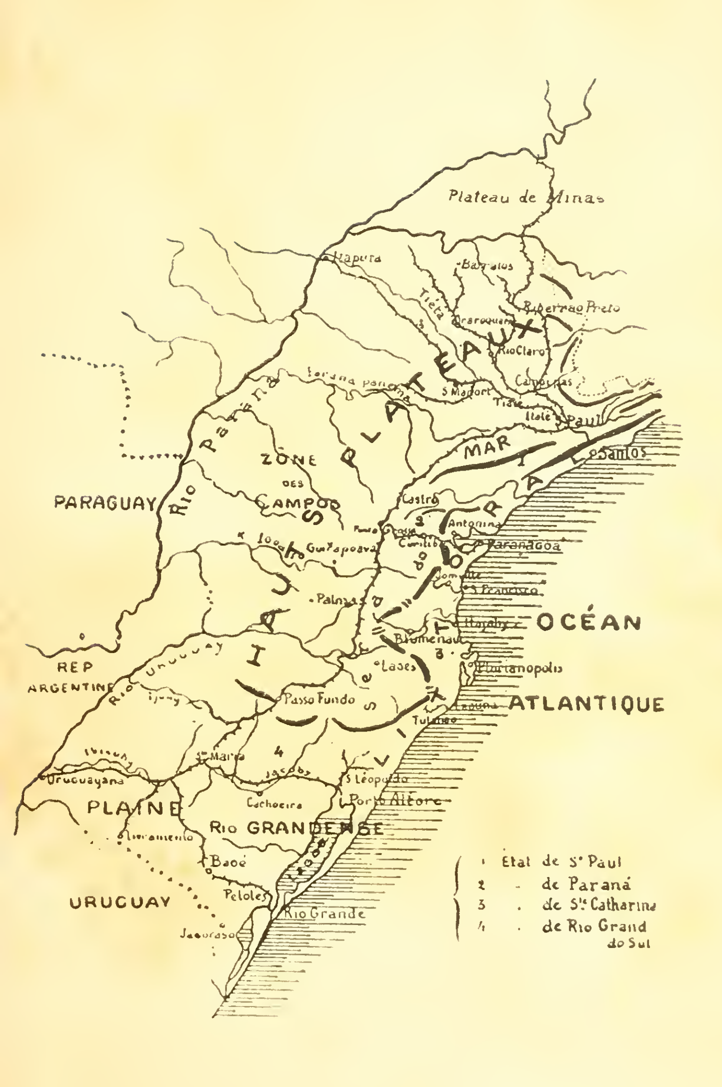
S. PAULO, PARANÁ, SANTA-CATHARINA
et RIO-GRANDE-DO-SUL

RIO-DE-JANEIRO

1910

HC
127
C22859
1910




Plateau de Minas
Ribeirao Preto
Rio Claro
Tieté
PLATEAUX
MAR
Santos
ZONE
DES
CAMPOS
PARAGUAY
Rio Paraná
Castro
Antonina
Paranagoa
Guarapuava
Palmas
OCÉAN
Blumenau
Florianopolis
ATLANTIQUE
REP
ARGENTINE
Rio Uruguay
Passo Fundo
Lages
S Léopoldo
Uruguayana
Cachoeira
PLAINE
Rio GRANDENSE
Baoé
Peloles
Rio Grande
URUGUAY
1 Etat de St Paul
2 - de Paraná
3 . de Ste Catharine
4 . de Rio Grand do Sul

PREMIÈRE PARTIE

LE BRÉSIL MÉRIDIONAL

Ses régions naturelles. — Son outillage économique.

Régions naturelles. — Navigation. — Ports. Les voies ferrées.

LE BRÉSIL MÉRIDIONAL

ET

SES RÉGIONS NATURELLES

I. Le Brésil méridional. — Configuration générale. — Situation. — Superficie et Population. — Climatologie — Zones principales.

II. Le système hydrographique du Paraná. — Régime du Paraná. — L'Iguassú. — L'Uruguay. — Le versant atlantique.

III. **La région maritime**. — La côte de S. Paulo au Rio-Grande do Sul. — Les Iles. — Fleuves côtiers et ports. — Le climat tempéré chaud. — Les productions. — La population.

IV. **La région serrana.** — La Serra do Mar. — Sa constitution. — Son rôle. — Climat, pluies.

V. **La région des Hauts-Plateaux**. — Le plateau pauliste. — Les campos du Paraná et de Santa Catharina. — Palmas. Le climat tempéré. — Les richesses naturelles. — Les centres de peuplement. — Les villes.

VI. **La plaine rio-grandense**. — La " campanha " zone des pâturages. — Le climat. — L'élevage et l'agriculture : les centres principaux.

« La région qui s'incline au sud-ouest du « Brésil vers le Paraná, présente un tout dont « l'unité est remarquable, bien que le territoire ait été divisé en différents Etats et « que la zone des sources soit inégalement « distribuée entre Minas-Geraes, Goyaz et « Matto-Grosso. C'est un fragment de plateau « disposé en une grande courbe entre les « deux lignes parallèles du littoral océanique « et du cours du Paraná. ».

ÉLISÉE RECLUS.

LE BRÉSIL MÉRIDIONAL

Première Partie.

Le Brésil méridional et ses régions naturelles.
La Navigation et les Ports.
Les Voies Ferrées.

Deuxième Partie. — **Le pays du café.**

Immigration et Colonisation.
Conditions de l'Agriculture pauliste.
Le Café, sa culture, son industrie et son commerce.
S. Paulo et ses industries.
Le commerce.

Troisième Partie. — **Le pays du maté.**

La colonisation au Paraná et à Santa Catharina.
Le développement économique.
Le maté, son industrie, son commerce.
L'industrie forestière.

Quatrième Partie. — **Le pays de l'élevage.**

La colonisation du Rio-Grande.
Les questions agricoles.
L'élevage et ses industries.
Le Rio-Grande industriel.
eL commerce extérieur du Rio Grande.

LE BRÉSIL MÉRIDIONAL

Le Brésil si vaste, si mal connu et relativement encore si peu peuplé, possède des terres et des climats variés, des productions très diverses, des richesses inexploitées très nombreuses. Chacun de ses centres économiques est un monde en lui-même, avec sa population caractérisée, ses sources de production propres, son activité et sa puissance d'expansion. Dans le nord, le métis extrait le caoutchouc de la plaine amazonienne, qui fait la prospérité de l'Amazone et du Pará. Le Ceará est le grand producteur mondial de la cire. Pernambuco, dans la vieille zone coloniale où Portugais et Hollandais ont fait souche, vit de son sucre et de son coton. Bahia, l'ancienne métropole, la plus atteinte par l'invasion africaine, est la grande productrice de cacao et fonde sa prospérité sur

la variété de ses produits : tabac, coton, caoutchouc, sucres et peaux. Minas Geraes, l'Etat intérieur, est le roi des mines d'or, de diamants et de fer. Rio de Janeiro, la capitale actuelle, déjà cosmopolite, est le grand entrepôt du commerce brésilien. Dans le Sud viennent S.-Paulo, la patrie des « bemdierants », la grande région caféière, le Paraná. Santa Catharina, puis enfin le Rio-Grande do Sul. Ce sont des centres divers, aux occupations différentes ; ils se compénètrent peu, il est vrai, mais la race primitive, mêlée de sang antochtone, a une vigueur, une puissance étonnante, et groupe, par son unité et son homogénéité, ces tronçons précieux que la mer seule relie depuis des siècles.

I

De tout cet ensemble complexe, mais harmonieux, qui constitue le territoire brésilien et sa richesse économique, détachons-en un,

le plus méridional, il serait oiseux de dire le plus intéressant tout court, disons le plus intéressant pour l'Europe, qui envoie annuellement des milliers d'émigrants à ces terres de colonisation.

Dans sa géographie universelle, Elisée Reclus à groupé les Etats du Sud, qu'il a appelés les Etats paranaenses; il en a détaché cependant le Rio-Grande do Sul, qui fait partie du versant de l'Uruguay. Pourquoi ne l'a-t-il pas conservé comme Etat paranaense, lui aussi? N'est-il pas arrosé par l'Uruguay, que l'on peut regarder comme le lit du Paraná, comme le prouvent les dépressions de l'Aguapey et la lagune d'Ibera? Supposons donc que S.-Paulo, Paraná, Santa Catharina et Rio-Grande soient des Etats paranaenses et caractérisons-les, au point de vue brésilien, par l'épithète de Brésil Méridional.

Le Brésil méridional est ainsi formé par le fragment de plateau qui s'allonge du Nord-Est au Sud-Ouest, entre la côte atlantique

et le cours du Paraná, parallèle à cette côte.

Ces terres sont situées entre le 20e et 34e degré de latitude Sud. Elles jouissent, au point de vue climatérique, d'une température douce. En parlant de cette zone, le Dr Henri Morize écrivait : « Son climat est des plus beaux qui soient au monde. La température en est fort agréable, la moyenne se conservant toujours au-dessous de 20°. Les hivers peu intenses, qui se produisent de juin à août, sont non seulement favorables à la santé des races européennes, mais encore se prêtent au développement de toutes les cultures de l'ancien continent. »

La superficie de cette zone est de 823.000 kilomètres carrés environ, dont 290.000 appartiennent à l'Etat de S.-Paulo, 296.000 aux Etats intermédiaires de Santa Catharina et Paraná, et 237.000 à l'extrême Sud, l'Etat de Rio-Grande. Il est difficile d'en déterminer exactement la population; toutefois, si l'on calcule l'accroissement probable

de 1900 à 1910, d'après l'accroissement vérifié entre 1890 et 1900, on peut évaluer cette population à 5.400.000 habitants.

Les statistiques officielles existent pour 1872, 1890 et 1900 ; le recensement de 1910 n'est pas encore terminé :

	1872	1890	1900	1910
	—	—	—	(probable)
S. Paulo......	873.000	1.384.000	2.279.600	3.000.000
Paraná........	126.000	249.000	327.000	450.000
Santa Catharina	159.000	283.000	320.000	450.000
Rio-Grande....	446.000	897.000	1.149.000	1.500.000

Les coefficients d'accroissement de ces Etats sont assez considérables en raison de l'appoint que leur apportent l'immigration et la forte natalité.

Au point de vue géographique, cette vaste région brésilienne peut être divisée en quatre zones, qui se retrouvent dans tous les Etats assez nettement caractérisées : la zone maritime, entre la Serra do Mar et l'Océan, zone plus ou moins large suivant les endroits ; la zone montagneuse ou *Serrana,* c'est la Serra,

haute, difficile à franchir, pluvieuse, peu colonisée; la zone des Hauts Plateaux, qui forment la meilleure partie de la région méridionale; enfin la zone de la plaine riograndense, dans le Sud.

Avant d'aborder l'étude économique du Brésil méridional, nous tâcherons de caractériser ces zones géographiques, car économiquement nous les diviserons en trois parties, correspondant à peu près aux Etats qu'il contient, et groupées autour des productions principales : le *pays du café* (S.-Paulo), le *pays du maté* (Paraná et Santa Catharina), le *pays de l'élevage* (Rio-Grande do Sul). La production principale ainsi indiquée est, en effet, le centre même des activités, autour duquel gravite toute la vie économique et financière de l'Etat.

II

Le système hydrographique du Paraná a une importance considérable dans l'Amérique

du Sud. La plupart des fleuves qui arrosent les plateaux intérieurs du Brésil lui appartiennent ; il en est ainsi notamment de tous les grands fleuves qui sillonnent parallèlement, de l'Est vers l'Ouest, le Brésil méridional.

Le Paraná est formé dans le plateau de Minas-Geraes par deux fleuves, le Paranahyba et le Rio-Grande. Il coule vers le Sud-Ouest, formant ligne frontière entre le Matto-Grosso et les Etats de S.-Paulo et Paraná.

Le cours du Paraná a été étudié par les Portugais et par différents explorateurs étrangers. Parmi les récents travaux auxquels il a donné lieu, il faut citer ceux de M. Orville Derby, de la Commission géographique pauliste, qui en a fait le relevé détaillé, et de l'ingénieur paranaense Niepce da Silva. C'est aux informations de ce dernier, publiées dans le *Boletim Colonial e Agricola de Curitiba*, que nous emprunterons les principales données qui suivent.

Le grand fleuve sud-américain mesure environ 4.500 kilomètres de cours ; sa lar-

geur est très variable : avant d'arriver aux chutes de l'Urubupungá (S.-Paulo), sa largeur est de 1.000 mètres. Au confluent de l'Ivahy (Paraná) il mesure 1.500 mètres, à la chute fameuse 7-Quedas (7 chutes), il atteint 4.200 mètres, pour se rétrécir ensuite jusqu'à 60 mètres de largeur. Il conserve dans la suite une largeur moyenne de 300 mètres.

Ses grands affluents de gauche sont le Tiété, le Paranapanema, l'Ivahy et Iguassú. A droite il reçoit du Matto-Grosso, le Rio Pardo.

Son cours est interrompu par plusieurs chutes, celles de l'Urubupunga, six kilomètres en amont du Tiété (10 mètres de hauteur), celles de Santo Estevam, 11 kilomètres en aval du Rio Pardo; celles de Sete Quedas, en face de l'ancienne colonie jésuitique de Guayra (40 mètres de hauteur) et plusieurs autres rapides.

Le Paraná a un débit variant entre 10.000 et 40.000 mètres cubes. En temps ordinaire il apporte au Rio de la Plata 21.500 mètres

cubes d'eau par seconde. A l'époque des crues il monte à 50 et même à 60.000 mètres cubes. Il a atteint ce chiffre en 1905, inondant la campagne argentine qu'il traverse.

« Le Paraná, dit M. Onésime Reclus, ne tourna pas de tout temps du Sud à l'Ouest pour aller se précipiter aux rapides d'Apipé (Paraguay et République Argentine), puis recevoir le Paraguay, adopter la direction de celui-ci et prendre la route du Sud légèrement Ouest. A une époque géologiquement récente, il se versait par sa gauche dans le lit qu'occupe présentement l'Uruguay, soit d'un seul flot, soit simultanément par les branches d'un delta, soit successivement par des lits divers. »

La vallée de l'Aguapey est ample et semble avoir fourni passage jadis à un cours d'eau ; or cette vallée est le prolongement naturel du Paraná vers l'Uruguay ; d'autre part, la vaste lagune d'Ibera, qui occupe le centre de la Mésopotamie argentine, ne trouve l'explication de son origine qu'à une

déviation d'un grand fleuve; ses déversoirs sont le Rio Corrientes et le Mirinay coulant l'un vers le Paraná, l'autre vers l'Uruguay.

Le Paraná a ses crues au printemps, l'Uruguay les a en automne; de là naquit chez les Argentins l'idée de les éviter, en se servant de la lagune d'Ibera, qui possède deux déversoirs, et de restituer au Paraná son ancien cours en temps de crues. (Voir M. Delachaux : *Problemas geograficos del Territorio Argentino*).

Le Paraná brésilien a une grande importance sociale, commerciale et stratégique. Une population de plus de 100.000 âmes a vécu sur ses rives, aujourd'hui abandonnées. « Williams Lloyd, écrit M. Niepce da Silva, traitant de la prospérité future du grand colosse fluvial qui détermine nos frontières occidentales, affirme que tôt ou tard, à une certaine distance des confluents de l'Ivahy et de l'Ivinheima, encore à la portée du grondement de la cataracte des Sete Quedas — le Niagara du Brésil — il se fondera une de

nos plus importantes villes centrales, qui deviendra le pivot d'un réseau de navigation fluviale de 2.800 kilomètres distribués entre le Paraná, l'Ivahy, le Tiété, l'Ivinheima, le Brilhante, le Paranapanema et le Tibagy ».

Le Tiété est le fleuve pauliste par excellence ; son cours a 1.300 kilomètres; il naît à quelques kilomètres à peine de la côte atlantique et parcourt tout le plateau de S.-Paulo. Il est en partie navigable et compte de nombreux rapides et quelques chutes importantes.

L'Iguassú, anciennement appelé Curitiba ou Goyo Covó, naît dans la Serra do Mar et reste parallèle au Tiété. C'est le grand fleuve de la zone des Campos, de la Terre-Promise du Brésil. Il possède 650 kilomètres environ de voie navigable, actuellement mis à profit. Sa vallée offre, d'autre part, le chemin le plus direct des centres peuplés de la République du Paraguay vers l'Océan Atlantique, à travers le territoire brésilien.

Le Paranapanema, grossi du Tibagy et l'Ivahy, coule également vers le Paraná.

entre le Tiété et l'Iguami. Ils sont en partie navigables, bien qu'encaissés comme des fleuves de plateau qu'ils sont. Cela n'enlève d'ailleurs rien à leur importance économique, dit M. Niepce da Silva, car si d'une part les innombrables chutes d'eau interrompent la ligne de navigation, inconvénient auquel on peut remédier par un système de communication mixte, d'autre part elles permettent l'établissement d'usines hydro-électriques à tel point importantes que, grâce à elles, nous pourrons arriver rapidement au rang des régions industrielles les plus prospères du monde.

Enfin, l'Uruguay, le fleuve de la frontière brésilienne, est une des voies commerciales les plus actives; il contourne l'État de Rio-Grande do Sul, après être né à 50 kilomètres de l'Océan. Son principal affluent est l'Ibicuhy, navigable jusqu'au cœur de l'État.

Le versant atlantique du Brésil méridional reçoit un grand nombre de petites rivières côtières, courtes et encaissées, nées dans la

Serra do Mar. Quatre fleuves principaux doivent cependant être distingués dans ce versant (1).

La Ribeira, née dans le Paraná, arrose l'Anasunguy et l'Iguape et se jette dans la mer par un delta fort curieux, le « Mar Pequeno » de Cauanca. Un canal artificiel lui sert de débouché et son embouchure naturelle tend à se combler peu à peu.

Dans l'État de Santa Catharina, les meilleures terres colonisées sont celles du bassin de l'Itajahy. Le Rio Tijucas est aussi navigable.

Enfin, dans l'État de Rio-Grande le vaste réseau fluvial du Jacuhy se concentre dans le Guahyba et la Lagoa dos Patos. Il pourrait assez facilement être mis en communication au moyen d'un canal avec l'Ibicuhy, dont les

(1) Le Parahyba, qui coule vers le Nord-Est et traverse l'État de Rio de Janeiro, mais dont les sources et le cours supérieur appartienent à S.-Paulo. A sa naissance il semble destiné à grossir le Tiété, puis brusquement il fait un coude, revient en sens opposé et coule vers Rio de Janeiro. C'est un fleuve historique, très anciennement colonisé et en grande partie navigable à S.-Paulo.

sources sont des voisines dans le centre même de l'État de Rio-Grande.

III

La zone côtière, appelée *Serra-Abaixo*, en raison de sa position au bas de la Cordillère maritime, offre un aspect assez uniforme depuis le cap Frio, dans l'Etat de Rio de Janeiro, jusqu'au cap de Santa Martha dans le Sud de l'Etat de Santa Catharina. Entre ces deux points la Serra do Mar s'infléchit comme un arc, et le littoral, qui lui est voisin. accompagne cette forme générale et ouvre à l'Océan une vaste baie légèrement concave.

Cette zone est constituée par une étroite bande de terre, resserrée entre la mer et la montagne, et dont la largeur est assez variable. Les grès d'origine océanique qui recouvrent les sables recèlent encore des troncs et des racines d'arbres qui prouvent que la mer y venait jadis. D'anciens tombeaux indiens

qui venaient battre les flots sont aujourd'hui éloignés de la mer.

La zone côtière ne possède pas de bassins hydrographiques importants, quoique bien arrosés; la Serra ne lui envoie que de petites rivières courtes, abondantes, mais encaissées. Les deux principales rivières de la zone sont, à S. Paulo, la Ribeira ou Santa Catharina, l'Itajahy. Ce sont précisément les deux points du Brésil méridional où la Serra recule un peu et donne à la bande côtière ses largeurs maxima.

Dans l'Etat de S.-Paulo la côte orientale est étroite, les ramifications de la Serra y tombent presque à pic, entre les îles; les détroits sont profonds; la côte occidentale, au contraire, est basse, sablonneuse; les îles sont longues, les contours sont indécis : c'est l'embouchure de la Ribeira, où l'on note un phénomène naturel curieux, la formation d'une mer intérieure, sorte de long canal, le *Mar Pequeno* de Cauanca.

Dans l'État de Paraná la Serra se rapproche de la mer et forme des sortes de

fiords pittoresques et boisés, au fond desquels se trouvent les ports d'Antonina et de Guarakessava.

L'État de Santa Catharina voit nouvellement la Serra s'éloigner de la côte et s'épanouir le large bassin de l'Itajahy, qui forme la route nationale à laquelle les municipes colonisés par les Allemands doivent leur prospérité.

Après le cap de Santa Martha, la côte redevient basse, sablonneuse, forme un long chapelet de lagunes, de véritables mers intérieures, comme la Lagôa dos Patos et la Lagôa-Mirim dans le Rio-Grande. Mais déjà la chaîne principale s'est arrêtée dans le nord de l'État et laisse la place aux grandes plaines mamelonnées, où prospère l'élevage.

Parmi les principales îles que compte la zone côtière, il faut mentionner celle de S. Sebastião, sur la côte orientale de S.-Paulo. Elle est nettement détachée du rivage, ses pics sont hauts. L'archipel de Cananéa, au contraire, continue la côte; la baie de Paranaguá est gardée par l'Ilha do Mel;

l'île de S. Francisco, en face de Joinville, continue, elle aussi, la côte. On pourrait en dire autant de l'île de Santa Catharina, à cause du peu de profondeur du canal de séparation.

Le climat de cette zone est tempéré et chaud ; il est assez uniforme. On n'y rencontre pas de grandes oscillations. Les moyennes de 1906 pour Santos ont été de 25°6 pour les maxima et de 19°1 pour les minima. Le maximum absolu y fut de 35°5 et le minimum absolu de 12°4. Ubatuba, sur la côte pauliste orientale, a oscillé entre 26°9 et 16°5. A Iguape, la variation a été moins sensible encore. Dans la partie pauliste de la côte du Brésil méridional, les pluies sont plus fréquentes en été et en automne ; sur le littoral catharinense, les saisons des pluies sont le printemps et l'été. La hauteur des pluies dépasse presque partout deux unités dans cette zone. La température moyenne de Joinville est de 20°6, oscillant entre les extrêmes de 4°0 et 33°0. A Blumenau, les extrêmes sont de 8° et 31° et la moyenne 21°5.

Les productions de cette zone sont celles du Brésil sub-tropical : le maïs, les haricots noirs, le riz, la canne à sucre, le manioc et les fruits, tels que les bananes, les oranges, les ananas, etc. L'élevage y est restreint, sauf à Santa Catharina, où cette zone forme précisément la partie économiquement la plus exploitée de l'État.

La plupart des villes ou villages de cette zone sont aussi des ports : le principal est Santos (80.000 habitants), le grand port de S.-Paulo ; Cananéa, Ubatuba, Villa Bella ; dans le Paraná : Paranaguá, Antonina et Morretes; à Santa Catharina : S. Francisco, ports de Joinville, Itajahy, ports de Blumenau et de Brusque, Florianopolis, jolie capitale de l'État (18.000 habitants), S. José, Laguna et Tubarão.

IV

La région *serrana* est constituée par l'étroite chaîne de montagnes qui contourne

le Brésil du nord-est au sud-ouest, la Serra do Mar, dont les nombreux chaînons portent des noms différents. Ce soulèvement est dû au système laurentien ; les roches les plus abondantes sont les gneiss granitiques « qui, à cause de l'abondance et de la grandeur des cristaux feldspathiques, dit M. Orville A. Derby, présentent souvent un aspect porphyrique et qui, en raison de leur stratification très indistincte, apparaissent dans les magnifiques coupoles et aiguilles qui caractérisent la partie la plus élevée de cette chaîne, le long de la côte de Rio de Janeiro, S.-Paulo et Paraná. Une grande partie de ce gneiss est granitifère ».

A S.-Paulo, la Serra do Mar prend le nom de Serra de Paranapiacaba ; une dépression légère, entre S.-Paulo et Santos, en permet l'accès ; la *S. Paulo Railway* l'a mise à profit.

Au nord du Parahyba, ce n'est plus la Serra do Mar, c'est la Mantiqueira, de formation identique, qui se trouve être l'origine

de tout le système montagneux du sud de Minas-Geraes. Ses principaux pics sont le Bahú (1.903 m.), le Sellado (2.052 m.) et le Marins (2.422 m.), le plus haut de S. Paulo.

La Serra de Paranapiacaba, d'abord voisine de la mer vers Ubatuba et S. Sebastião, s'èloigne peu à peu de la côte, vers l'Iguape et pénètre dans le Paraná, où le col de l'Ipiranga, qui conduit à Curitiba, est dominé par le pic de Marumby (1.810 m.).

La région *serrana* est de toutes les zones du Brésil méridional la moins habitée. C'est la région qui reçoit le plus d'eau. Alto da Serra (S.-Paulo) a reçu 4 m. 160 m/m en 1906, avec des averses qui, en vingt-quatre heures, atteignaient 205 m/m. C'est aussi la région la plus froide : à S.-Paulo, Villa Jaguaribe, dans la Mantiqueira, et Cunha, dans la Serra do Mar, ont des moyennes annuelles de 13° et de 16°. Les hauteurs de la *Serra* sont enveloppées de nuages pendant la plus grande partie de l'année; les brouillards s'y condensent en pluies fines pendant l'été.

Les terres de la région serrana ne se prêtent guère aux cultures ; trop fréquemment lavées, elles n'ont pas la constitution géologique requise pour offrir des conditions de fertilité. Aussi le peuplement de la Serra est peu important. Vers les dépressions et les cols, on rencontre parfois des habitations, des hameaux, qui vivent du passage des caravanes, des voyageurs ou des trains.

La Serra est le rebord naturel des hauts plateaux, car le Brésil maritime n'est qu'une bande étroite : « Le vrai, le vrai Brésil, écrivait naguère M. Doumer, est derrière, presque inaccessible, appuyé sur la Serra aux pics altiers, comme un rempart qui le protège, qui le défend contre tous, contre ce qui est mauvais et contre ce qui est bon, contre les coups des ennemis et l'aide des amis, contre la dévastation et contre la richesse. » Aussi la conquête de la Serra par la voie ferrée a-t-elle été une grande date de l'histoire économique du Brésil.

V

Le grand plateau de l'intérieur du Brésil méridional continue celui du sud de Minas-Geraes, auquel il se lie à S.-Paulo. Il constitue la partie la plus considérable du sud brésilien. Sa formation géologique est assez complexe ; de l'est à l'ouest l'on y rencontre sneccessivement les granits et les gneiss de la Serra qui le borde, puis les grès qui forment une courbe, parallèle à la Serra ; enfin les roches de formation tertiaire qui constituent tout l'intérieur du plateau. A S.-Paulo, on trouve des noyaux de roches éruptives basiques, à structures granitoïdes, composées de feldspath, les diabases qui forment la *terra rôxa*, si recherchée des planteurs de café. Les basaltes se prolongent, comme nous le verrons, jusque dans le Rio Grande, à travers le Paraná et Santa Catharina ; ils forment les meilleures terres de culture du Brésil méridional.

La zone des hauts plateaux est celle des *campos* mamelonnés, des savanes, de la brousse; la forêt recule lentement devant les cultures. Les vallées sont longues, mais peu profondes; les eaux y descendent parallèlement vers la grande artère, le Paraná. Des terres de couleurs différentes y reçoivent des cultures variées. Au cours des siècles, des détritus végétaux s'y sont accumulés, les rendant fertiles et perméables. La *terra rôxa* prédomine dans la vallée du Tiété, du Mogy-Guassú et du Rio Pardo. Sa profondeur varie de un à trois métres, mais atteint parfois vingt mètres. Elle est le produit de la décomposition d'une diorite très riche en feldspath et contenant une forte proportion d'oxyde de fer et de potasse. La *terra vermelha*, ou terre rouge, est le produit de la décomposition de granits et de grès. Le *massapé*, enfin, est une terre argileuse, où abondent les matières grasses: elle est visqueuse et cuivrée; dans la vallée de Piracicaba et du Parahyba, la canne à sucre

prospère. Le sol des hauts plateaux est généralement pauvre en chaux.

Les mêmes terres se retrouvent dans le Paraná, sinon dans le bassin quaternaire de Curitiba, du moins en grande partie dans les couches silico-calcaires, entrecoupées de basaltes et de grès, qui forment la région des Campos Geraes.

L'Iguassú coule de l'Est à l'Ouest, entre deux grandes zones des Campos, celle de Guarapuara et celle de Palmas. Les richesses agricoles de ces régions encore peu exploitées sont considérables, commes nous aurons l'occasion de le voir : les forêts y sont abondantes. C'est le pays du maté.

Les Campos de Palmas ont été pendant des siècles revendiqués par la République Argentine. Ils constituent ce qu'on a longtemps appelé le Territoire des Missions. Le litige datait du traité de Madrid de 1750, qui avait chargé une commission spéciale d'étudier les limites. On ne s'entendit point sur la situation du Rio S. Antonio, nom que les

Argentins attribuaient au Rio Jangada, des Brésiliens. De 1857 à 1895 ce litige donna lieu à de nombreuses négociations entre Rio et Buenos-Aires. On finit par recourir à l'arbitrage, le baron de Rio Branco fut l'avocat du Brésil à Washington, et le 6 février 1895 le président Cleveland rendait une sentence favorable au Brésil.

Actuellement, les Campos de Palmas, prédestinés à servir de sujet de litige, le sont encore entre les Etats de Paraná et de Santa Catharina. Ces terres se trouvent de ce fait sous la juridiction de l'Etat de Paraná, qui y a construit d'importantes routes ; mais une décision arbitrale du suprême Tribunal Fédéral de Rio (24 décembre 1909), à laquelle d'ailleurs le Paraná ne s'est point conformé, en a attribué à l'Etat de Santa Catharina la propriété de droit.

Le climat des hauts plateaux est doux et tempéré, mais il est plus froid que celui des pays situés à la même latitude dans l'hémisphère nord. Le plateau pauliste, par exemple,

est plus froid que la Haute-Egypte, l'Arabie, le Tonkin et Chandernagor, il est plus froid même que les pays de l'hémisphère sud situés à la même latitude, comme le Queensland, Walfish Bay ou le Sud de Madagascar; nulle part on y trouve les températures de Diego Suarez ou de Majunga.

La ville de S.-Paulo offre une température moyenne de 18°: c'est celle d'Alger, de Syracuse et de Madère. La moyenne des maxima y est de 24°4, et celle des minima de 14°4.

Le Nord de S.-Paulo, en raison de sa latitude, se trouve être un peu plus chaud, et les variations y sont plus sensibles : c'est le climat continental qui y règne.

Campinas n'a encore qu'une moyenne de 20°1; Ribeirão atteint 21° avec des moyennes de 28°9 pour les maxima et de 14°7 pour les minima, la ville est à 560 mètres d'altitude. A Santa Rita do Paraiso, le climat continental est encore plus prononcé : en 1906, le thermomètre y a oscillé entre 39° et 40°.

Le régime des pluies est fort régulier à S.-Paulo : les points les plus arrosés sont S. Carlos (2m84) et Santa Rita do Paraiso. La plupart des municipes du plateau varient entre 1m et 1m50 de pluie par an.

Dans le Paraná la fraîcheur s'accentue davantage, en raison de la latitude et de l'altitude, qui y descend rarement au-dessous de 800 mètres et y monte fréquemment à 1.000 mètres.

A Curitiba, la moyenne annuelle est de 16°4; les moyennes sont de 23° pour les maxima et de 11°5 pour les minima. Les minima absolus de mai, juin, juillet et août sont respectivement de 0°3, — 2°7, — 1°3, — 1°4. Les pluies y montent à 1 m. 481 par an, elles sont plus abondantes en octobre, novembre, décembre, janvier et février. Curitiba, notons-le, n'est qu'à 900 mètres d'altitude, or les Campos possèdent plusieurs villes à plus de 1.000 mètres; Ponta Grossa et Castro ne sont encore qu'à 950 mètres environ, mais Guarapuara est à 1.065 mètres, Palmas à

1.160 mètres, Bella-Vista à 1.045 et S. Luiz à 1.023 mètres; or, tous ces points se trouvent au-dessous du 25° de latitude sud. Dans les Campos Geraes, l'hiver fait descendre le thermomètre à — 3° et les matins y présentent un aspect neigeux, que le soleil seul fait disparaître.

Les Campos de Santa Barbara (Santa Catharina) sont à 1.600 mètres d'altitude et sous le 28° de latitude : le froid y est intense pendant l'hiver; le 12 août 1901, à 6 heures du matin, on observait dans le municipe de S. Joaquim, 14° au-dessous de zéro. Le haut plateau, sous le 28° est souvent visité par la neige; en 1858 et en 1880, le froid y a causé de grands dommages pour les éleveurs.

Pendant l'été, le haut plateau est balayé par le vent de l'est, qui apporte des brouillards ; les orages viennent du Nord.

Lages, à 987 mètres et sous le 27°43', n'est peut-être pas aussi froid que S. Joaquim ; sa moyenne est de 24°8, mais la ville se

couvre de givre et de glace pendant les nuits de juin. Les orages y grondent même en hiver, paraît-il.

Dans le Nord du Rio-Grande, Palmeira, Passo Fundo, Vaccaria offrent un climat tempéré,froid,assez caractérisé, les moyennes n'en descendent cependant pas au-dessous de 18°. La neige n'y est pas rare : elle atteignit 0 m. 80 à Vaccaria (28°28').

Dans le plateau pauliste, les richesses naturelles offrent une transition entre les productions du Brésil tropical et les productions européennes : le café y règne en maître, le maïs, les haricots noirs et le manioc sont après lui les plus grandes richesses agricoles ; le riz, le blé et la luzerne y poussent aussi.

Dans la zone des Campos, outre l'arbre du maté et les pins qui le caractérisent, on trouve les céréales d'Europe, le blé, l'orge, le seigle, la vigne et les produits du Brésil, maïs, haricots, etc. Ce sont les terres les plus recherchées par l'immigration allemande et

slave; la petite propriété y prospère : ce sont des terres de colonisation par excellence.

Les principaux centres paulistes du plateau sont, par ordre d'ancienneté, la vallée du Parahyba (Lorena, Guaratinguetá, Pindamonhangaba, Taubaté) que les Paulistes appellent le « Nord » de S.-Paulo; le centre ancien déjà, de Sorocaba, d'Itú et Porto Feliz; Campinas qui disputa longtemps à S.-Paulo la suprématie dans la province; enfin les centres plus modernes de Casa Branca et Ribeirão Preto (entre le Rio Pardo et le Mogy Guassiú) et ceux de Limeira, Rio Claro, Araraquara et Jaboticabal (entre le Mogy Guassú et le Tiété). Dans l'Ouest s'élèvent les centres nés d'hier, Botucatú, S. Manoel, Jahú, Baurú, etc.

S.-Paulo, la capitale est une grande ville de 350.000 habitants, la plus jolie du Brésil au point de vue urbain. Le centre en est encore ancien, les rues y sont étroites, mais les nouvelles rues et avenues sont larges et arboisées. L'architecture s'y ressent

énormément de l'influence européenne, du goût italien, en particulier.

Campinas possède aujourd'hui 40.000 habitants environ, la ville est jolie, très propre mais un peu morte. Ribeirão Preto possède une vingtaine de mille habitants ; c'est une ville toute nouvelle, née du commerce de café.

Dans le Paraná, le principal centre est Curitiba, la capitale, qui compte encore 35.000 habitants. Les rues sont très larges, le terrain y est peu ondulé et se prête merveilleusement à l'établissement d'une grande ville moderne ; les collines des environs, toutes colonisées, sont capables d'alimenter une grande population urbaine.

Dans l'intérieur du Paraná, il faut citer, au sud, Lapa et Rio Negro ; dans l'ouest, Ponta Grossa, Palmeiras et Castro, enfin dans l'extrême Ouest, Guarapuara.

Contrairement aux Etats de S.-Paulo et de Paraná, l'Etat de Santa Catharina ne possède qu'une petite partie de sa population

dans la zone que nous étudions ; les villes principales sont dans la zone maritime. Le plateau catharinense et ses campos comptent trois centres principaux : Lages, Curitibanos et S. Joaquim.

VI

La plaine qui constitue un des éléments les plus caractéristiques de la géographie physique du Rio-Grande n'occuppe cependant pas toute la surface de cet Etat. Le Rio-Grande possède, en effet, dans sa partie septentrionale, les configurations orographiques que nous avons étudiées dans les autres Etats, la montagne, la région serrana et les plateaux, mais leur disposition est légèrement modifiée : géographiquement, la *Serra* ne continue plus à resserrer la côte, mais se dirige franchement de l'est à l'ouest, où elle va mourir doucement; l'extrême nord de l'Etat renferme encore quelques hauts plateaux, quelques campos.

Si géographiquement telle est la modification que subissent au Rio-Grande les éléments constitutifs du Brésil méridional, géologiquement, cette différence n'est point marquée et le Rio-Grande présente les mêmes zones géologiques qui caractérisent à S.-Paulo, au Paraná et à Santa Catharina, la côte, la serra et les plateaux; la direction de ces zones est la même, le relief seul les modifie.

Les roches archiennes qui forment les couches profondes du sous-sol rio-grandense sont recouvertes de matières en dissolution de conglomérats tertiaires et quaternaires. La bande côtière, qui mesure plus de neuf cents kilomètres, est formée de terres sablonneuses et basses, Rio-Grande est un port sur une pointe de sable. La plaine qui s'étend de Rio-Grande vers Bagé et Lavras est également sablonneuse et argileuse; on y trouve, dit l'Américain J.-E. Mills, des traces de montagnes anciennes couvrant une vaste superficie. Les roches y sont générale-

ment ensevelies sous un dépôt de limon calcaire jaunâtre.

La Serra do Mar, qui géographiquement change de direction dans le Rio-Grande, se prolonge, géologiquement, au delà du Jacuhy; ses granits et ses gneiss sont visibles aux collines d'Itapuan et de Formiga qui gardent l'entrée du Guahyba. Une bande assez mince de ces terres ingrates se prolonge vers le sud de l'État et pénètre dans la République de l'Uruguay; elle rachète son infertilité par de riches dépôts miniers (S. Jeronymo, Lavras, Jaguarão).

A l'ouest de la zone des granits et des gneiss s'épanouissent les grès de toutes sortes, formant des terres fertiles, sur lesquelles s'étendent de larges couches de terres éruptives et en particulier de basaltes. « Ces terres sont d'une fertilité étonnante, disait en 1907 M. J. Paldaof; j'y ai rencontré des cultures qui donnaient des haricots et un maïs prodigieux depuis 1835, sans jamais se reposer. » Les basaltes étendent leurs couches

fertiles depuis le municipe de Torres à l'est, jusqu'aux derniers contreforts de la Coxilla Grande, vers les rives de l'Uruguay.

A l'extrême ouest, la dépression que forme l'Uruguay est marquée par une étroite bande de terres d'alluvion (S. Borja, Itaqui, Uruguayana).

Au point de vue économique, on peut diviser le Rio-Grande en trois régions économiques : le littoral, la *Serra* et la *Campanha*. La plaine, ou *Campanha*, est formée par les vastes pâturages du sud, la région de l'élevage, où paissent des milliers de troupeaux, où le *gaúcho*, l'éleveur rio-grandense, vit à cheval. Dans la *Serra*, c'est la forêt, çà et là entourée par la colonisation étrangère, c'est la région des cultures : les céréales, la vigne, le maté y prospèrent. Le littoral enfin n'est point aride et désert; les céréales, le maïs en particulier, les oignons, les cultures maraîchères, les fruits y sont cultivés avec succès.

Le sol du Rio-Grande est donc, en général, généreux et riche. S'il est peu élevé en

moyenne, sa latitude du moins le dote d'un climat agréable et doux.

Le Rio-Grande, dans ses plaines ondulées, jouit d'un climat continental; il ne possède que deux saisons, mais elles sont nettement caractérisées. L'hiver, de juin à septembre, voit osciller le thermomètre de 18° à 0°; octobre et novembre sont un printemps européen; l'été commence en décembre et dure jusqu'aux premiers jours de mars. La chaleur est assez forte, le thermomètre monte parfois à 35°.

D'après les données des stations météorologiques, les températures de l'Etat se caractérisent de la façon suivante : en 1908 à Pelotas la température moyenne a été de 18°5, en 1894 elle avait été de 16°9; la moyenne des maxima y fut de 23°5 et celle des minima de 15°5 (en 1894 elles avaient été de 22°3 et de 12°8). Enfin la pluie atteignit 1m32 à Pelotas en 1903.

A Porto Alegre (station agronomique), la moyenne de 1908 fut de 19°5, la moyenne

des maxima étant de 25°1 et celle des minima de 14°7. En juillet et août on enregistra des minima absolus de — 0°2 et en novembre un maxima absolu de 36°. La pluie y atteignit 1m54, la saison pluvieuse coïncidant avec les mois d'été.

A Taquary, la moyenne annuelle retombe à 18°, à Santa Cruz elle est de 18°7. Les jours de pluie y sont plus nombreux.

Au port agronomique de Guaporé enfin, la moyenne de 1908 fut de 16°5 ; les minima absolus en mai et juin furent de —5°5 et la maxima (janvier 1909) de 36°5. La pluie (127 jours) y atteignit 1m91.

La zone du nord de l'État, Palmeira, Vaccaria, Passo Fundo, qui se trouve à plus de 500 mètres d'attitude, a un climat assez différent; nous l'avons étudié en même temps que celui des Hauts-Plateaux.

La population du Rio-Grande était de 160.000 âmes en 1832 ; en 1846, après la guerre civile, elle n'était plus que de 118.000 âmes. Le recensement de 1872 lui

attribua 446.000 habitants, celui de 1890, 876.000 habitants, enfin celui de 1900, 1.149.000. La population actuelle ne doit pas être inférieure à 1.500.000 habitants. De ce nombre 384.000 âmes environ habitent les villes. Les principaux centres urbains sont ; Porto Alegre (100.000 habitants) avec ses 13.000 maisons, Pelotas (5.314 maisons : 35.000 habitants), Rio-Grande (5.276 maisons et 35.000 habitants), Bagé (2.008 maisons et 12.500 habitants), Uruguayana (12.600 habitants), Taquary (10.300 habitants). Viennent ensuite : Santa Maria, S. Gabriel, Livramento, Jaguarão, villes de près de 10.000 habitants. La population urbaine est, comme on le voit, assez considérable, surtout dans les zones maritime et d'élevage. Les municipes les plus peuplés sont au contraire dans la zone agricole du nord, S. Leopoldo, Lageado, Caxias, Montenegro, Alfredo Chaves ont tous plus de 30.000 habitants et leur population urbaine est très restreinte.

*
* *

Ces différentes régions naturelles, dont nous venons de définir rapidement les éléments essentiels, nous les reprendrons de plus près et examinerons leur situation économique actuelle, en les restituant aux milieux auxquels elles appartiennent et en montrant les unités économiques qu'elles forment dans le Brésil méridional : le pays du café, le pays du maïs et celui de l'élevage. Si, comme nous l'avons vu, cette importante partie du Brésil offre une unité géographique assez nette, son unité économique, comme nous le verrons, est infiniment moins précise et moins apparente.

LA NAVIGATION ET LES PORTS

I. Historique de la navigation au Brésil. — Le port de Santos. — Sa construction. — Son importance commerciale.

II. Les ports de Paraná. — Paranaguá. — Antonina. — Statistiques. — Les prots de Santa Catharina. — S.Francisco. — Itajahy. — Florianopolis et Laguna.

III. Le port de Rio-Grande.

IV. Navigation fluviale et navigation intérieure.

I

Le Brésil colonial est resté pendant trois siècles sous une législation économique oppressive, tyrannique, qui l'empêcha systématiquement de prospérer. C'est surtout au point de vue des relations avec l'extérieur, par la navigation, que ce régime de compression se fit cruellement sentir. Avec l'ancienne théorie de l'exclusivisme, le Portugal exploita sa colonie comme une mine, en l'isolant du

monde, en lui interdisant tout commerce : Lisbonne devait être le seul entrepôt de tous les produits du Brésil, et les marchandises destinées au Brésil devaient être portugaises.

Ce système ne cessa qu'en 1808, lorsque arriva au Brésil la famille royale de Portugal, fuyant devant les troupes de Junot. Il fallait alors satisfaire l'Angleterre, qui se posait en libératrice, et, par conséquent, ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce ; il fallait aussi trouver de nouvelles sources de revenus pour mettre les finances métropolitaines en mesure de faire face à la guerre péninsulaire. Peut-être quelques timides velléités libérales animèrent-elles aussi le prince régent D. João. Le fait est que le 28 janvier 1808 une charte royale ouvrit les portes du Brésil à la navigation étrangère. Les marchandises furent, dans la suite, taxées à raison de 24 0/0 de leur valeur, lorsqu'elles étaient de provenance étrangère, de 16 0/0 lorsqu'elles venaient en vaisseaux portugais et de 15 0/0 quand elles venaient d'Angle-

terre. Le cabotage demeurait toutefois défendu; ce ne fut qu'en 1811 que le développement croissant du commerce et les gros bénéfices de la Couronne amenèrent le Gouvernement à signer l'alvará qui autorisait le cabotage sous pavillon portugais.

Ce fut le régime qui prévalut sous l'empire, en faveur du pavillon brésilien. Une loi de 1860 vint, cependant, régler plus minutieusement la question. Dix-neuf ports du Brésil se trouvaient pourvus de douanes et, partant, prêts à recevoir tout navire étranger. Le cabotage était, toutefois, réservé au pavillon national. A plusieurs reprises, le Gouvernement fut autorisé à faire exception en faveur des vaisseaux étrangers.

Mais depuis la loi de 1892 le cabotage fut définitivement et rigoureusement restreint aux navires brésiliens, c'est-à-dire appartenant à des Brésiliens ou à des compagnies brésiliennes, commandés par un Brésilien et dont les deux tiers de l'équipage sont Brésiliens.

Le Brésil, comme nous l'avons vu plus haut, possède dans sa partie méridionale des côtes très différentes. S.-Paulo, après une côte rocheuse, découpée et bien abritée jusqu'à Santos, en possède une basse et sablonneuse ; le Paraná voit sa côte atlantique peu étendue s'allonger dans des sortes de *fiords* profonds, dont tous ne sont pas également profitables pour la navigation. Santa Catharina est incontestablement l'État le mieux pourvu du Sud. Outre ses quatre grands ports (S. Francisco, Itajahy, Florianopolis et Laguna), il possède une infinité de rades, de baies abritées, qui se prêtent à la navigation côtière. Au Rio-Grande, après le petit port de Torres, on retrouve la côte basse, sablonneuse, peu profitable et dangereuse même. L'amélioration du port de Rio-Grande, le seul qui communique directement avec l'extérieur, est à l'ordre du jour depuis longtemps et se trouve actuellement en voie d'exécution.

L'État de S.-Paulo possède trois ports : Santos, Iguape et Ubatuba. Le premier est

de beaucoup le plus important, c'est même le second port du Brésil, le grand exportateur de café. Par sa position géographique, au débouché de la voie naturelle la plus accessible du plateau, Santos était destiné à être le premier port de S.-Paulo. Avec la colonisation du Brésil central, son importance ne fera que grandir ; une partie importante de l'Etat de Minas-Geraes l'a déjà adopté comme débouché, demain ce seront Goyaz et Matto-Grosso et peut-être une partie de la Bolivie et du Paraguay qui s'en serviront également.

Santos fut fondée en 1543 par Braz Cubas. Quelques années auparavant, dans la même île, les Portugais s'étaient établis à S. Vicente. Le port actuel est abrité par le continent et l'île où il se trouve. Il communique avec la mer par trois canaux naturels. Les marées y sont irrégulières.

Pendant longtemps les bateaux marchands ont jeté l'ancre à quelques mètres du littoral, et l'exploitation commerciale du port se fai-

sait au moyen de ponts de débarquement. En 1878, le gouvernement impérial fit étudier les conditions de la construction d'un quai. Ce fut *l'Empreza de melhoramentos* de MM. Guinle, Gaffrée et Cie qui en obtint l'adjudication.

La durée de l'exploitation du quai fut fixée par contrat à 39 ans; postérieurement cette durée fut prolongée pour 90 ans. En 1892, l'entreprise se constitua en société anonyme, sous le nom de *C^ia Docas de Santos*. Cette même année, devant les demandes du commerce, la compagnie inaugura les 260 premiers mètres du quai; le résultat de cette innovation ne se fit pas attendre : l'importation augmenta dans des proportions fantastiques.

Le quai de Santos est constitué par une muraille de béton, qui s'élève à 1 m. 50 au-dessus de la marée haute. Du côté de la terre un enrochement, sur lequel existe un remblai, la relie au littoral. La base de la muraille de béton est formée de grands blocs, constituant un massif de sept mètres de hauteur, le fond de

la mer ayant été creusé à 2 ou 3 mètres. Quant au quai proprement dit, il est en maçonnerie et son revêtement extérieur est en pierre de taille. Les dragues ont creusé le canal qui mène au port, de façon que, à marée basse, sept mètres d'eau permettent l'accostage des transatlantiques.

Le quai du port mesure actuellement 4 kilomètres 427 mètres et son prolongement est activement poussé. Il est pavé de parallélipidèdes; la *S. Paulo Railway* y amène ses rails. Le service est fait par des grues puissantes, à vapeur et hydrauliques, mobiles le long du quai. La largeur de la voie de transit du quai est de 20 mètres, au delà desquels viennent les magasins, occupant une largeur de 35 mètres, et au nombre de dix-huit.

L'exploitation du quai a pris un très grand développement depuis 1892. Les progrès sont particulièrement sensibles et ne se sont point ralentis pendant la crise caféière. En 1909, le port de Santos a dépassé 6 millions 1/2 de tonnes (entrées et sorties), alors qu'en 1888

son tonnage dépassait à peine 1.280.000 tonnes (entrées et sorties).

ANNÉES	NAVIRES	TONNAGE A L'ENTRÉE en milliers de tonnes
1903...........	932	1.382.000
1904...........	984	1.511.000
1905...........	1.087	1.694.000
1906...........	1.209	2.120.000
1907...........	1.359	2.708.000
1908...........	1.452	3.062.000
1909...........	1.457	3.235.000

La progression enregistrée dans le tonnage du port depuis 1903 est à peu près également répartie entre les principaux pavillons étrangers. De 1904 à 1908 le pavillon anglais a vu augmenter son tonnage de 40,2 0/0 et le pavillon italien de 32,4 0/0 ; l'allemand, le français et le brésilien sont également en progrès. Cet accroissement est expliqué à l'exportation par l'augmentation du poids du café exporté et l'importation par l'augmenta-

tion du charbon, des rails et de la farine importés en ces dernières années.

II

Le Paraná ne possède que deux ports sur l'Atlantique : ils se trouvent l'un et l'autre dans la vaste et profonde baie de Paranaguá, dont la superficie dépasse 7.000 hectares, parsemés d'îles verdoyantes, entre des côtes basses mais boisées. Les entrées de la baie donnent facilement accès aux navires calant de 5 à 6 mètres : les deux ports : Paranaguá et Antonina sont également mis à profit, étant têtes de ligne l'un et l'autre.

Antonina offre un bon mouillage à tous les navires qui ont pu franchir la baie. Paranaguá est, cependant, celui des deux ports paranaenses qui a le plus été étudié par les ingénieurs brésiliens en vue de travaux d'amélioration. Guarakessava, au fond d'un autre bras de la baie, est un port de petit cabo-

tage ; Guaratuba est dans les mêmes conditions.

Paranaguá offre deux mouillages, l'un, l'ancien, celui de la Costeira, dont le quai borde la ville, en face de l'embouchure de l'Itiberê, et celui du Porto d'Agua, à quelques kilomètres au nord de la ville, c'est le port D. Pedro II.

En 1872-74 le gouvernement impérial a sérieusement songé à profiter du port de la Costeira ; des améliorations y ont été apportées, mais les alluvions de l'Itebirê ont rétréci le canal qui y mène. Aussi, dès 1891, se mit-on à étudier le Porto d'Agua : le résultat en fut que l'on vérifia la possibilité d'y établir un port offrant de bonnes conditions. On n'abandonna cependant pas l'idée de mettre à profit la Costeira et de draguer le canal qui mène à l'Itebirê. Les travaux furent même commencés en 1895, mais l'insuffisance des crédits ne permit point de faire œuvre très profitable.

Depuis, de nombreuses missions d'études ont sondé la baie de Paranaguá et dressé des devis. En 1909, j'y en ai encore

rencontré une qui étudiait non seulement le Porto d'Agua, mais aussi l'entrée de la baie. L'Union hésite à engager d'importantes sommes à Paranaguá et les capitaux étrangers sont timides en raison du poids relativement peu considérable qu'offriraient à l'exploitation du port les 60 ou 70.000 tonnes de marchandises qu'exporte annuellement le Paraná : peu de chose à côté des 854.000 tonnes de S.-Paulo et des 204.000 tonnes du Rio-Grande. La mise en valeur plus complète du Paraná pourra seule attirer les capitaux à l'exploitatton de son port. Le tonnage des ports de Paranaguá et d'Antonina est d'ailleurs en plein progrès. Voici les statistiques fédérales à ce sujet :

ANNÉES	PARANAGUA		ANTONINA	
	Navires	Tonnage	Navires	Tonnage
1905.......	423	265.000 t	—	—
1906.......	487	329.000	198	148.000 t
1907.......	470	311.000	191	147.000
1908.......	542	414.000	192	153.000

Ce qui montre qu'en 1908 le baie de Paranaguá a reçu près de 750 navires, déplaçant non loin de 6.000 tonnes. Les pavillons étrangers les plus vus à Paranaguá furent allemands, argentins, autrichiens, uruguayens et anglais. A Antonina ce furent les pavillons argentins, uruguayens et autrichiens. Il est curieux de noter l'importance du pavillon allemand, qui représentait en 1908 plus de 50 0/0 du tonnage étranger de Paranaguá, et la minime importance des pavillons anglais (11.000 tonnes en 1908). Le premier rang revient cependant dans les deux ports au pavillon brésilien (en 1908).

PORTS	PAVILLONS BRÉSILIENS		PAVILLONS ÉTRANGERS	
	nombre	tonnage	nombre	tonnage
		tonnes		tonnes
Paranaguá .	430	283.000	101	99.000
Antonina...	141	109.000	39	31.000

L'État de Santa Catharina offre, comme nous avons eu occasion de le dire à plusieurs reprises, de nombreux et excellents mouillages

depuis S. Francisco au nord, jusqu'à Laguna, au sud, en passant par Itapocorohy, Itajahy, Porto Bello, Tijucas, Florianopolis, Massiambù et Imbituba. Nous ne considérons ici que les quatre grands ports : S. Francisco, Itajahy, Florianopolis et Laguna.

Le port de S. Francisco fut fondé par les Portugais en 1660 et colonisé par des Açoriens. Il se trouve sur une île et le village en est bâti sur la côte nord du côté du canal de Babitonga. Les grands et solides édifices portugais que l'on y rencontre sont les vestiges d'une prospérité passée assez considérable; l'avenir toutefois s'annonce plus brillant que le passé, quoique le présent ne le soit guère.

S. Francisco est un des meilleurs ports naturels qui soient. La baie de Babitonga, qui pourrait offrir un mouillage à plusieurs escadres, offre déjà un accès suffisant (5 à 6 mètres d'eau), mais le port lui-même voit les deux massifs rocheux, qui flanquent de part et d'autre la baie sablonneuse de Lomba,

plonger à pic dans la mer, à 7, 8, 15 et même 22 mètres de profondeur. Ces conditions exceptionnelles permettraient la construction aisée d'un port donnant accès aux grands transatlantiques.

Le port de S. Francisco est desservi par le Transbrésilien, embranchement de la *S. Paulo-Rio-Grande*, qui passe par Joinville et gagnera bientôt le confluent du Paraná et de l'Iguassú et pénétrera peut-être en territoire paraguayen. S. Francisco est effectivement le point de la côte de l'Atlantique le plus rapproché des centres paraguayens. Le jour où le Paraguay offrira quelque intérêt au point de vue commercial, son port sera fatalement S. Francisco. De là l'importance de ce port, au point de vue brésilien et sud-américain.

Itajahy est à la fois port maritime et port fluvial. Le mouillage en est bon (8 à 9 mètres d'eau), mais l'accès en est difficile.

Il existe à Santa Catharina une mission fédérale d'ingénieurs chargée des études de l'amélioration des ports et des rivières de l'État.

Les études de 1905 relatives au port d'Itajahy ont démontré que le Pontal, c'est-à-dire la langue de terre basse et sablonneuse qui forme l'extrémité de la rive gauche de l'Itajahy, tend d'année en année à rendre plus difficile de contourner le canal formé par le fleuve et qui donne accès au port. Le gouvernement fédéral qui projette la construction d'un port à Itajahy, a chargé la commission des ports de Santa Catharina de planter quatre estacades destinées à arrêter le Pontal et à donner à la courbe navigable un plus long rayon. Plus de 400.000 mètres ont été conquis sur la mer et permettront la construction du port.

L'importance du port d'Itajahy lui vient, non seulement de sa position abritée, mais encore du fait d'être le débouché naturel des grands municipes prospères de Blumenu et de Brusque.

Florianopolis, capitale de l'État, se trouve dans l'île de Santa Catharina. Un canal étroit la sépare du continent et ne livre passage qu'à des navires de petit tonnage. La baie du

nord offre un abri sûr, surtout du côté de la Praia de Fóra, mieux abritée contre les vents du S.-O. Des études commencées en 1891 permirent de travailler dès 1895 au dragage du Taboleiro, ou plateau constitué par les bas fonds marins. Le canal creusé ainsi dans le Taboleiro, pour permettre l'accès de la baie du nord aux navires de tonnage moyen, possède aujourd'hui environ trois kilomètres, 50 mètres de large et 4 mètres d'eau.

Le port de Laguna, malgré son importance économique (il est le débouché de tout le sud catharinéen) n'offre que de médiocres conditions à la navigation. Un banc de sable en défend l'entrée à tous les navires calant plus de trois mètres. Un bon canal intérieur de 4 kilomètres et 6 mètres d'eau conduit au port; les travaux ne furent commencés qu'en 1903, par l'Union.

Le tonnage de ces différents ports catharinéens n'a cessé d'augmenter en ces dernières années : de 489.050 tonnes qu'il était en 1905, il passa à 552.000 en 1906, à 624.000 l'an-

née suivante et en 1908 atteignit 718.000 tonnes. Le pavillon brésilien y est de beaucoup le plus important.

PORTS	1905	1906	1907	1908
S. Francisco.	164	188	241	231
Itajahy......	87	96	110	134
Florianopolis	217	248	251	326
Laguna......	21	19,9	22	27

III

L'État de Rio-Grande do Sul, quoique pourvu, sur l'Océan, d'une côte étendue, ne possède, du petit port de Torres, dans le nord, à la frontière uruguayenne du Rio Chuy, dans le sud, qu'une seule entrée, la Barra do Rio-Grande, et le port de S. Pedro do Rio-Grande, qui a donné son nom à la province, puis à l'État.

L'ingénieur brésilien Adolpho Del-Vechio a fait, sur le port de Rio-Grande et sa *barra*,

une courte et intéressante étude, dont nous profiterons pour faire l'historique de la question (*O Brazil* — Suas Riquezas naturaes, suas industrias — tome III.)

Rio-Grande est situé sur le canal qui permet à la Lagôa dos Patos, moitié douce, moitié salée, et aux nombreux fleuves rio-grandais qui l'alimentent, de déboucher dans l'Océan. Ce canal, nommé Canal do Norte, est en vérité assez profond (13 à 14 mètres d'eau), mais, par malheur, son entrée, la *barra*, l'est infiniment moins : des bancs de sable en rendent l'accès dangereux, d'autant plus que les canaux qui se creusent naturellement dans ces bancs varient non seulement de profondeur, mais aussi de direction. Les marées ne sont pas très sensibles à Rio-Grande (amplitude : 0 m. 40), mais les vents ont sur les canaux une grande influence ; le N.-E., par exemple, a le don de les rendre moins profonds. De plus, le reflux, qui a une vitesse de 3 milles à l'heure, ronge les côtes sablonneuses et vient aggraver la situa-

tion de la *barra*, en y apportant de nouveaux sables.

« Suivant les données recueillies à différentes époques, dit M. Del-Vechio, la profondeur de la *barra* est soumise à de sensibles variations : à la fin du XVIIIe siècle, elle était de 4 m. 40 ; en 1849, elle descendait à 3 m. 60 et en 1866, on n'y trouvait plus que 3 mètres. Comme il était naturel, cette diminution de l'eau dans le canal provoqua de justes réclamations de la part du commerce, dont les intérêts s'étendaient à différents points de l'État et aux lagunes intérieures. Le Gouvernement y fit droit et établit, en 1874, un service de conservation du port. A partir de 1879, on nota que la diminution continuait sensiblement, descendant à 2 m. 50 et à 2 mètres en 1882. La situation de l'État et les conditions du commerce se compliquaient donc chaque jour davantage, en raison des frets onéreux imposés aux marchandises importées et des hautes taxes d'assurances, étant donné que les navires étaient

obligés d'attendre l'occasion opportune pour entrer au port ou en sortir, à cause des mauvaises conditions du canal. »

Dès 1882, le Pouvoir législatif vota des crédits destinés aux travaux de la *barra*. Des études avaient déjà été faites auparavant par des ingénieurs brésiliens et étrangers. Parmi les plus intéressantes études, il faut citer, en 1875, celles de Sir J. Hawkshaw, qui désespéra de trouver une solution et, invité par le gouvernement impérial à se charger des travaux, refusa d'en assurer l'exécution.

Muni des crédits nécessaires, le Gouvernement fit étudier la question par l'ingénieur brésilien Honorio Bicalho. Ce fut la première étude scientifique qui proposa une solution acceptable, celle de la construction de deux jetées. L'ingénieur hollandais Calland fut à peu près du même avis, en 1886.

Toutefois, lorsque l'État brésilien mit la réalisation du projet en adjudication, aucune proposition ne fut faite sur cette base, et l'Empire tomba avant la solution de la question.

Le gouvernement républicain reprit, en 1890, les projets d'amélioration du port de Rio-Grande : construction de jetées, dragage et revêtement du canal. Jusqu'en 1894, ces travaux furent exécutés par la *Société Franco-Brésilienne de Travaux Publics* ; à partir de cette date, le gouvernement fédéral les continua pour son propre compte, confiant le service à l'ingénieur Ernesto Otero.

« Jusqu'à ce jour, écrivait M. Del-Vechio, la commission a cherché à réaliser la fixité du Canal do Norte, au moyen d'un revêtement du littoral, sur lequel les courants opèrent de constantes érosions, dont proviennent une grande partie des matières qui forment les bancs de sable de la *barra.* » Un kilomètre environ de jetée avait été fait et plus de cinq kilomètres de revêtement : cela facilitait déjà considérablement la navigation de la *barra.*

Telle était à peu près la situation, lorsque l'ingénieur américain Lawrence Corthell,

connu par ses travaux dans le Mississipi, proposa en 1905 au gouvernement brésilien de faire de Rio-Grande un grand port marchand, d'outillage moderne, d'accès facile, capable de recevoir à quai les plus grands transatlantiques, et tout cela dans le délai de cinq ans. L'offre fut acceptée, un contrat fut signé, et M. Corthell trouva facilement des capitaux français et des ingénieurs français pour l'aider. La *Compagnie du Port de Rio-Grande* commença les travaux de la concession en 1907.

M. Corthell s'est engagé, en 1906, d'assurer à Rio-Grande un port franc pour les navires calant jusqu'à dix mètres et de conserver pour l'usage de ces navires un canal unissant le Canal do Norte aux eaux profondes de l'Océan. Pour arriver à ce résultat, il construira deux jetées de la terre ferme à l'Océan, un revêtement des côtes et fera les plantations nécessaires pour retenir les sables.

En ce qui concerne le port, la Compagnie construira un quai de 2.500 mètres en deux sections. Ce quai surplombera le canal au

moyen d'une muraille en maçonnerie. Il sera pourvu de toutes les machines de déchargement les plus modernes, grues électriques, voies ferrées, dépôts de charbon, frigorifiques, etc., et, de plus, compte onze magasins destinés aux marchandises.

Les travaux du port de Rio Grande sont activement poussés. En y passant, en décembre 1909, j'y ai rencontré de nombreux ingénieurs français, fort intéressés à la grande œuvre de génie civil à laquelle ils travaillent, et qui pourra compter parmi les plus importantes du genre.

A l'heure qu'il est, le commerce d'exportation et d'importation de l'État de Rio-Grande do Sul a encore lieu par le vieux port, constitué par un canal de 500 mètres sur 200 de large et 4 à 5 de fond. Le service de dragage le maintient en bon état.

L'État possède, de plus, les ports de Torres, de Santa Victoria, de Jaguarão, de Porto-Alegre et de Pelotas. Sur l'Uruguay, un commerce actif a lieu par les ports d'Uruguayana, d'Itaqui et de S. Borja.

Le tonnage des grands ports rio-grandais a une tendance marquée à augmenter, en raison directe de l'exportation. Les trois grands ports ont vu s'accroître de 62,6 0/0 leur tonnage de 1905 à 1909.

PORTS	TONNAGE (en milliers de tonnes)				
	1905	1906	1907	1908	1909
Rio-Grande....	315	378	400	431	440
Porto Alegre..	128	1[illegible]0	196	197	246
Pelotas........	92	81	107	121	184

Un cinquième environ des navires entrés dans ces ports sont étrangers. A Rio-Grande, les pavillons allemand, argentin, anglais et norvégien ont été les plus vus en 1908.

PORTS	PAVILLON BRÉSILIEN		PAVILLON ÉTRANGER	
	nombre	tonnage	nombre	tonnage
		tonnes		tonnes
Rio Grande.	318	2[illegible]1 000	202	2[illegible].000
Porto Alègre	712	180.000	39	17.000
Pelotas....	183	109.000	29	11.000

IV

« Le territoire de l'État de S. Paulo, écrit M. Adolpho Pinto (dans son livre sur la *Viação Publica de S. Paulo*), est sillonné par plusieurs fleuves de débit plus ou moins considérable, mais généralement de navigation difficile à cause des accidents de leur lit, ce qui est naturellement dû à l'altitude toujours supérieure à 400 mètres à laquelle se trouvent les vallées du grand plateau intérieur. Ce fait explique le rôle relativement secondaire qu'a représenté la navigation fluviale dans le système des communications de S. Paulo. » Le Tiété eut une certaine importance pendant les temps coloniaux : les expéditions l'ont suivi, mais les lignes de peuplement lui sont restées étrangères, recherchant plutôt les *terras ròxas* qui ont fait la propriété du café de S. Paulo.

Le fleuve pauliste qui se prête le plus à la navigation est la Ribeira, dans la zone de

l'Iguape. Le Parahyba fut aussi très navigué avant le chemin de fer. Le Mogy-Guassú se prête également à la navigation. Le Paranapanema offre, enfin, plusieurs sections favorables à la navigation.

Les fleuves paranaenses ont les mêmes caractères que les fleuves paulistes. L'Iguassú est navigable depuis Porto Amazonas, et son affluent, le Rio Negro, l'est depuis le port de Rio Negro, mais l'Iguassú est entrecoupé de rapides et de chutes. L'Ivahy est navigable dans sa partie basse. Enfin, le Paraná, lui-même, offre une section navigable entre Outireiros et Porto Bello.

Santa Catharina possède pour la navigation fluviale l'excellent bassin des deux Itajahy, qui desservent les municipes de Blumenau et de Brusque.

L'État de Rio-Grande possède plus de 1.500 kilomètres de voies fluviales navigables, dont les principales sont : l'Uruguay (400 kilomètres), l'Ibicuhy (230 kilomètres), le Jacuhy (300 kilomètres) et la Taquary

(120 kilomètres); il faut citer, en outre, le Cahy, le Rio dos Sinos, etc.

Le Rio-Grande possède, de plus, une navigation intérieure très considérable, due à ses lagunes, la Lagòa Mirim et la Lagôa dos Patos, communiquant entre elles par le canal de S. Gonçalo; plus au Nord, les lagunes d'Itapeva, de Quadros, de Pinguella et de Barros rendraient facile la construction d'un canal qui unirait Porto Alegre au port de Torres, voire même à Laguna.

LES RÉSEAUX DE VOIE FERRÉE DU BRÉSIL MÉRIDIONAL

I. Conditions générales des chemins de fer brésiliens. — La Serra do Mar franchie. — Grandes dates. — Réseaux actuels.

II. Le réseau pauliste. — Son histoire. — La *S. Paulo Railway, La Paulista, la Mogyana, la Sorocabana.*

III. Les réseaux paranaense et catharinense. — La *Brazil Railway.*

IV. Le réseau rio-grandense. — Historique. — La *Compagnie Auxiliaire.*

I

La configuration géographique du Brésil méridional que nous avons rapidement esquissée, nous permet de nous rendre compte de ce que doit être l'exploitation économique de cette région. Elle suppose de grandes difficultés pour les voies de communication, de grands capitaux pour doter le pays de ces voies, et de grandes énergies

pour en réaliser l'exécution. Le sort économique du Brésil est intimement lié au développement des chemins de fer et ses voies ferrées remplissent dans le Brésil méridional deux rôles fort importants. Elles doivent, d'une part, relier les centres déjà colonisés, peuplés et économiquement développés pour leur assurer des débouchés et, d'autre part, pénétrer dans l'intérieur pour créer d'autres centres, permettre à d'autres colons d'exploiter les richesses économiques d'autres régions.

La première phase, qui a consisté à relier des centres peuplés entre eux, a été la plus difficile et n'est pas encore entièrement terminée. Son principal objet a été de franchir la Serra do Mar, de lier la colonisation intérieure au littoral plus anciennement peuplé et de lui donner des débouchés sur la mer. Dans les Etats du Brésil méridional ce service a déjà été prêté par les voies ferrées et, peu à peu, les centres ont été reliés entre eux ; cette œuvre est encore poursuivie à l'heure actuelle :

la plus importante de ce genre est la jonction des réseaux entre eux par la *S. Paulo-Rio-Grande*, qui unira sous peu Rio de Janeiro à Montevideo, à travers tous les Etats du Sud.

La seconde phase, la conquête de terres non colonisées ou peu colonisées, est actuellement à l'ordre du jour : S. Paulo est déjà relié au Matto-Grosso par la *Noroéste do Brazil*, qui atteindra bientôt Corumbá. Le Paraná verra bientôt prolonger ses voies à travers les campos de Guarapuara, dans la direction du Rio Paraná et de l'Iguassú. Santa Catharina voit à l'heure qu'il est Allemands et Anglais se disputer la conquête de ses hauts plateaux par voie ferrée. Le Rio-Grande enfin rapproche chaque jour davantage ses centres peuplés des rives boisées de l'Uruguay.

Le gouvernement impérial songea, dès 1835, à relier la capitale de l'Empire aux principaux centres provinciaux, mais l'exécution de ce projet rencontrait à cette époque

d'immenses difficultés, et ce n'est que vingt ans après que la construction des voies ferrées devait véritablement être entreprise. De bonne heure, le gouvernement central avait laissé aux assemblées provinciales le droit de légiférer en matière de travaux publics et de routes. Cela permit aux provinces, à S. Paulo en particulier, de commencer la construction de leurs réseaux.

La première période de l'histoire des chemins de fer au Brésil fut celle des tentatives malheureuses, des projets irréalisables. La seconde fut mieux partagée, car, avec les concessions de l'Etat, les zones privilégiées et garanties d'intérêts, les résultats pratiques furent nombreux. Pendant la troisième période, l'Etat concède encore le privilège de zone, mais offre moins de garanties d'intérêts. La dernière période enfin est celle de la libre concession; il n'y a plus de privilège de zone, ni de garanties d'intérêts; il y a à peine, dans certains cas, des subventions kilométriques.

Les grandes dates de l'histoire des chemins de fer du Brésil méridional sont 1860, 1871, 1880, 1895 et 1905. A la première de ces dates correspond l'inauguration des travaux gigantesques de la *S. Paulo Railway* pour relier Santos à S. Paulo et et à Jundiahy en s'attaquant à la Serra do Mar; à la seconde correspond l'entreprise de la *Porto Alegre-Nova Hamburgo* dans le Rio-Grande do Sul. Chacun de ces deux tronçons, à S. Paulo et au Rio-Grande, devait être le point de départ de tout un réseau ferré; les Paulistes allaient atteindre successivement Campinas, Mogy-Mirim, S. Carlos, Rio Claro et relier à S. Paulo, Ytú et Sorocaba; les Riograndenses allaient viser, dès 1877, Uruguayana et les rives de l'Uruguay. 1880 est une autre date importante, pour le Paraná et Santa Catharina en particulier, car elle marque le commencement des travaux de l'*Estrada de Ferro do Paraná*, d'une part, et de la *E. F. Thereza-Christina* vers les mines de charbon de Tubarão, d'autre part.

Enfin 1895 marque la formation de la *S. Paulo-Rio-Grande*, chargée d'opérer la jonction des Etats du Sud par voie ferrée, et 1905 les débuts de la *Noroeste do Brazil* qui, par l'Etat de S. Paulo, va unir à l'Océan les centres du Matto-Grosso ; c'est un chemin de fer politique, économique, social et stratégique à la fois.

A l'heure qu'il est, le Brésil méridional possède plus d'un tiers de la totalité des chemins de fer brésiliens, soit environ 7.600 kilomètres, répartis de la façon suivante, par Etat :

État de S. Paulo	4.460 kilom.
État de Paraná.	841
État de Santa Catharina. . . .	338
État de Rio-Grande do Sul	1.950
Total.	7.589 kilom.

L'Etat de S. Paulo est relié à Rio de Janeiro par une ligne à voie large, dont l'écartement est de 1 m. 60. La *S. Paulo Railway* et la *Paulista* possèdent également plusieurs kilomètres de voie large. Tout le

reste du réseau sud-brésilien comporte des lignes à écartement de 1 mètre, dites de voie étroite.

Nous allons étudier brièvement les principaux réseaux ferrés du Brésil méridional, en considérant successivement la situation économique et financière des lignes importantes.

Le Brésil possède deux catégories de chemins de fer : les lignes de l'Union, les plus nombreuses, et les lignes des Etats. Les lignes de l'Union comprennent les lignes propriétés de l'Etat brésilien, directement exploitées ou bien affermées à de grandes Compagnies, et les lignes concédées par l'Etat brésilien avec garantie d'intérêts, ou bien sans cette garantie.

II

Lorsque les rails de la S. *Paulo Railway* arrivèrent à Jundiahy, l'impulsion fut donnée

au mouvement de construction du réseau pauliste : le premier but qui s'imposa fut Campinas. Une compagnie brésilienne se forma pour l'atteindre : la *C^ia Paulista*. Le gouvernement de la province de S. Paulo tenait à voir la voie ferrée desservir Rio Claro et Limeira. La *S. Paulo Railway* se désista de son droit à la construction et ce fut la *Paulista* qui se chargea de l'entreprise ; dans la suite elle prolongea ses rails jusqu'à Porto Ferreira sur le Mogy Guassiú.

En 1870, une compagnie brésilienne se forma également pour relier Itù à S, Paulo : l'*E. F. Ituana*. Elle se laissa fasciner par la navigation du Tiété et, au lieu de remonter ses rails vers la riche zone de Jahú, elle suivit la direction du Tiété. Un conflit devait s'élever à ce propos avec la *Sorocabana*, une autre compagnie brésilienne fondée à la même époque pour unir Sorocaba à S. Paulo et aux mines de fer d'Ipanema.

En 1873 se forma la *C^ia Mogyana*, destinée à desservir Mogy Mirim et, plus tard.

Casa Branca. La *Mogyana*, à un moment donné de son histoire, sut profiter des circonstances et prendre à la *Paulista* la riche zone de Ribeirão Preto qui, logiquement, devait appartenir à cette dernière.

A l'époque de la formation de la *Mogyana*, une autre compagnie pauliste se forma pour relier S. Paulo à Cachoeira, où étaient attendus les rails de la *E. F. Pedro II* qui, ayant franchi la Serra do Mar dans la province de Rio, tendait à gagner celle de S. Paulo.

En 1879, la zone caféière se trouvait presque entièrement desservie, et la fièvre de construction, loin de diminuer, devant les beaux résultats que donnait le transport du café, chercha à prolonger les différents réseaux. Par suite d'un défaut d'entente avec le gouvernement, la *Paulista* renonça à atteindre Araraquara. Une nouvelle compagnie se forma : la *Rio Claro S. Paulo Railway*. La *Paulista* racheta la ligne plus tard et, en 1901, la prolongea jusqu'à Bebedouro, puis, en 1909, jusqu'à Barretos.

La *Mogyana* et la *Paulista* commencèrent alors la politique des incorporations, favorisant la formation de petites compagnies qui s'embranchaient sur leurs lignes principales et se les incorporant dans la suite (*C*[ia] *Itatibense*, *C*[ia] *Descalvadense*, *Ramal Campineiro*, etc.).

En 1892, l'*Ituana* et la *Sorocabana* mettant une fin à leurs querelles, se fondirent en une seule compagnie et se mirent à l'ouvrage pour atteindre le Paranapanema. L'Etat de S. Paulo racheta leurs lignes en 1905, poussa activement la construction, l'ayant affermée à une compagnie étrangère (1907).

En 1895 il se forma encore une compagnie, l'*E. F. d'Araraquara*, qui a pour but d'atteindre le Matto-Grosso et Cuyabá, sa capitale. Les travaux sont en cours, encouragés par l'Etat de S.-Paulo.

Actuellement, la grande question de voie ferrée à S. Paulo est la prétention de la *Mogyana* de disputer le port de Santos à la compagnie anglaise qui en a le monopole

depuis soixante ans. L'assemblée des actionnaires a déjà autorisé la direction de la compagnie à contracter l'emprunt nécessaire. L'arrivée de la *Mogyana* à Santos, par Mogy Mirim, Amparo et Mogy das Cruzes (c'est-à-dire en dehors de la zone privilégiée de la *S. Paulo Railway*) sera un événement économique considérable pour l'Etat de S. Paulo.

En 1910, la *Noroéste do Brazil*, reliée au réseau pauliste à Baurú, sur la *Sorocabana*, a livré à l'Union la ligne stratégique qui, par la vallée du Tiété, unit S.-Paulo au Rio Paraná. Ces 445 kilomètres avaient été commencés en 1905.

La *S. Paulo Railway Cia* exploite actuellement une ligne de 139 kilomètres dont la section de S. Paulo-Santos reçoit la production de tout l'intérieur de l'État de S. Paulo. La ligne anglaise gravit la Serra do Mar sur quatre plans inclinés (76 m/m par mètre) et atteint la capitale de l'Etat à 737 mètres d'altitude. C'est une œuvre d'art remarquable.

En 1868 les recettes de cette ligne s'élevaient à 1.756 contos et les dépenses à 612 contos ; en 1906 les recettes s'élevaient à 27.901 et les dépenses à 13.153 contos. Le bénéfice annuel moyen est de 19 millions de francs environ.

« Pour elle, dit M. Doumer à propos de cette Compagnie, la médaille est sans revers. Elle a pu faire un nouveau contrat avec le gouvernement brésilien à la fin de 1896 et le capital qui lui a été reconnu comme base des intérêts à prélever avant tout partage des bénéfices est de 6.638.800 livres sterling ou 167.437.000 francs. Cela porte le prix du kilomètres à plus de 1.200.000 francs. Le chiffre est coquet ».

La *C^ia^ E. F. Paulista* possède un réseau de 1.100 kilomètres et dessert la zone caféière des Etats de Limeira à Rio Claro, à Jahú, de S. Carlos à Araraquara et Jaboticabal, de Araras à Pirassununga et Descalvado ; le dernier tronçon de l'embranchement de Dois-Corregos sur Baurú vient d'être inauguré. Elle possède près de 300 kilomètres de voie (1 m. 60).

C'est une des compagnies les plus prospères du Brésil, au point de vue financier. Son service aussi est des plus parfaits. La Compagnie plante des essences forestières sur ses terres près de Jundiahy et près de Campinas, 25.000 eucalyptus y étaient plantés en 1906. Les ateliers de la *Paulista* sont un modèle du genre.

En 1908 les recettes de la *Paulista* s'élevaient à 22.664 contos et les dépenses à 10.416, ce qui donnait un bénéfice net de 11 contos par kilomètre.

La *Mogyana*, la rivale de la *Paulista*, a 1.046 kilomètres de lignes en exploitation dans l'Etat de S. Paulo. Elle s'embranche sur la *Paulista* à Campinas et dessert Mogy-Mirim, Casa Branca, Ribeirão Preto et Franca, pénètre dans l'Etat de Minas-Geraes, dessert Uberaba et se prépare à franchir les limites de l'Etat de Goyaz.

Ses recettes ont été de 15 579 contos en 1908 et ses dépenses de 7.388 contos. Le bénéfice net par kilomètre fut de 10 contos.

La *Sorocabana* avec ses 1.090 kilomètres dessert d'une part Piracicaba, Capivary et Itú et de l'autre Sorocaba, S. Manoel, Botucatú et la zone encore neuve de Araré et de Paranapanema. Du côté de Paraná elle pousse ses lignes par Tatuhy et Itapetininga jusqu'à Itararé, où commence la *S. Paulo-Rio-Grande*.

Les recettes de la Sorocabana, qui montèrent à 11.719 contos en 1908, laissèrent un bénéfice net kilométrique de 4 contos, la dépense ayant été de 6.930 contos.

D'autres voies ferrées de moindre extension existent encore à S. Paulo et s'embranchent sur les grandes voies, constituant le réseau ferré le plus serré de l'Union et aussi le plus prospère, en raison de la richesse exploitée des zones traversées.

III

Les réseaux ferrés paranaense et catharinense demandent à être étudiés ensemble,

quoique nettement distincts, en raison des récentes combinaisons qui les ont unifiés et soumis à une même direction. Sous peu, les différents tronçons d'intérêt local se verront de la sorte reliés par deux lignes parallèles du nord-est au sud-ouest, coupées par des embranchements est-ouest destinés à relier à la mer les centres du plateau intérieur. Il se formera donc un réseau ferré qui ne manquera pas d'unité.

Les premiers en date de ces tronçons furent commencés du temps de l'Empire. Paraná et Santa Catharina virent la même année, 1880, les rails se poser pour la première fois sur leurs territoires.

Une loi provinciale paranaense de 1874 avait concédé une garantie d'intérêts de 7 0/0 aux capitaux qui établiraient une ligne de Paranaguá à Morretes. L'année suivante, le gouvernement impérial endossa la responsabilité de cette garantie et la concession fut donnée à des ingénieurs brésiliens, qui la transférèrent en 1876 à la *Compagnie Géné-*

rale des Chemins de Fer Brésiliens. La construction fut commencée en 1880 ; trois ans plus tard, les rails atteignaient Morretes ; en 1885, ils arrivaient à Curitiba. Cette ligne, qui constitue une véritable merveille, non seulement au point de vue naturel, comme aussi et surtout au point de vue technique, est l'œuvre de deux ingénieurs brésiliens, Teixeira Soares et Francisco Passos.

Malgré son titre pompeux, la *Compagnie Générale* ne l'exploita pas longtemps, et le gouvernement brésilien racheta la ligne, qui devint l'*E. F. do Paraná*. Des embranchements furent construits à partir de 1889 sur Porto Amazonas, sur Rio Negro, sur Lapa et Antonina, finalement sur Ponta Grossa. Le chemin de fer de l'*Assunguy*, qui vise Serro Azul et le nord-est de l'Etat, est venu se greffer dans l'*E. F do Paraná*, à Curitiba, en 1889; les travaux en sont avancés.

L'*E. F. do Paraná* fut affermée à l'Etat de Paraná, qui de son côté l'afferma en 1904 à l'ingénieur Carlos Westermann. Le gou-

vernement fédéral résilia le contrat, pour faire entrer cette ligne dans le contrat de la *Brazil Railway Cy*, formée en 1907.

En même temps que la Province de Paraná votait sa loi de 1874, celle de Santa Catharina votait une loi identique, concédant au vicomte de Barbacena la construction d'une ligne dans la région des mines de charbon dont ce personnage était déjà concessionnaire. La voie ferrée fut également commencée en 1880 ; elle unit Laguna, Imbituba, Tubarão et les mines de charbon. Le tout fut transféré à une compagnie anglaise, qui installa tout le matériel nécessaire à l'exploitation des mines, puis s'en désintéressa, avant d'entreprendre une exploitation régulière. L'Etat brésilien racheta en 1892 la ligne. Comme œuvre d'art, cette ligne offre un pont de 1.430 mètres, le plus considérable de l'Amérique du Sud. La *Brazil Railway Cy* a aussi obtenu du gouvernement brésilien ce tronçon catharinense. Voyons ce qu'est la *Brazil Railway*, qui n'a que trois

ans et absorbe tous les réseaux épars ; mais auparavant il faut rappeler l'histoire mouvementée de la *S. Paulo-Rio-Grande*.

La concession initiale date des derniers jours de l'Empire : six jours avant la proclamation de la République, M. Teixeira Soares obtint du gouvernement brésilien des terres dévolues avec privilège et garantie d'intérêt, pour la construction d'une voie ferrée qui partirait d'Itararé (S. Paulo, terminus de la *Sorocabana*) à Santa Maria (dans le centre même du Rio-Grande do Sul). Le gouvernement provisoire confirma la concession et M. Teixeira Soares put transférer en 1890 son contrat à la *Cie des Chemins de Fer Sud-Ouest Brésiliens*. Celle-ci se mit immédiatement à l'œuvre, et partant de Santa Maria atteignit bientôt Cruz-Alta.

Peu d'entreprises sérieuses eurent plus à souffrir que la future *S. Paulo-Rio Grande* du jeu de bourse qui s'organisa à Rio et provoqua la grande crise financière que tout le monde connaît. Une entreprise brésilienne,

l'*União Industrial das E. F. do Brazil*, s'était formée à cette époque pour recueillir la succession de la *Cie C. F. Sud-Ouest B.* de Cruz Alta à Itararé. Les banquiers d'Europe avaient déjà promis leur concours, tout était prêt pour le transfert, un retard administratif fit tout échouer, car la crise ayant éclaté, les capitaux se retirèrent. Il fallut recommencer les négociations, les banquiers se montrèrent plus exigeants et voulurent un démembrement de l'entreprise. C'est alors, en décembre 1892, que se forma la *S. Paulo-Rio-Grande*, en société anonyme. La guerre civile de 1893 vint encore une fois empêcher les travaux. La nouvelle Compagnie se trouva paralysée pendant quelques années ; ce n'est qu'en 1895 que, moyennant l'autorisation du gouvernement fédéral, la *S. Paulo-Rio-Grande* abandonna à la *Cie C. F. Sud-Ouest B.* le tronçon de Cruz Alta au Rio Uruguay et l'embranchement d'Ijuhy et se mit à la construction de la ligne d'Itararé à Uruguay par Ponta Grossa (Paraná). Le

premier tronçon fut livré au trafic en 1899.

Depuis, la *S. Paulo-Rio-Grande* a activement poussé la construction, plusieurs embranchements lui ont été adjugés, notamment en 1904 le *Transbrésilien* de M. Roxo de Rodrigues, destiné à relier le Rio Paraná (confluent de l'Iguassú) au port de S. Francisco (Santa Catharina).

La *S. Paulo-Rio-Grande* est également chargée de l'embranchement de Jaguariahyva au Paranapanema, de celui de Guarapuava à l'Ivahy (Paraná) et de l'embranchement stratégique du rio Piquiry jusqu'aux « Sete Quedas » du Paraná.

C'est ici que se place l'histoire de la *Brazil Railway C^y^*, qui devant les excellents résultats que promettent les richissimes zones traversées par ces lignes dues à l'initiative brésilienne, s'est peu à peu infiltrée dans la *S. Paulo Railway* dont elle possède 85 0/0 des actions. En 1907 cette Compagnie a été reconnue par l'Etat brésilien et en 1910 un contrat signé

entre eux lui remettait l'exploitation de toutes les lignes dont nous avons parlé, à savoir :

Itararé-Uruguay (S. Paulo-Rio-Grande) .	864 kil.
E.-F. Paraná	415
E.-F. Thereza Christina	116
S. Francisco-Iguassú (en construction). .	1.000
Jaguariahyva-Paranapanema (en étude).	400 kil. env.
Guarapuara-Ivahy.	400 kil. env.
Piquiry-Sete Quedas.	300 kil.
S. Francisco (Santa Catharina) à Porto Alegre (Rio Grande) ligne côtière en projet	900 kil. env.

Soit environ une extension totale de près de 4.400 kilomètres de voies ferrées, dont 1.500 kilomètres sont déjà construits.

Avant d'aborder la question du réseau riograndense, il faut parler encore d'un petit tronçon isolé, dont l'importance naît plutôt de la zone traversée que de l'extension de la ligne. C'est la voie ferrée qui relie Blumenau à Hammonia. La ligne a été concédée à des Allemands. Disposant probablement de peu de capitaux, les constructeurs ont préféré ne point faire partir la ligne du port d'Itajahy,

mais profiler le fleuve jusqu'à Blumenau et de viser les hauts plateaux à partir de cette ville.

A l'heure qu'il est, les Allemands ont deux désirs : relier Blumenau à Itajahy et gagner le plateau de Curitibanos, dans l'intérieur de l'État. Leur ligne, encore courte, n'aura, en effet, de valeur qu'à cette condition. Les capitaux allemands semblent timides et cependant la zone est peuplée et prospère.

IV

Le réseau rio-grandense est un des plus intéressants à étudier, en raison, non seulement de son rapide développement en ces dernières années, mais aussi à cause de son importance stratégique au point de vue brésilien.

La première ligne ferrée qui fut construite au Rio-Grande do Sul ne fut cependant pas l'exécution d'un plan stratégique ; elle était

due à l'initiative de la province et destinée à mettre Porto-Alegre en communication avec les colonies déjà florissantes du Nord, S. Leopoldo et Nova Hamburgo. Dans la suite, elle fut prolongée jusqu'à Taquara ; à l'heure actuelle, il est question de la faire desservir les colonies de l'Est (Marquez do Herval, Villa Nova et le municipe de Conceição). Après trente ans d'exploitation, elle fut rachetée par l'État et transférée à l'Union, qui l'afferma à la *Compagnie Auxiliaire*.

En 1887, fut commencée la voie ferrée *Porto-Alegre-Uruguayana*, qui devait mettre trente ans à atteindre son but, c'est-à-dire à traverser l'État de l'est à l'ouest. Les rails atteignirent Cachoeira en 1883, Santa Maria en 1885, Cacequy en 1890 ; puis l'on construisit un embranchement vers S. Gabriel. La liaison définitive avec les rails venus d'Uruguayana ne se fit qu'après 1905. Aujourd'hui, Porto-Alegre est reliée à cette voie par Neusdadt, sur la *Porto-Alegre Nova-Hamburgo* (jusqu'en 1910 un service fluvial unissait la

capitale de l'Etat à Margem, tête de ligne de la *P.-A. Uruguayana*).

De 1881 à 1884, fut construite la voie ferrée du port de Rio-Grande à Bagé. Cette ligne, de grande importance commerciale, obéit comme la précédente à un besoin stratégique, se prêtant à la mobilisation de troupes vers les frontières.

La voie ferrée de Quarahim à Itaguy, exploitée par une Compagnie anglaise, la *Brazil Great Southern*, fut construite de 1883 à 1888. Son pont sur l'Ibicuhy, mesurant 1.246 mètres, est son œuvre d'art la plus remarquable. Elle exploite 175 kilomètres de lignes et en construit vers le Nord.

Enfin, quant à la ligne de Santa Maria à l'Uruguay, qui fut le premier tronçon de la concession Teixeira Soares, nous avons vu de quelle façon elle fut exécutée en 1892 et comment elle échut à la Compagnie du *Sud-Ouest Brésilien*. En 1894, Cruz Alta était desservie par voie ferrée, et en 1898 les rails atteignaient Passo Fundo ; depuis, ils

ont atteint l'Uruguay et, sous peu, ils seront reliés à la S. Paulo Rio-Grande, venue d'Itararé.

Le grand travail d'unification et de développement des réseaux ferrés qui, dans les États de Paraná et de Santa Catharina, a été confié par l'Union à la *Brazil Railway Cy*, a été adjugé par elle, pour le Rio-Grande do Sul, à une Compagnie belge, la *Compagnie Auxiliaire des Chemins de fer du Brésil.*

Le premier contrat entre l'Union et cette Compagnie fut signé en 1898, lorsque la première afferma à la seconde l'*E. F. Porto-Alegre-Uruguayana.* Le capital fut fixé à 4.500.000 francs. Les résultats de l'exploitation furent heuréux, les bénéfices augmentèrent chaque année ; de 1898 à 1905, le total de ces bénéfices nets dépassait 2.000 contos.

C'est alors que l'Union se mit à racheter les tronçons du réseau rio-grandense et le ministre Lauro Müller signa avec la *Compagnie Auxiliaire* le contrat du 19 juin 1905, qui affermait à cette Compagnie tout le réseau

de Rio-Grande, sauf la *Quarahim-Itaqui* (c'est-à-dire 1.331.000 en 1905) et la chargeait d'achever la construction de la *P. A. Uruguayana*, de l'embranchement de Livramento, de celui de Santa Cruz et de la ligne de Montenegro à Caxias, soit 642 kilomètres. Le contrat d'affermage a une durée de 53 ans et fixe le capital à 37.000 contos. Le pourcentage réservé à l'Union est de 30 0/0 de l'excédent des recettes, plus 4: 200,000 par kilomètre après la réalisation du capital, sauf pour certaines lignes comme Bagé et Passo Fundo, où ce pourcentage est perçu différemment.

En 1909, la *Compagnie Auxiliaire* exploitait 1.624 kilomètres de voie ferrée, en construisait 480 et en étudiait 465 (embranchement de Jaguarão et ligne de Pelotas à Santa Maria). Le 1er mars 1911, la Compagnie livrera au trafic 2.570 kilomètres de voies ferrées.

Voici, d'après les rapports officiels du secrétariat des finances de Porto Alegre, les

résultats de l'exploitation des chemins de fer de la Compagnie belge (1908) :

Recette totale	7.935	contos.
Dépenses	4.692	—
Paiement à l'Union	550	—
Bénéfice net.	2.692	—

Quant aux résultats des trois premières années de l'exploitation, ils ont été les suivants :

ANNÉES	LONGUEUR DES LIGNES	RECETTE TOTALE (contos)	BÉNÉFICE NET	RECETTE par KILOMÈTRE	NOMBRE de VOYAGEURS	TONNES de Marchandises
1906.	1 415	5.623	1.229	3 : 9	250.000	220.000
1907.	1.530	6.980	1.410	4 : 5	379.000	276.000
1908.	1.624	7.935	2.692	4 : 8	466.000	312.000

Le réseau rio-grandense possède donc actuellement deux grandes têtes de lignes au port de Rio-Grande et à Porto Alegre et trois points terminus de pénétration : Uruguayana, le Haut Uruguay et Livramento. Certaines lignes ferrées d'intérêt stratégique sont en construction du côté de l'Uruguay, confiées

au génie militaire ; elles feront dans la suite partie du réseau affermé à la *Compagnie Auxiliaire*. En cas de guerre, le point de concentration indiqué des troupes brésiliennes semble être le centre de l'Etat, Santa Maria, d'où rayonne vers la frontière une série de lignes stratégico-commerciales, construites ou en construction. Le projet principal de lignes complémentaires a été élaboré par l'ingénieur brésilien Lassance Cunha. En calculant le prix du kilomètre construit à 50 contos, les dépenses occasionnées par la réalisation de ce projet seraient de 74.000 contos.

« L'emploi d'un capital aussi considérable pourrait susciter des appréhensions au gouvernement et aux compagnies fermières, dit M. Lassance Cunha, si le Rio-Grande do Sul restait fermé, comme il l'a été jusqu'aujourd'hui, au commerce des marchés nationaux et étrangers, faute d'un port de mer franc et accessible aux navires de n'importe quel tonnage.

« Ce défaut, en effet, a constitué une barrière d'acier qui s'opposait au progrès et au

développement de l'Etat, qui produit relativement peu, parce qu'il ne peut supporter que peu.

« Cette barrière ayant été toutefois rompue par le contrat signé par le gouvernement fédéral pour l'élargissement de l'accès de Rio-Grande et l'amélioration du port, il est hors de doute que la conséquence immédiate en sera le peuplement de l'Etat par une immigration laborieuse, et son développement matériel...

« De plus, les lignes ferrées que je propose ne vont point traverser des forêts vierges ni des terres inconnues, mais, bien au contraire, elles coupent des zones plus ou moins peuplées et déjà mises en valeur par les industries agricole, pastorale et extractive. »

DEUXIÈME PARTIE

LE PAYS DU CAFÉ

(*L'État de S. Paulo*)

Immigration et colonisation.
Les conditions économiques de l'agriculture.
Le café,
sa culture, son industrie et son commerce.
S. Paulo et ses industries.
Le commerce.

IMMIGRATION ET COLONISATION

I. Histoire de la colonisation. — Les premiers essais Ibicaba.

II. Les immigrés. — Statistiques; l'émigration. — Qualité de l'immigration.

III. Le Service d'immigration. — Les Organes.

IV. La Colonisation à S. Paulo et ses règlements.

I

On a souvent répété que l'histoire du Brésil méridional est l'histoire de la colonisation ; on pourrait dire en outre que l'histoire de cette colonisation est celle des nécessités économiques du pays et en particulier de celle de la main-d'œuvre qui l'exploite.

Le Portugal réserva pendant de longs siècles à ses nationaux la colonisation du Brésil, qui se fit lentement et avec l'introduction de nègres africains. Pour mettre en valeur leurs terres, les Paulistes firent appel à l'es-

clavage indigène, comme nous l'avons dit. L'Indien commença alors à disparaître, et le nègre importé se reproduisait peu ; il fallait recourir à la colonisation européenne et cette nécessité se fit sentir économiquement et politiquement. L'avance prise aux frontières de la colonie sur les Espagnols devait être conservée. Le Gouvernement de Lisbonne fit établir des avant-postes, où des forts étaient construits aux points stratégiques, des familles étaient alors envoyées pour y former le noyau d'une population. Mais soit que la stratégie ne s'accordât pas avec les nécessités de l'agriculture, soit que les colons ne fussent que des travailleurs transplantés d'autres centres coloniaux, le système ne produisit pas de bons résultats.

Ce fut en 1774 que le général Silva Paes proposa à D. João V l'introduction dans le sud du Brésil de quatre mille familles des îles portugaises de l'Atlantique. Cet essai de colonisation donna les plus heureux résultats, si bien que quarante ans plus tard un publi-

ciste espagnol citait au gouvernement de Madrid l'exemple des Portugais.

Le gouvernement colonial permettait aux étrangers de se fixer au Brésil, mais le commerce avec l'Europe était soumis à de telles restrictions que l'activité de ces étrangers ne pouvait être que limitée et partant leur nombre restreint.

L'arrivée de la famille royale en 1808 vint modifier cet état de choses : le gouvernement portugais sentit le besoin de développer économiquement la colonie et fit quelque chose pour le Brésil méridional. Des colons de Madère et des Açores furent notamment envoyés dans l'intérieur de S.-Paulo. Un centre de colonisation fut créé à Casa Branca. L'expérience ne réussit pas : les Portugais ne supportaient pas les solitudes de l'intérieur ; ils préféraient la côte, et revinrent bientôt, abandonnant aux enfants du pays le rôle de pionniers et de défricheurs. Quant aux propriétaires, ils préféraient au travail des Portugais celui des nègres. « C'était ainsi

l'esclavage, écrivait en 1889 M. Eduardo Prado, qui éloignait le Portugais des cultures et le maintenait dans son rôle de petit commerçant, de revendeur, de petit parasite du gouvernement, rôle qu'il adoptait au milieu de cette population libre, dont il venait augmenter le nombre, mais à laquelle il n'apportait aucune énergie morale ni aucun renouvellement de sa force productrice.

« Le Portugais sentait combien l'esclavage avait déshonoré le travail, et il se contentait de la médiocrité dans une société qui aurait été riche dès lors, si la culture directe du sol n'y avait pas été considérée comme un déshonneur pour l'homme libre. »

Déjà au temps de D. João VI on se mit à discuter l'abolition de l'esclavage, à s'occuper du travail salarié : un décret de 1808 permit au gouvernement de concéder des lots de terres à des étrangers ; la liberté du commerce fut une concession précieuse et l'Europe ne ménagea pas son approbation au gouvernement portugais. Dans ses *Notes on Brazil*,

publiées en 1820, Luccock constata qu'à partir de 1813 un fort courant migratoire se dirige vers le Brésil : le plateau de S. Paulo est particulièrement recherché en raison de son climat. En 1818, le gouvernement portugais introduisit à ses frais au Brésil des colons suisses, car l'élément portugais était insuffisant pour peupler la colonie. « L'ancienne colonie devenait, dit M. E. Prado, l'héritage commun des déshérités des vieilles sociétés encombrées de l'Europe. »

Après la proclamation de l'indépendance, le Brésil méridional reçut de la colonisation officielle de nombreux immigrants allemands. Cette immigration s'arrêta de 1830 à 1837, puis reprit en 1838. S. Paulo reçut moins d'Allemands que le Rio-Grande do Sul et Santa Catharina. Les premiers actes de colonisation réalisés à S. Paulo par le gouvernement impérial datent de 1828 : ce furent les centres de Rio Negro et de Santo Amaro (le premier se trouve aujourd'hui en territoire du Paraná).

L'initiative privée en matière de colonisation à S. Paulo remonte à l'année 1847. Il y eut des propriétaires, qui, pour la culture du café, dont l'exploitation devait bientôt dépasser celle de la canne à sucre, commencèrent à faire appel à la main-d'œuvre libre : l'affaire était assez aléatoire, car l'esclavage, profondément enraciné dans le système social, fournissait une main-d'œuvre à laquelle il était difficile de faire concurrence.

Le premier propriétaire pauliste 'qui fit de la colonisation privée fut le sénateur Vergueiro, dans sa propriété d'Ibicaba, non loin de Limeira. Il possédait trois lieues de forêts, de pâturages sur un sol plat, il cultivait du riz, du maïs, du café et du sucre. Avec ses 300 esclaves il cueillait 8.000 arrobes de sucre et 12.000 de café; son projet était d'en cueillir 40.000 de café, mais il manquait de bras. Convaincu que la main-d'œuvre africaine était un danger pour le pays, il fit appel aux colons allemands. Par l'intermédiaire des agents officiels et avec l'aide pécu-

niaire du gouvernement impérial, il fit venir sur ses terres 400 Allemands, constituant 80 familles. Les colons étaient obligés par contrat de rembourser le prix de leur traversée dans le délai de trois ans.

Les nouveaux venus furent admis à Ibicaba en qualité de colons métayers et le propriétaire endossa leur dette vis-à-vis de l'Etat, moyennant leur contrat, qui fut pris pendant longtemps comme modèle des contrats de ce genre. La maison Vergueiro s'engageait à payer le gouvernement impérial, à livrer aux soins du colon un nombre déterminé de caféiers, à lui permettre de tirer de ses terres les produits nécessaires à l'alimentation et à lui faire les premières avances de fonds, motivées par ses déplacements. De son côté, le colon s'engageait à cultiver les caféiers à lui confiés et à participer au travail de la préparation du café, à payer à la maison Vergueiro une somme stipulée dans un délai de deux ans, etc., à appliquer à ce payement au moins la moitié de son bénéfice net

annuel. D'autre part, les articles 4 et 5 du contrat stipulaient la part du colon et du propriétaire dans les cultures : la maison Vergueiro et le colon se partageaient le produit net de la vente du café ; la maison n'avait aucune part sur les cultures alimentaires du colon, mais en cas d'excédent elle avait droit à la moitié du prix de vente. Le contrat stipulait en outre que le colon pouvait se retirer librement, après avoir payé la maison et prévenu le propriétaire six mois à l'avance.

Il est évident que l'avance pécuniaire faite par la maison Vergueiro était importante : le prix de passage avait été de 40 piastres espagnoles par tête, le voyage de Santos à Ibicaba avait été de quatorze jours, il s'ensuivait que la dette des colons était assez importante et que, jusqu'à un certain point, ils perdaient leur liberté d'action pendant les premiers temps. Aussi y eut-il des mécontents. « Le régime qui s'y établit, écrivait en 1889 M. E. Prado, ne pouvait fonctionner sans difficulté que sous l'influence paternelle

du propriétaire, qui devait être presque toujours disposé à transiger avec ses colons. Si le propriétaire exigeait l'exécution rigoureuse du contrat, les conflits et les difficultés surgissaient aussitôt. »

Les succès obtenus à Ibicaba par le sénateur Vergueiro provoquèrent la formation de nombreux contrats analogues, dont l'applition fut effectivement plus ou moins heureuse. M. Pierre Denis qui, dans son *Brésil au XXe siècle*, retrace, de façon fort exacte, l'histoire de la main-d'œuvre agricole à S. Paulo, cite le rapport d'un dénommé H. Haupt à la Société internationale d'émigration de Berlin, où ce voyageur allemand assimile les premiers contrats de métayage à une sorte d'esclavage. « Il est difficile, ajoute très judicieusement M. Pierre Denis, de juger si l'indignation de Hermann Haupt était légitime. Un grand nombre d'anciens colons faisaient à cette époque l'acquisition de petites propriétés; cela prouve du moins qu'une partie du personnel des fazendas avait réussi, non

seulement à se libérer, mais encore à faire des économies. »

Ibicaba resta l'exploitation modèle où le travail libre et l'esclavage vivaient côte à côte. C'est là qu'on put voir les deux systèmes à l'œuvre et que se décida aussi le triomphe du travail libre. L'esclavage et le travail libre devinrent bientôt incompatibles et l'immigration vint par conséquent accélérer l'abolition de l'esclavage.

Après 1860, comme nous le verrons plus loin, S. Paulo abandonna peu à peu le système de métayage inauguré à Ibicaba et le système d'entreprise lui fut substitué. Le colon était payé non plus par la moitié de la récolte, mais par une somme déterminée pour tant de pieds de caféiers. Le système mixte s'appliqua aussi. A Minas-Geraes le système d'Ibicaba est encore très employé, quoiqu'il entraîne d'assez sérieux inconvénients, comme le prouve le rapport de M. Carlos Prates en 1905 sur la zone de la Matta.

L'idée abolitionniste faisait des progrès au Brésil et à S. Paulo en particulier. Sa pre-

mière victoire fut la loi Rio-Branco, du 28 septembre 1871, que nous avons mentionnée plus haut. Les étrangers aidaient ainsi les abolitionnistes. C'est ainsi que les colporteurs italiens de S.-Paulo parcouraient les fazendas annonçant aux nègres que l'heure de la délivrance était proche et leur parlant de ceux qui travaillaient pour eux. La province de S. Paulo se préparait peu à peu.

Cette préparation ne fut pas cependant sans difficultés. Des enquêtes du gouvernement impérial indiquent quelles étaient les causes de ces difficultés. Les principales de ces causes étaient le manque de discernement des agents recruteurs d'immigrants, qui ne procédaient pas à la sélection désirable des individus et le manque de contrôle de la part des autorités. La loi archaïque de 1837 qui réglait les contrats était trop sévère et le régime de liberté était le seul favorable économiquement et socialement. Le gouvernement portugais fit de son côté procéder à une enquête et il en ressortit des constatations fâcheuses, qui nécessitaient un remède.

La guerre de Paraguay empêcha pendant quelque temps le gouvernement impérial de s'occuper de la question et l'immigration s'en ressentit. En 1870, il fit procéder à une enquête sur les conditions des immigrants à S. Paulo par M. Carvalho de Moraes. Elle ne fit que constater le nouveau pas fait par S.-Paulo dans la voie de l'abolition.

En 1884, S. Paulo vota sa première loi en faveur de l'immigration : en 1885, 1886 et 1887, d'autres dispositions furent prises dans le même sens. L'immigration fut subventionnée. En 1887, une société promotrice se forma à S. Paulo sous la présidence de M. Martinho Prado Junior. D'autre part la protection donnée à l'immigration par le ministre Rio-Branco fut constituée et établit vers le Brésil un fort courant migratoire C'est vers S.-Paulo principalement que se dirigeaient les travailleurs européens; ils y venaient chercher, dans la culture sans cesse grandissante du café, une rémunération avantageuse. La prospérité matérielle pénétra à S. Paulo avec

l'immigration et non seulement son développement économique fut extraordinaire, mais encore, quand sonna l'heure de l'émancipation des noirs, S. Paulo avait déjà résolu la question de la main-d'œuvre et n'en ressentit pas la moindre secousse économique ou sociale.

S. Paulo fournit par ses lois des bras immigrés aux planteurs, mais ne négligea pas néanmoins la colonisation proprement dite. S. Amaro avait été fondé, avons-nous dit, en 1828. En 1861 et en 1862, ce furent Iguape et Cananéa qui devinrent les centres de colonies européennes, où furent attirés des Italiens, des Autrichiens et des Polonais. Les années les plus fécondes pour la colonisation furent 1877, 1885 et 1887. A la première de ces dates, les environs de la ville de S. Paulo furent colonisés (Santa Anna, S. Caetano, Gloria, S. Bernardo) ; en 1885 Cannas et Carcalho furent fondés : c'était la seconde étape vers Limeira ; puis, en 1887 ce fut le tour des environs de Jundiahy, Porto Feliz (Rodrigo Silva) et Ribeirão Preto (Antonio Prado). Le ministère de l'agriculture du gou-

vernement impérial était précisément entre les mains du grand Pauliste, dont le nom fut donné à cette dernière colonie.

De 1889 à 1892, on colonisa dans la vieille vallée du Parahyba. En 1905, le mouvement reprit spécialement sur la ligne de la *Paulista* : Nova Odessa, J. Tibiricá, Nova Europa, Nova Paulina, etc, centres de colonisation encore neufs à l'heure qu'il est et que nous étudierons plus loin.

II

Le courant migratoire vers S. Paulo a pris quelque importance à partir de 1887, c'est-à-dire à partir du moment où le ministre de l'agriculture, M. Antonio Prado, lui donna une impulsion décisive. Après la proclamation de la République, le mouvement continua ; les beaux jours de l'immigration pauliste furent de 1891 à 1897, alors que le café absorbait toutes les activités ; le foyer d'appel était si puissant que de 1894 à 1897, 5 à 6.000 Brésiliens d'autres Etats de l'Union

entraient annuellement à S. Paulo comme immigrants. Ce mouvement migratoire de Brésiliens s'est beaucoup ralenti depuis 1898. Le courant espagnol de l'immigration grossit également entre 1893 et 1897; il en fut de même du courant portugais, qui, sauf de rares exceptions, est resté assez constant pendant ces vingt dernières années. Ce fut l'Italie, cependant, qui envoya le plus grand nombre de bras à S. Paulo.

Voici, par nationalités, le mouvement migratoire en milliers d'individus :

ANNÉES	ITALIENS	ESPAGNOLS	PORTUGAIS	AUTRICHIENS
1890	20,9	4,8	5,5	0,6
1891	48,4	9,2	5,5	1,8
1892	34,2	3,1	3,5	0,5
1893	48,7	19,1	11,4	1,9
1894	31,5	6,7	7,5	1,1
1895	106,5	15,5	17,9	1,5
1896	69,4	15,9	8,2	3,8
1897	76,4	12,1	6	3,2
1898	34.3	5,3	57	0,5
1899	20.7	3,7	4,6	0,9

A partir de 1900, l'immigration entre dans une nouvelle phase; 1901 et 1902 sont encore des années prospères, mais, à partir de 1903, la décadence commence. La source principale de l'immigration, l'Italie, retient ses sujets qui se destinent au Brésil; à S. Paulo se dessine, d'autre part, un mouvement d'émigration alarmant vers le Rio de la Plata.

La source italienne fut tarie par le décret Prinetti de 1902, qui interdit l'émigration subventionnée en Italie, à la suite de l'enquête Rossi, à S. Paulo. La crise du café, qui eut des conséquences économiques funestes pour les planteurs, en raison de la baisse des prix de vente, devait forcément être également ressentie par le travailleur. Il s'ensuivit un mécontentement parmi les immigrants nouveaux venus. Les autorités consulaires italiennes firent du zèle, la presse et ses correspondants augmentèrent encore les choses : l'Italie s'effraya des tableaux dramatiques qu'on lui fit de la situation de ses enfants. Depuis le voyage de M. Rossi à S. Paulo, d'autres Italiens de mar-

que y vinrent également, entre autres MM. Guglielmo Ferrero et Enrico Ferri. L'influence du premier dans un sens ou dans l'autre resta problématique ; le second, au contraire, un député actif et de grand prestige, ne contribua pas peu à dissiper certains malentendus et à présenter à l'Italie la véritable situation de S. Paulo (1).

(1) Dans un discours prononcé récemment à Milan, Enrico Ferri a exposé ses idées au sujet de la colonisation de l'Amérique du Sud par les Italiens. La faiblesse de l'immigration au Brésil tient à ce qu'il n'entre pas, comme l'Allemand, dans la vie administrative du pays et parce que la plupart, pour ne pas dire tous les Italiens qui émigrent au Brésil, soit comme agriculteurs soit comme ouvriers, y viennent sans le plus petit capital.

L'émigration du capital européen est une des conditions de la conquête des marchés sud-américains. Les Anglais l'ont compris depuis longtemps. A l'heure qu'il est, les Américains luttent d'influence avec eux dans l'Amérique méridionale. Les Allemands ont entrepris systématiquement la conquête des marchés du Brésil. La Belgique elle-même cherche de l'argent européen à 3 et 4 0/0 pour le placer au Brésil à 8 0/0. Ce qui manque donc à l'Italie, à S.-Paul, où elle a tant d'enfants, c'est une collectivité italienne capable de réaliser l'œuvre de conquête pacifique des marchés, où se joue cependant la grande partie économique que le développement matériel de l'Italie nouvelle vient de commencer. Cette partie, l'Italie ne la gagnera qu'avec la conquête de débouchés, car ce n'est pas tout de produire, il faut vendre.

En ce qui concerne la situation des immigrés italiens à S. Paulo, Enrico Ferri la juge satisfaisante en raison de la protection que leur offre la législation coloniale que nous examinerons plus loin. Il est d'avis que les Italiens doivent être conseillés par les associations coopératives d'aller travailler dans les *fazendas* du Brésil méridional, où, au bout de peu d'années, la famille émigrée se trouve en possession de bonnes terres cultivables.

L'immigration italienne, qui avait été de 56.325 individus en 1901 et de 28.895 en 1902, tomba en 1903 à 9.444 et en 1904 à 9.476; en ces dernières années, de 1905 à 1908, cette immigration reprit un peu: en 1906, par exemple, elle fut de 16.394 individus. En 1905 et 1906, ce fut aux Espagnols qu'appartint le premier rôle dans l'immigration, ils vinrent à S. Paulo au nombre de 22.128 et de 20.349. Les Portugais eurent le record en 1902 avec 11.855 immigrants.

Nous avons vu, à propos de l'accroissement de la population, au chapitre précédent, quelles furent, de 1901 à 1908, les différences annuelles entre les entrées et les sorties de passagers et d'immigrants à S.-Paulo. Les deux années de plus forte exode furent 1903 avec 16.800 départs et 1904 avec 4.500 départs. Quant à cet exode des travailleurs étrangers de S. Paulo, voici de quelle façon il se manifesta, en milliers d'individus :

ANNÉES	SORTIES			TOTAL
	Pour l'Europe	Pour le Rio de la Plata	Pour les autres Etats du Brésil	
1902	27.2	2 1	2	31,4
1903	29,6	4,2	2,5	36,4
1904	22,2	7,6	2,7	32,6
1905	21,6	10,8	2,3	34,4
1906	22,1	16,2	2,9	41,3
1907	23,5	9	3,6	36,2
1908	17,7	8,6	4,3	30,7

L'année 1906 alarma très sérieusement les autorités de S. Paulo, et une enquête fut faite pour rechercher les causes de l'exode de 41.300 individus, qui avaient quitté le territoire pauliste. La crise était évidemment la cause principale, mais à cela il fallait ajouter la récolte de 1907, qui s'annonçait faible, la hausse du change, qui permettait d'échanger avec avantage les paiements en papier brésilien, enfin la propagande des compagnies de navigation et des intéressés aux mouvements migratoires. Le gouvernement pauliste comprit alors que le meilleur moyen d'enrayer ce mouvement défavorable était d'entrer fran-

chement dans la voie de la colonisation. « Le mal durera, disait M. Carlos Botelho, dans son rapport de 1906, tant que le service de la fixation du colon, par les facilités qui lui doivent être offertes pour l'acquisition des terres directement exploitables par lui, n'aura pris le développement nécessaire. »

Quant à la question de l'immigration subventionnée et spontanée, voici ce qu'on peut en dire, d'après les données officielles sur l'état social des immigrés (en milliers d'individus) :

IMMIGRANTS	1905	1906	1907	1908
Subventionnés	*26*	*23,8*	*4,8*	*9,4*
Agriculteurs	91,5 %	90,4 %	91,4 %	92,3 %
Autres professions	8,5 %	9,6 %	8,6 %	7,7 %
En famille	96,8 %	99,3 %	99,6 %	98,1 %
Sans famille	3,1 %	0,7 %	0,3 %	1,8 %
Spontanés	*21,8*	*24,5*	*26,8*	*30,7*
Agriculteurs	86,7 %	89,8 %	86,1 %	83,1 %
Autres professions	13,3 %	10,2 %	13,9 %	16,9 %
En famille	76,1 %	77,4 %	78,6 %	70,8 %
Sans famille	23,9 %	22,6 %	21,4 %	29,2 %

Les immigrants spontanés apportent donc un fort appoint d'individus isolés, sans famille, en d'autres termes des candidats à l'émigration; cette catégorie est presque totalement évitée dans l'immigration subventionnée. Dans cette dernière, également, la sélection de plus en plus parfaite tend à augmenter d'année en année le pourcentage des agriculteurs dans le mouvement migratoire vers S. Paulo.

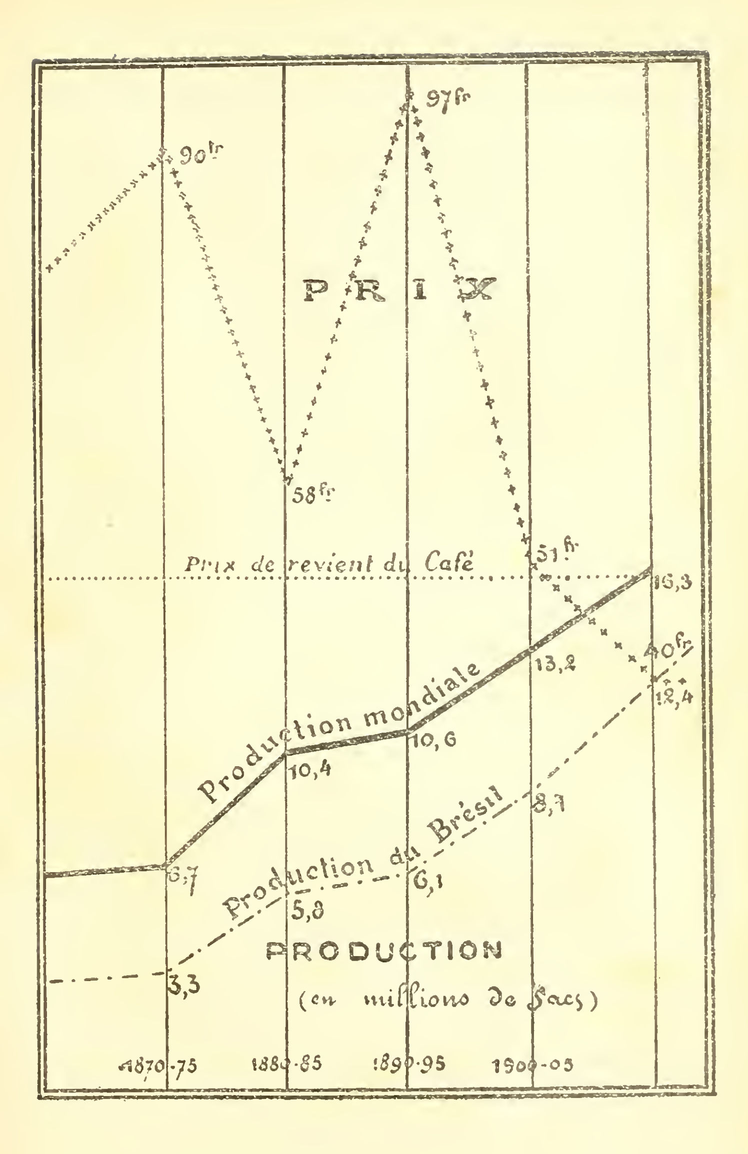
L'immigration spontanée, malgré la crise du café, s'est accrue lentement, mais régulièrement, en ces dernières années, comme il suit :

			Accroissement.
1903.......	17.932	individus.	—
1904.......	20.746	—	15,5 0/0
1905.......	21.802	—	5 0/0
1906.......	24.544	—	12,8 0/0
1907.......	26.819	—	5 0/0
1908.......	30.792	—	15 0/0

L'accroissement annuel moyen de l'immigration spontanée est donc de 10,6 0/0, ce qui est fort encourageant, surtout si l'on tient compte du coup porté à ce courant par

l'Italie en 1902 et de la décadence de l'immigration totale dont nous avons parlé plus haut.

En ce qui concerne la valeur sociale et économique des différentes nationalités transplantées à S. Paulo, nous ne saurions mieux faire qu'analyser les idées exposées à ce sujet par M. Siqueira Campos, lors d'une entrevue par lui concédée à M. Cecchi, auteur d'une brochure italienne : *I Progressi di S. Paulo*. M. Siqueira Campos, sénateur pauliste, est président de la Société pauliste d'agriculture; il est partisan de l'immigration mixte, c'est-à-dire de nationalités différentes. De toutes les nationalités qui ont colonisé S. Paulo, il préfère les Italiens, à cause des affinités de race, de la facilité qu'ils ont à s'acclimater à S. Paulo, de leur ténacité, de leur résistance, de leur adaptation complète. L'indigène est excellent pour certains travaux, comme le déboisement et la préparation des terres, mais l'Italien lui est supérieur comme agriculteur.



PRIX
90fr
97fr
58fr
51fr
40fr
Prix de revient du Café
16,3
13,2
12,4
Production mondiale
10,4
10,6
6,7
8,1
Production du Brésil
6,1
5,8
3,3
PRODUCTION
(en millions de sacs)
1870-75
1880-85
1890-95
1900-05

Quant à l'immigration portugaise, elle ne fait, dans l'opinion de M. Siqueira Campos, progresser que fort lentement l'exploitation économique du pays. Les Portugais ont construit les ports, ils ont été les premiers à cultiver le sucre au Brésil, mais ils n'ont point quitté le littoral.

Les Suisses et les Allemands ont donné des résultats médiocres à S. Paulo, suivant l'avis autorisé de M. Siqueira Campos. Il faut noter que le même fait ne s'est pas produit dans les Etats méridionaux de Santa Catharina et de Rio-Grande do Sul, où les résultats de la colonisation allemande et suisse sont remarquables, constituant de véritables exemples en matière de colonisation. Il nous semble, pour cette raison, que l'infériorité notée à S. Paulo quant aux Allemands et aux Suisses tient au système de colonisation jusqu'ici adopté : ces nationalités ne se prêtent pas à la constitution d'un prolétariat agricole, d'une classe de travailleurs nomades. Quand les colonies officielles de S. Paulo

auront été pourvues d'Allemands et de Suisses et que ceux-ci seront maîtres de petites propriétés, les Paulistes verront peut-être naître chez ces colons des qualités qu'ils ne leur connaissent pas.

L'Espagnol, dit en substance M. Siqueira Campos, est bon colon et veut rivaliser avec l'Italien, mais il est moins attaché à l'agriculture, moins économe, moins discipliné et plus querelleur. Les Russes et les Polonais, qui ont donné d'excellents résultats au Paraná, ne se prêtent pas trop à l'agriculture pauliste ; ils seraient plutôt bons éleveurs.

Les Chinois ont donné des résultats négatifs et, quant aux Japonais, voici ce qu'on peut en dire, d'après les rapports officiels de M. Candido Rodrigues sur les essais de colonisation japonaise.

M. Carlos Botelho, ministre de l'agriculture, signa, le 6 novembre 1907, avec la *Compagnie impériale d'Emigration*, dont le siège est à Tokio, un contrat pour l'introduction de 3.000 colons japonais. Le prix de

passage étant assez considérable jusqu'à Santos, l'Etat ne voulut pas s'engager à le payer intégralement, et permit aux planteurs désireux de faire l'essai de colons japonais d'en payer une partie, quitte à se faire rembourser dans la suite, en retenant sur les salaires des nouveaux colons. C'était le procédé qu'avait employé, en 1847, le sénateur Vergueiro et que l'on suivit longtemps à S. Paulo. L'Etat se chargeait de placer les immigrants dans les « fazendas » de café, et de leur concéder dans la suite des terres à coloniser; la Compagnie japonaise s'engageait, de son côté, à faire des prix spéciaux pour le transport du café pauliste au Japon.

En 1908 arrivèrent à Santos les premiers immigrants japonais, au nombre de 781. Ce premier envoi se composait en grande partie d'individus isolés, sans famille et étrangers à l'agriculture. L'essai n'en fut pas heureux; ils furent distribués entre six « fazendas » importantes. Dans plusieurs d'entre elles ils constituèrent un élément de désordre ; dans

les autres ils protestèrent contre les paiements auxquels ils étaient soumis pour se libérer. La moitié d'entre eux quitta les « fazendas » et se plaça ailleurs.

Ces faits étaient dus, dit le rapport de M. Candido Rodrigues, à deux causes : le manque de sélection de la part de la Compagnie et le délai trop court accordé à l'immigrant pour se libérer de sa dette.

M. Candido Rodrigues, loin de se laisser décourager par cette expérience, la renouvela ; mais, cette fois, en modifiant, à l'avantage du gouvernement, les stipulations du contrat de M. Carlos Botelho. Le nouveau contrat de novembre 1908 ne permit plus l'introduction d'individus isolés, mais seulement de familles ; il diminua la part de l'Etat dans le paiement du transport, obtint de meilleures conditions pour le transport du café pauliste en Afrique du Sud et au Japon.

Quels que soient les résultats de cette nouvelle expérience, il ne semble pas que le Japonais soit un élément désirable pour la

colonisation des pays latins, ou tout au moins de race blanche. Les événements de Californie ne sont point un encouragement à l'immigration jaune. L'introduction de cet élément au Brésil a d'ailleurs été très combattu par des personnes autorisées. Il est possible que, pour une culture déterminée, pour le riz par exemple, les Japonais immigrés soient utiles et forment de précieux centres de colonisation, mais, comme initiateurs et comme instructeurs, et non pas pour la constitution d'un nouvel appoint ethnique dans le mélange des races européennes. Si l'on considère à peine le Japon comme une source d'où peut facilement venir un courant d'immigration, il y a lieu peut-être de préférer une colonisation plus lente, mais plus sûre.

III

L'Etat de S. Paulo est un des Etats de l'Union dont le service d'immigration est le

mieux organisé ; les rouages n'en sont pas nombreux, mais leurs attributions sont très exactement déterminées et se complètent entre elles. Ce service se compose de commissaires à l'extérieur, d'une inspection d'immigration, d'une agence officielle de colonisation et de travail et d'une hôtellerie des immigrants.

Le commissaire général de l'Etat de S. Paulo se trouve à Bruxelles. C'est le bureau central de toutes les informations qui peuvent intéresser la colonisation et l'immigration. Ce commissariat a, en outre, pour fonction de sauvegarder les intérêts de S. Paulo dans le commerce du café et d'en faire la plus active propagande. Des commissaires sont envoyés dans les principaux ports européens pour y surveiller l'embarquement des émigrants. M. Francisco Ferreira Ramos, professeur à l'Ecole Polytechnique de S. Paulo, a longtemps dirigé ce service ; M. Paulo Prado lui a succédé en février 1910.

L'*Inspectoria de Immigração* est établie à Santos et se trouve chargée de contrôler

l'immigration et de veiller à l'application du règlement pauliste de 1907 sur l'immigration (conditions sociales des immigrés, conditions hygiéniques des transports maritimes, débarquement et transport des immigrants, etc.). D'autre part, cette inspection constitue à Santos un véritable bureau de renseignements, non seulement pour les immigrants, mais encore pour les passagers ou étrangers en excursion dans la ville.

L'agence officielle de colonisation et travail est un des rouages les plus utiles du service de colonisation au point de vue économique et social. Elle fut créée en 1906 par M. Carlos Botelho, comme dépendance directe du Ministère de l'Agriculture de S. Paulo.

« L'agence, dit un décret de 1907 (art. 25), devra, au moyen de relations constantes avec les sous-agences et filiales, ou encore avec les chambres municipales ou commissions municipales d'agriculture, avec les bureaux, les entreprises et les particuliers qui auront des terres à vendre ou qui auront besoin d'em-

ployer des familles, des artisans, des travailleurs ruraux et ouvriers de toute autre industrie ; l'agence devra se trouver en mesure de fournir aux immigrants ou aux travailleurs résidant déjà dans le pays les informations sur la demande de main-d'œuvre dans les différentes localités de l'État, sur les salaires et autres conditions du travail, ainsi que sur la situation, les conditions et les prix des terres à vendre, dans les centres coloniaux ou en dehors de ceux-ci ; il appartiendra également à l'agence de faire savoir aux propriétaires ou autres intéressés les offres de travail de la part des travailleurs ruraux, des artisans ou ouvriers et de la demande de terre pour les immigrants ou pour les agriculteurs résidant déjà dans l'État. »

Cet article définit toutes les attributions de l'agence, qui se trouve être, de la sorte. l'intermédiaire naturel entre l'offre et la demande en matière de colonisation. L'agence officielle est en correspondance, à l'extérieur, avec le commissariat, à l'intérieur avec « l'ins-

pectoria » de Santos, les municipalités et les particuliers intéressés. De plus, l'agence a à son service un certain nombre d'agents-courtiers de travail et de terres, qui facilitent la recherche de la main-d'œuvre et l'acquisition ou la vente de terres publiques ou particulières.

L'agence officielle est une sorte de vaste marché de main-d'œuvre, un bureau de placement, qui sauvegarde aussi bien les intérêts du propriétaire que ceux du colon, qu'elle n'abandonne pas après l'avoir placé, car, pour l'exécution de son contrat, il pourra toujours recourir à elle.

A l'agence viennent les « fazendeiros » et les immigrants. Les premiers indiquent leurs conditions et leurs besoins, les seconds offrent leurs services et cherchent à obtenir les meilleures conditions. Il n'y a d'ailleurs que les prix et les services qui puissent être discutés à l'agence, car le type du contrat est unique et calqué sur le type général des contrats en vigueur à S. Paulo. La copie est

portée en tête du livret industriel délivré au travailleur par l'agence.

Le contrat passé entre le propriétaire et le colon à l'agence oblige le premier à fournir au second les moyens de transport pour sa famille et ses bagages, une maison d'habitation, des pâturages et des champs pour les cultures vivrières. De son côté, le colon s'engage à soigner les pieds de café à lui confiés. Il est stipulé que le propriétaire ne fait aucune avance, sauf en cas de maladie ou pour l'alimentation des premiers jours. Le colon s'engage, sans indemnité supplémentaire, à faire les services de déboisement ou l'entretien des routes de l'exploitation, mais il peut payer pour se faire remplacer. Si l'un des contractants veut se libérer, il doit prévenir l'autre trente jours à l'avance. L'article 12 du contrat détermine le relevé mensuel de l'actif et du passif du colon sur son livret individuel. Aux conditions générales du contrat, succèdent les conditions particulières, que l'agence autorise de débattre entre les contractants : prix pour

l'entretien de 1.000 pieds de caféiers, prix par 50 litres de café cueilli, prix par jour de service fourni exceptionnellement, date et forme des paiements, cultures autorisées, etc.

Muni d'un semblable contrat, qui lui assure la protection de l'agence, le colon peut sans crainte gagner l'exploitation choisie et y travailler en toute sécurité. S'il se trouve nouvellement sans emploi, après un ou deux ans, il peut revenir à l'agence, qui lui trouve encore une place dans les mêmes conditions.

En 1906, l'agence officielle a placé 22.483 personnes ; en 1907, elle en a placé 18.661, dont 5.432 en second établissement ; en 1908, le nombre des placés a atteint 26.540, dont 5.338 en second établissement. Ce service tend à prendre une importance de plus en plus grande, en raison de son utilité et de sa simplicité.

Il nous reste encore à mentionner le rôle de l'*Hospedaria de Immigrantes*, l'hôtellerie où sont reçus et logés les immigrants, en

attendant qu'une place leur soit attribuée. La nourriture et le couvert sont assurés pendant six jours aux nouveaux arrivés. Ce bâtiment, construit de 1886 à 1888, satisfait à toutes les exigences de l'hygiène et du bien-être ; ses pièces sont spacieuses et aérées, la nourriture y est abondante et saine. C'est la pépinière où l'agence officielle va chercher les bras nécessaires à l'agriculture. Voici le mouvement des immigrants pendant ces dernières années à l'Hospedaria :

1904	17.541	immigrants
1905	38.449	—
1906	37.400	—
1907	22.635	—
1908	30.912	—

C'est à l'Hospedaria que venaient naguère les « fazendeiros » en quête de bras pour le travail. Elle était un véritable marché d'hommes, où l'on s'entendait pour l'année agricole. Les contrats étaient souvent mal compris, mal interprétés ; un temps précieux se perdait en pourparlers, et parfois les

immigrants se trouvaient lésés. L'agence officielle vint en 1906 simplifier la question et protéger les nouveaux venus, sans faire tort aux planteurs.

Ce besoin de protection que vint satisfaire l'agence avait déjà été compris par la colonie de S. Paulo. Il existe effectivement depuis 1903 un *Patronage des Émigrants*, fondé par la société Italienne *Galileo Galilei*, et auquel font parties les Italiens les plus en vue de la colonie. D'autres patronages du même genre existent à Santos, à Ribeirão Preto et à S. Carlos do Pinhal.

IV

La question de la petite propriété, que les nécessités économiques tendent à introduire à S. Paulo, se trouve actuellement encore liée à la colonisation de l'État et en particulier à la colonisation officielle, la seule importante pour le moment.

La dernière loi relative à la colonisation date de 1906 et se trouve réglée par le décret de 1907, dont nous avons parlé plus haut.

L'État s'est chargé de faire de la colonisation officielle dans les lieux propices, où le climat, les conditions matérielles et les moyens de communications sont satisfaisants. Le *nucleo* colonial se compose d'une zone urbaine, d'un centre et d'une zone rurale. Les terres y sont divisées en propriétés variant entre 24 et 50 hectares.

La concession des lots urbains ne se fait qu'aux travailleurs qui ont de quoi y monter un petit commerce. Les lots ruraux sont concédés aux colons, mais nul ne pourra en obtenir plus d'un, à moins que sa famille ne compte plus de cinq personnes.

La préoccupation qui existe dans certains autres États du Brésil, comme à Minas par exemple, de localiser les immigrants par nationalité, ne semble pas exister à S. Paulo, du moins dans les replacements, car au fond les centres coloniaux sont assez caractérisés.

Les lots ne sont concédés qu'à titre provisoire et l'État accorde un délai de cinq ans pour que le colon se libère de sa dette en cinq versements successifs. A Minas-Geraes, la loi de 1896 concède un délai de dix ans pour cette libération. Des facilités sont accordées par le gouvernement pauliste pour le paiement du premier versement, lorsque le colon possède une famille dont trois membres au moins ont plus de douze ans. L'État peut fournir au colon une maison à bon marché, des animaux et des instruments aratoires, mais ces fournitures se font successivement, c'est-à-dire les animaux ne sont donnés que lorsque le colon habite la maison et si le cinquième du prix des animaux est payé ; les machines agricoles ne seront fournies que lorque, en possession des animaux, le colon aura payé le cinquième du prix de ces machines.

Le délai de cinq ans est porté à dix ans pour les colonies de la zone moins favorisée de la Sorocabana, ouest de S. Paulo. En cas de décès du colon, la veuve ac-

quiert de plein droit le titre de propriété définitive.

Le colon de son côté est obligé d'entretenir les chemins et les routes qui traversent sa propriété, de se fixer sur la terre concédée et de la cultiver.

L'État met à la disposition de la colonie des champs d'expérience, des animaux reproducteurs, un stock d'instruments aratoires et des machines destinées à la préparation des produits agricoles récoltés par les colons. De plus, l'État cherche, à l'époque de la culture du café, un emploi supplémentaire pour les colons dans les « fazendas » du voisinage. Les colonies deviendront par conséquent dans la suite des pépinières où, à l'heure de la cueillette, les planteurs trouveront des bras à bon prix.

Les colonies officielles sont administrées par un directeur chargé du registre civil et de la statistique économique, ainsi que de l'application des règlements coloniaux. La colonie n'est déclarée économique que lorsque les titres

de propriété sont tous délivrés. A cette date les champs d'expérience sont transférés à un syndicat organisé par les colons.

Sur le modèle de la colonisation officielle, la colonisation privée peut également s'organiser dans l'État. En ce cas, le gouvernement concède des primes de 10 contos par 50 familles localisées et quittes du premier versement. Si des municipalités veulent coloniser également leurs terres, l'État s'engage à les faires mesurer. Les compagnies de voies ferrées peuvent aussi concéder dans une zone de 40 kilomètres des terres mesurées à des colons.

Le *homestead* est établi comme clause du contrat, rendant inaliénables l'immeuble, ses dépendances et ses produits, libres de toute hypothèque et de toute charge. Il ne peut être hérité que par l'époux survivant ou par le fils aîné. A Minas-Geraes cette clause n'existe pas, car, avec l'autorisation de l'Etat, le colon peut transmettre son lot à des personnes satisfaisant les conditions de la loi. Au Rio-

Grande do Sul, la loi coloniale ne prescrit pas la clause du *homestead :* les lots sont considérés comme déjà hypothéqués à l'Etat, mais après avoir obtenu les titres de propriété, le colon peut en disposer librement.

Une des plus anciennes colonies de S. Paulo a été, après Santo-Amaro, celle de Pariquera-Assú, fondée en 1861 dans le municipe d'Iguape ; elle communique avec un petit port du Mar Pequeno. Cananéa fut fondée l'année suivante près de la ville du même nom, mais les Suisses n'y donnèrent point de bons résultats.

En 1877, quatre colonies furent fondées dans les environs de S. Paulo ; l'une d'elles, Santa Anna, est aujourd'hui un faubourg de la capitale, les autres se trouvent sur la *S. Paulo Railway* (S. Caetano et S. Bernardo). En 1877, furent aussi fondées Bom Successo (dans la zone de la Sorocabana) et Rodrigo Silva, près de Porto Feliz.

Piaguhy, Cascalho et Cannas datent de 1885. La première, sur le Parahyba, est à peu près abandonnée aujourd'hui.

Sous le ministère Antonio Prado la colonisation fut intense : Ribeirão Pires, Barão de Jundiahy, Antonio Prado, Boa Vista furent alors fondées.

Sabaúna date de 1889 et Quiririm de 1890. La première est en majorité espagnole, la seconde en majorité italienne. En 1887, fut fondée la colonie de Campos Salles, non encore émancipée.

Les colonies actuelles sont de 1905, 1906 et 1907 : Nova Odessa, Jorge Tiberiçá, Gavião Peixoto, Nova Paulicéa et Nova Europa. Il faut ajouter que certaines parties non émancipées de Pariquera-Assú sont encore administrées par l'Etat.

Gavião Peixoto, Nova Paulicéa et Nova Europa se trouvent à l'extrémité d'un des embranchements de la Paulista (C^ia^ Douradense) dans le municipe d'Araraquara ; ce sont les terres de l'ancienne Sesmaria do Cambuhy. Ces colonies sont destinées aux colons russes. Ces terres sont excellentes et se prêtent à l'élevage.

CONDITIONS DE L'AGRICULTURE PAULISTE

I

La production agricole de l'Etat de S. Paulo est des plus variées grâce à ses conditions climatériques et à la fertilité de son sol, qui offre selon les régions des aptitudes très différentes. Les exploitations agricoles n'occupent pas encore la moitié du territoire pauliste, mais les superficies qui y sont mises à profit sont considérables, comme le prouvent les statistiques de 1905 :

Superficie des exploitations.	12 millions d'hect. env.	
En terres cultivées	1.446.732	hectares.
En forêts et bois.	4.129.554	—
En prairies et pâturages . .	3.594 604	—
En terres non utilisées. . .	2.983.724	—

Les terres de S. Paulo se prêtent à la culture de la plupart des produits équatoriaux.

Par ordre d'importance, il faudrait d'abord mentionner le café, on pourrait dire ici le « king coffee » ; viennent ensuite le maïs, les haricots noirs, le sucre, le riz, le coton, le tabac, la vigne, les bananes, les melons et les plantes fourragères.

Pendant fort longtemps le café a été l'unique préoccupation de l'agriculture pauliste ; c'est encore aujourd'hui le grand produit agricole de son exportation ; mais peu à peu la polyculture est envisagée comme une nécessité à S. Paulo. En ces dernières années la polyculture a pris un développement considérable, dû, en grande partie, aux enseignements de la crise caféière.

Les céréales nationales et les autres produits agricoles ont toujours été cultivés à S. Paulo, mais suffisent à peine à la consommation locale. S'ils n'ont pas été cultivés jusqu'ici sur une grande échelle ; ce n'est pas que le sol ne s'y prêtât pas, mais à cause du manque de bras, dont la plupart étaient employés à la culture plus lucrative du café.

D'autre part, la culture rationnelle et l'emploi des moyens mécaniques ont pris du temps à s'introduire dans ce milieu économique, où pendant longtemps on s'en remettait au café pour faire face à tous les besoins.

Le gouvernement de S. Paulo a résolument stimulé la polyculture au lendemain de la crise caféière. Il n'a rien négligé pour obtenir la meilleur résultat en ce sens. Non seulement il a interdit de nouvelles plantations de café, mais il a réorganisé son enseignement agricole, créé des champs d'expériences et fait une active propagande de la polyculture. En peu de temps, l'effet de cette action s'est fait sentir dans tout l'Etat, l'importation de produits agricoles similaires a presque disparu sur le marché pauliste. C'est ainsi que le riz est devenu produit d'exportation. En 1903 l'Etat de S. Paulo en importait 24.005 tonnes; en 1905, grâce aux efforts du gouvernement qui créa des champs de démonstration et fit enseigner la culture du riz, cette importation tombait à 12.251 tonnes,

en 1907 à 1.548 tonnes, en 1908 enfin elle n'était plus que de 70 tonnes. L'exportation, au contraire, de ce même produit tient à s'accroître d'année en année; c'est ainsi que de 7.081 tonnes en 1907 elle monta à 14.759 tonnes l'année suivante.

Le café a été très fortement atteint par la crise commerciale qui l'a déprécié, il y a une dizaine d'années, mais il continue à être la principale source de richesse de l'Etat, constituant à lui seul toute sa force financière, industrielle et commerciale. La loi de 1902, qui défend la plantation de nouveaux caféiers, a eu pour résultat d'augmenter la capacité productive du café, par la culture intensive qui peu à peu s'est introduite à S. Paulo.

Les autres produits agricoles tendent à occuper une situation moins effacée dans la production de l'Etat. Malheureusement, les statistiques ne nous permettent pas de suivre exactement les progrès de chacun d'eux en ces dix dernières années. Il y a bien des statistiques antérieures à 1905 indiquant la produc-

tion des différents municipes de l'Etat, qui pourraient éclairer sur la production des dix dernières années, mais, sur les 172 municipes, 70 à 100 omettaient annuellement de fournir des renseignements sur ce sujet. Ces statistiques esquissent donc à peine le mouvement général de la production. Voici d'ailleurs les principaux produits pendant la dernière année :

PRODUITS	1901	1902	1904	1905	1906
Coton a^{s}..........	466.000	231.000	912.000	531.636	568.544
Riz lt^{s}............		13.519.415	37.158.000	79.264.000	101.424.000
Sucre a^{s}..........	856.000	1.070.000	342.000	1.485.000	1.525.000
Haricots noirs lt^{s}..	47.217.000	38.916.000	76.379.000	132.301.000	133.401.000
Maïs lt^{s}..........	474.659.000	303.742.000	1.215.629.000	602.896.000	891.587.000
Tabac a^{s}..........	124.559	114.134	194.000	129.722	135.183

La production du riz tend à augmenter considérablement, celle du coton a subi quelques oscillations. Celle du sucre est satisfaisante et tend à augmenter. Les haricots noirs, qui forment le plat national, voient leur production suivre l'accroissement de la population,

enfin le maïs constitue la principale richesse de l'Etat après le café, et sa culture se développe assez régulièrement.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte économique de l'Etat de S. Paulo, et en particulier sur la carte en couleur du « Commissariat général » de S. Paulo, l'on peut se rendre très facilement compte de la localisation exacte des différentes productions de l'Etat et des zones où elles prédominent respectivement.

La culture du coton se trouve presque exclusivement localisée dans la zone de la Sorocabana, où les municipes de Sorocaba, Tatuhy, Campo Largo et Porto Feliz sont les principaux producteurs. En 1906, cette zone possédait 7.269 hectares de cotonniers.

Les plantations de riz occupent à S. Paulo environ 66.000 hectares et sont inégalement répandues dans les différentes zones. Les rizières de la zone de la Paulista occupent actuellement la plus importante des superficies cultivées par l'Etat : les municipes extérieurs, voisins du Sertão, Barretos, Pedras e S. José-

do Rio Preto sont les plus prospères, Dans la zone de la Mogyana, Ribeirão Preto cueille beaucoup de riz. On trouve aussi d'importantes rizières dans la vallée de Parahybuna et dans le municipe de Campos Novos, dans l'ouest pauliste. De toutes ces zones, celle qui est appellée au plus brillant développemeut des rizières est celle du littoral, où à Iguape et à Cananéa la culture du riz est déjà actuellement la principale richesse.

La culture de la canne à sucre est très répandue dans tout l'Etat. Les principales plantations se trouvent cependant dans les zones de la Central, de la Mogyana et de la Paulista. Dans la première, les municipes producteurs les plus importauts sont ceux de S. José dos Campos et de Santa Branca. Dans la seconde, ce sont ceux de Santa Barbara et de Campinas. Mais la zone privilégiée par excellence pour la canne à sucre est celle de la Paulista, où Piracicaba et Capivary n'occupent cependant pas les plus vastes étendues de « cannaviaes ».

Le maïs et les haricots noirs sont également répartis par tout l'Etat et sont cultivés proportionnellement au nombre des habitants de chaque zone. Ces « céréales nationales » sont assez souvent cultivées dans les intervalles des caféiers et constituent une des richesses du colon.

Le tabac enfin est principalement cultivé dans la zone de la Central et dans celle de la Sorocabana, à Sallesopolis et S. Bento d'une part et à Itaporanga et Pirajú d'autre part. Sa culture occupe environ 155.000 hectares à S.-Paulo.

La vigne prédomine dans les zones de la Central et de la Mogyana. D'autres cultures, telles que la pomme de terre, la luzerne, le manioc et les plantes fourragères, ont été variées avec succès sur plusieurs points de l'Etat et font journellement l'objet d'études spéciales de la part des agronomes officiels du ministère de l'Agriculture pauliste. C'est effectivement dans le *Boletim de Agricultura* que se trouvent le plus grand nombre

d'études et d'informations scientifiques sur la culture rationnelle des produits tropicaux, ou sur l'adaptation des cultures européennes au sol de S.-Paulo.

Les cultures paulistes, prenant chaque jour un développement plus considérable, nous leur avons consacré une étude spéciale dans notre livre en préparation : *S.-Paulo et son Café*. Pour ne point augmenter démesurément la présente étude, nous nous bornons au résumé qui précède.

LE CAFÉ

SA CULTURE, SON INDUSTRIE, SON COMMERCE

I. La culture du café. — Les plantations et leur rendement; les zones.

II. L'industrie du café. — Principales machines.

III. Le commerce du café. — Les intermédiaires, les magasins généraux. — L'exportation du café.

IV. La valorisation du café à S.-Paulo. — Situation actuelle.

I

Ce fut d'abord dans le Pará et le Maranhão que l'on planta le café au Brésil. En 1767, l'Amazone en exportait; mais le café n'avait pas encore trouvé sa terre promise. Des cultures de café de Pará furent introduites dans la province de Rio de Janeiro. La vallée du Parahyba prospéra, les plantations gagnèrent peu à peu la province de S.-Paulo.

Ce fut à partir de 1835 que le développement des caféiers paulistes devint plus considérable, l'« ouest » de S.-Paulo comme on dit (car à S.-Paulo l'ouest est en réalité le nord) fut peu à peu envahi ; Campinas devint le centre le plus important de cette production. Bientôt, les conditions exceptionnelles qu'offraient le climat et le sol de S.-Paulo attirèrent de toutes les provinces du Brésil les planteurs de café, les travailleurs et, plus tard, l'immigration,

En 1840, S.-Paulo ne fournissait que 2,8 0/0 de la production totale de café brésilien (36.000 sacs). Dix ans plus tard, son importance n'était guère plus considérable (82.000 sacs). En 1860, sa part n'était encore que de 10,3 0/0 ; en 1870 de 15,1 0/0. Mais, en 1880, S.-Paulo représente déjà 27,5 0/0 de la production du Brésil. Enfin, en 1890-1891, la production pauliste constitue plus de la moitié de l'exportation caféière et, en 1901, elle représente le 66,6 0/0 de cette exportation.

L'essor de 1890 à 1900 fut prodigieux. Il y eut une baisse des prix; les 10 kilogrammes de café virent en 1903 leur prix osciller entre 3$800 reis et 6$100 reis; la moyenne des prix remonta en 1904 et 1905, mais fort peu, pour retomber en 1906. L'Etat intervint en 1902 pour limiter la plantation des caféiers en leur imposant un droit prohibitif : cette mesure eut pour résultat de rendre la culture plus intensive. En 1907, l'Etat intervint de nouveau pour régler la vente du café, comme nous l'examinerons plus loin.

Vers 1889, S.-Paulo comptait environ 210 millions de pieds de café; en 1905, il en comptait 688 millions. Or, à partir de 1898, les plantations avaient été peu nombreuses; il s'ensuit qu'en dix ans les Paulistes ont planté environ 450 millions de caféiers. Les exportations extraordinaires avaient été celles de 1906-1907, et, suivant l'avis de certains planteurs autorisés, S.-Paulo ne devait plus revoir de semblables cueillettes (11 millions 470.000 sacs de café); 1909 démentit

cependant ces prévisions et atteignit 12 millions 400.000 sacs.

Ce sont les *caféiers d'Arabie* qui fournissent la plus grande partie du café brésilien ; les *caféiers de Libéria* sont peu cultivés ; S. Paulo en compte quelques-uns dans la zone du littoral. Les variétés les plus répandues à S. Paulo sont le Bourbon, le Java, le Créole, le Botucatú et le café d'Utra (Maragojype et Bourbon).

Le caféier d'Arabie a trouvé son habitat surtout dans le haut plateau pauliste. Le littoral ne lui est pas favorable. L'intérieur, au contraire, avec ses températures moyennes de 18 à 19 et à 21°, convient admirablement au caféier. Cette plante a besoin d'eau ; le plateau pauliste lui en fournit de $1^{m}30$ à $1^{m}75$ par an, mais elle exige aussi quelques courtes sécheresses. La pluie tombe en grande partie de septembre à avril ; pendant la cueillette, la sécheresse règne et permet au planteur de procéder à la dessiccation de son café.

Le caféier ne craint pas la gelée, quand celle-ci n'est pas trop prolongée ou trop in-

tense. D'ailleurs, la gelée a lieu principalement dans les vallées et les régions basses, tandis que les caféiers couronnent les coteaux, entre 600 et 800 mètres d'altitude.

Quelque exigeant qu'il soit, le caféier n'épuise pas les terres qui le nourrissent; le blé enlève à 1 hectare de terre plus d'acide phosphorique, de potasse et de chaux que sur la même surface en enlèvent 1.000 pieds de caféier.

La terre du café par excellence est la *terra rôxa*, argileuse, ferrugineuse, d'origine diabasique; le *massapé*, décomposition de gneiss et de granite, et le *Salmunrão* se prêtent également à la culture du café.

Jusqu'en 1898 la culture du caféier a été exclusivement extensive, puis son expansion s'est un moment arrêtée. Une nouvelle orientation se dessine actuellement : la culture intensive s'introduit peu à peu; les questions de fumure sont à l'ordre du jour; les machines perfectionnées sont chaque jour plus répandues.

Après le défrichement de la forêt, le planteur, qui veut établir une nouvelle plantation, procède au creusement des fosses, dont la distance varie entre 3^{m}50 et 4^{m}50, suivant les variétés plantées. Le *fazendeiro* établit une pépinière dans la forêt, où les arbres protègent les jeunes plants. A partir de cinq mois, les jeunes caféiers se prêtent à être transplantés. Dans les grandes plantations, on procède généralement par semis directs dans les fosses. Les jeunes plants sont alors protégés par des branchages.

Les soins de culture qu'exige le caféier sont la *capina* et la *poda*, le triage et la taille ou l'élagage. Les binages sont faits à la houe par les colons ; il existe des machines agricoles pour cette opération : 15 ou 20 0/0 des caféières de S.-Paulo en sont déjà pourvues.

La fumure du caféier fait l'objet d'études spéciales de la part des instituts agricoles de l'Etat. La fumure la plus employée et la moins coûteuse est celle de la paille de café, c'est-à-dire des débris de l'écorce, de la pulpe

et des enveloppes du café préparé. Le fumier d'étable donne d'excellents résultats, mais il est toujours insuffisant. Les engrais chimiques sont encore peu employés à S.-Paulo.

La période de la cueillette du café est la plus mouvementée de l'année à la *fazenda*. La cueillette doit être judicieusement et habilement faite, sinon elle abîme les caféiers ou déprécie le café; elle exige une surveillance étroite.

A S.-Paulo, le prix de la cueillette a déjà été de 1$200 par alqueire de 50 litres; aujourd'hui, il varie entre 400 et 800 réis, suivant l'offre de bras et suivant les conditions de la plantation. Un colon peut cueillir par jour huit à neuf alqueires de fruits.

Le sort de la culture du café est intimement lié à l'opération de la cueillette, en raison de la grande quantité de bras qu'elle exige. Les planteurs sont esclaves des colons de mai à septembre; aussi n'ont-ils qu'une idée : s'en libérer le plus possible. Pour les soins

du caféier, pour les triages, ils s'en libèrent chaque jour davantage par les machines. Pour la cueillette, la question subsiste et les agronomes de S.-Paulo s'ingénient à découvrir la cueillette mécanique. C'est la cueillette du café qui démontre le plus éloquemment ce grand besoin des Paulistes de former des colonies, des centres de travailleurs où, attachés enfin au sol pauliste, ils constitueront des pépinières, où les « fazendeiros » trouveront à l'époque voulue les ramasseurs de café.

Le pays du café par excellence, c'est bien l'Etat de S.-Paulo : nous avons vu pour quelles raisons il y trouve son habitat le plus parfait ; pour avoir une idée de son importance, il suffit d'ajouter que S.-Paulo en produit à lui seul plus que tout le reste du monde et que tout y tient de plus ou moins près à la culture du café ; le capital et le travail y sont également intéressés. C'est précisément ce joug que les Paulistes cherchent à secouer, en prêchant la polyculture.

Voici d'abord par zone la distribution des plantations de café, d'après les statistiques de 1904-1905 :

ZONES	SURFACE en alqueires	PIEDS de CAFÉ en milliers	PRODUCTION en milliers d'a*
Central	51.591	107.395	3.726
Mogyana	170.280	307.646	16.321
Paulista......	102.173	201.342	10.963
Sorocabana...	36.421	70 440	5.262
Littoral	1.098	1.820	82

Le total des pieds de café plantés à S.-Paulo s'élevait donc en 1904-1905 à un total de 688.845.410 caféiers. Ce total n'a guère augmenté depuis, pour les raisons déjà examinées. Ces chiffres ne sont qu'approximatifs, ils ne concordent qu'imparfaitement avec le nombre des caféiers enregistrés dans les différentes municipalités.

Voici, maintenant, la part qui revient aux sept principaux municipes caféiers de l'Etat et leur production moyenne, très variable d'ailleurs :

MUNICIPES	SURFACES PLANTÉES en alqueires	PLANTATIONS en pieds	PRODUCTION MOYENNE pour 1000 pieds
Ribeirão Preto	15.210	29.094.000	76 a^s
Campinas....	14.410	28.518.000	60
S. Carlos.....	12.521	25.049.000	61
S. Simão.....	16.087	26.782.000	83
Jahú.........	11.697	22.749.000	87
Amparo......		18.763.000	72
Araraquara...	9.357	18.212.000	62

Plus de la moitié des terres cultivées de S.-Paulo sont occupées par les plantations de café. Les cafezaes de S.-Paulo ont une extension supérieure au double des champs de maïs et au quintuple des plantations de haricots noirs.

La zone qui possède le plus grand nombre de caféiers est celle de la Mogyana, où se trouvent les grands municipes producteurs des vallées du Ribeirão da Onça et du Rio Pardo. En seconde ligne, vient la zone de la Paulista avec la vallée du Mogy-Guassú et les collines d'Araraquara. A cette zone appar-

tient aussi l'important noyau de Jahú. La zone de la Sorocabana comprend les plantations de Botucatú et de S. Manoel. La zone de la Central, la plus ancienne, contient encore quelques plantations importantes, notamment vers Guaratingueát.

Dans ces différentes zones, comme l'indiquent les statistiques des municipes caféiers, la production moyenne est très variable. Cependant, d'après les données des municipalités, on peut dire que les caféiers donnent par 100 pieds les résultats suivants :

Zone de la Central.	31 à 36 a^s^
— de la Mogyana	69 à 72 a^s^
— de la Paulista	70 a^s^
— de la Sorocabana.	83 à 100 a^s^

C'est précisément dans cette dernière zone que les caféiers offrent les plus forts rendements ; douze municipes y ont une production déclarée supérieure à 100 a^s^, alors que, dans la zone de la Paulista, il n'y a que deux municipes dans les mêmes conditions et dans

celle de la Central, un seul. Les plus forts rendements ont été enregistrés à :

S. Manoel do Paraiso	110 a^s
Baurú	130 a^s
Itaporanga	110 a^s
Lençóes	111 a^s

ainsi qu'à Agudos, Capão Bonito, Fartura, Santa Cruz do Rio Pardo, etc. Ces données municipales sont peut-être exagérées, elles sont toutefois intéressantes, car elles montrent que les terres de la Central sont en grande partie épuisées et que plus les terres sont nouvelles, meilleures sont les conditions de la production de café. La Paulista et la Mogyana se valent, la Sorocabana est supérieure à l'une et à l'autre. Il est facile de juger par là les réserves considérables de « terre à café » que renferme encore l'Etat de S.-Paulo.

II

Avec le développement considérable de la culture du café et de son exportation, l'indus-

trie caféière a réalisé de grands progrès à S.-Paulo, spécialement en ce qui concerne le traitement du café en parche à l'usine.

Lorsque le café cueilli quitte le *cafezal* dans des véhicules plus ou moins perfectionnés, selon l'importance des « fazendas », il y a une étape à franchir avant d'arriver à l'usine : celle du séchage.

Après le lavage préliminaire indispensable, deux procédés peuvent être employés : la voie humide et la voie sèche.

Le premier procédé consiste à faire subir au café une macération, suivie d'un dépulpage et d'une fermentation, puis d'un dernier lavage et du séchage. Pour le dépulpage, il existe des machines spéciales, à cylindre ou à disque, où les cerises de café sont écrasées contre une plaque de caoutchouc. L'opération n'est guère parfaite, car lorsque le café est envoyé aux bassins de fermentation, il est loin d'être entièrement libéré de sa pulpe. Le café est soumis à plusieurs lavages à grande eau, qui ont pour effet de lui enlever toute

la substance mucilagineuse qui l'enveloppe encore et ne lui laisser que son parche.

Le café en parche est mis à sécher dans de vastes séchoirs en maçonnerie, appelés *terreiros* ; le café y est étendu en couches minces, souvent remuées pendant la journée. L'*engenho,* c'est-à-dire l'usine, ne reçoit le café que lorsqu'il est entièrement sec.

La voie sèche consiste à faire sécher naturellement le café sur les *terreiros* de la « fazenda ». Ceux-ci sont séparés en compartiments, entre lesquels circulent parfois des wagonnets pour le transport du café. Suivant les conditions du café et la température, le séchage du café est plus ou moins long. Au bout de quelques semaines (de une à trois), le fruit se trouve ridé et noirci, il est sec et s'agite dans son enveloppe : il est prêt pour l'usine.

On peut aussi sécher artificiellement les fruits dans des cylindres mobiles où l'on insuffle de l'air chaud. Il existe différents types de *seccador* à S.-Paulo.

La préparation du café dans l'*engenho* s'appelle, au Brésil, le *beneficiamento* ; elle comprend toute une série d'opérations.

Les premières machines employées étaient très primitives : ce furent des pilons à main, des *monjolos*, ou marteaux à bascule, mis en mouvement par un filet d'eau. Ces procédés sont actuellement presque inconnus, car les producteurs qui n'ont pas de machines envoient leurs produits à l'usine voisine, qui se charge de la préparation, moyennant un tant par *arroba* (15 kilos), ou même gratis, si le client lui abandonne sa paille de café.

L'outillage de l'usine à café a atteint un degré de perfection très remarquable à S.-Paulo. C'est aujourd'hui l'industrie la mieux organisée du Brésil. Les grandes « fazendas » qui de Saint-Paul sont des installations modèles, étonnent le voyageur étranger et qui sont dignes de figurer à côté des industries les mieux outillées de l'Europe.

Dans l'État de Rio de Janeiro, en raison des nombreuses chutes d'eau, les machines

sont généralement mises en mouvement par des moteurs hydrauliques. A S.-Paulo, il en existe relativement peu de ce genre ; les forces les plus employées sont la vapeur et l'électricité.

En entrant à l'usine, le café sec est passé au ventilateur et au tamis, après quoi il est déversé dans les *décortiqueurs*.

Dans ces appareils, le café en parche, sec, est introduit dans un cylindre métallique fixe, dans lequel se meut un cylindre en tôle muni de lamelles inclinées. Le frottement peut être réglé à volonté ; l'enveloppe sèche du café est cassée et les grains en sont mis en liberté.

Après le décortiqueur, le café passe de nouveau dans des ventilateurs, qui le séparent de sa « paille », puis il passe au *separador* ou trieur, appareil cylindrique percé de trous d'inégale grandeur, suivant la section du cylindre. Les grains de café se trouvent de la sorte classés d'après leur forme et leur grandeur.

La dernière opération est celle du *catador* ou trieur perfectionné, muni d'une soufflerie,

basé sur la différence des densités qui existent entre les grains de café. Les grains plus légers sont rejetés par le vent et forment l'*escolha*. L'escolha, c'est-à-dire les petits grains, les grains cassés, etc., qui rendent le café peu engageant, ne constitue pas un mauvais café, mais sa valeur marchande est faible.

Quelle que soit la perfection du *catador*, elle dispense rarement du travail de *catação* ou de triage qu'exécutent à la main les femmes et les enfants, pour écarter les grains noirs avant la mise en sac pour l'exportation.

III

Le commerce du café a lieu par le port de Santos, où aboutit la *San Paulo Railway*, qu'alimentent les voies ferrées de la *Sorocabana*, de la *Paulista*, de la *Mogyana* et une partie de la *Central do Brazil*.

A Santos, le café est remis aux magasins des commissionnaires de café, les *commissa-*

rios, qui se chargent de le vendre aux exportateurs. Ces agents sont des intermédiaires nécessaires, car la vente du café aux marchés consommateurs offrant une certaine complexité ; le commerce direct est impossible. Les « fazendeiros » qui l'ont tenté n'en ont point retiré le profit attendu.

Le *commissario* n'est pas également bien vu de tous les planteurs. Il en est qui voient en lui un parasite qui les exploite. Il manque, effectivement, aux commissionnaires en café une meilleure organisation, mais il semble que de sitôt les fazendeiros ne pourront totalement s'en passer, car ces agents sont les seuls qui aient une connaissance exacte des types d'exportation ; ce sont eux qui, par une classification des cafés, opération qui exige une certaine pratique, peuvent obtenir pour le produit les meilleurs prix possibles.

Lorsque la classification est faite, le commissionnaire se met en rapport avec l'exportateur, auquel il fournit des échantillons de son café ; un courtier se charge généralement

de ces placements, moyennant un courtage de 150 réis par sac. Il existe des commissionnaires qui sont également exportateurs.

Quand le café est vendu, le commissionnaire rend compte au « fazendeiro » des conditions de la vente. Il effectue alors le *rateio*, opération toujours redoutée par le planteur méfiant, et qui consiste à distribuer aux ayants droit la part qui revient à chacun pour son café, entré dans la composition des types commerciaux vendus.

A S.-Paulo, le *commissario* joue un rôle d'autant plus important que, grâce aux difficultés de crédit agricole, il est, en bien des cas, devenu le banquier des planteurs ; la crise caféière lui a nui autant qu'au producteur. C'est peut-être là aussi une des causes du peu de sympathie dont il jouit auprès du « fazendeiro ». On voit donc quel rôle important revient aux petits établissements de crédit agricole et aux coopératives de crédit qui se proposent de remplacer les *commissarios* paulistes.

Aussi, d'importantes compagnies se sont-elles formées à S.-Paulo pour atteindre ce résultat. En 1905, il se forma à Londres une compagnie due à l'initiative de M. Ed. Green. Cette compagnie, la Registradora de Santos, a pour but de remplir les fonctions de la *Caisse de liquidation des marchandises* du Havre et des *Clearing houses* de Londres, c'est-à-dire de réaliser sur le café des opérations à terme. En 1906, il se forma une nouvelle compagnie, qui devait servir d'auxiliaire à la première, la *Compagnie Paulista de Armazens Geraes*, dont les magasins généraux devaient être les grands entrepôts où le café de S.-Paulo pourrait être déposé, mis en sacs, préparé, etc. à l'aide d'un outillage moderne et perfectionné. Ces magasins se trouvent à S.-Paulo, à Santos et dans la plupart des grands centres caféiers. En 1908-1909, le mouvement de ces magasins a été de 714.000 sacs à l'entrée et de 641.000 à la sortie. Les tarifs ont été encore réduits depuis.

Les pouvoirs publics ne sont pas demeurés étrangers à la formation de ces puissants organes commerciaux. Une loi fédérale de 1903 autorisait la formation de magasins généraux et une loi de l'Etat de S.-Paulo de 1906 autorisait le gouvernement pauliste à assurer une garantie d'intérêt de 6 0/0 sur les capitaux qui s'en chargeraient.

La loi fédérale de 1903 n'autorisant pas les magasins généraux à vendre les marchandises déposées ou à prêter aux déposants, il était nécessaire de compléter le mécanisme commercial inauguré en 1905 ; c'est alors que se forma, en 1909, la *Brazilian Warrant Cy*, qui acheta la plus grande partie des actions des deux premières compagnies et plaça les revenus en Belgique, en France, en Angleterre et en Hollande, intéressant à son développement toutes les places où le commerce du café offre une certaine importance.

La combinaison de ces trois organes assure à l'entreprise une grande unité d'action. Dans son rapport de 1909, le gérant,

M. Monteiro de Castro, auquel revient une bonne part de l'organisation de ces services, indique que l'importance des titres négociés a atteint 1.232 contos de reis. Ce chiffre ne représente cependant qu'une première année de service.

Ce nouveau mécanisme, qui assure certains avantages à l'agriculture, mais qui constitue un puissant concurrent des « commissarios » n'a pas été sans rencontrer de la résistance de la part de certaines maisons importantes, qui se croyaient lésées. D'autres sociétés se sont néanmoins constituées sur le modèle des précédentes, mais aucun contrat n'a encore été signé avec l'Etat pour bénéficier de ses faveurs.

L'exportateur enfin joue un rôle très considérable dans l'exportation du café, après les commissionnaires ou les magasins généraux. Il doit avoir une connaissance très parfaite des marchés importateurs; ses agents et ses sous-agents à l'étranger doivent être très nombreux et habiles. Lorsqu'une vente

est réalisée, le café est embarqué dans les trente jours, et l'exportateur tire une traite sur une banque étrangère à la seule présentation de sa facture. L'exportateur se réserve souvent aussi la classification définitive des cafés par types.

Les principales maisons exportatrices de Santos sont : Theodor Wille et Cie ; Naumann, Gep et Cie Ld ; E. Johnston et Cie Ld ; Arbuckle et Cie ; Hard, Rand et Cie ; Prado Chaves et Cie, Ròxo et Cie : la « Société financière » ; Alves Lima et Cie. En 1908, dix-huit exportateurs à peine exportèrent plus de cent mille sacs de café ; ils sont donc fort peu nombreux pour les 14 ou 15 millions de sacs exportés.

Dans son intéressante brochure sur le commerce du café, M. P. Cintra Ferreira classe les importateurs en trois catégories : les spéculateurs, les négociants-spéculateurs et les simples négociants. Il existe aux Etats-Unis de grandes maisons d'importation qui vendent à prix fixe au détaillant, mais qui

vont chercher le café chez le producteur même, s'assurant ainsi de gros bénéfices : « C'est incroyable l'action qu'exercent ces maisons, écrivait en 1897 M. J. Franco de Lacerda ; elles profitent, au jour le jour, des moindres incidents pour peser sur le marché ; ce sont de véritables embûches que le commerce du café entre les mains de ces maisons américaines ». Elles ont, effectivement, des agents parcourant les « fazendas » de l'intérieur, qui exploitent les besoins des planteurs.

Il est difficile d'établir des règles fixes relatives à la consommation du café : le fait est qu'elle tend à augmenter de près d'un demi-million de sacs par an. Cette consommation est assez inégalement répartie entre les pays importateurs de café ; elle y dépend de plusieurs facteurs : du climat, de la production ou non-production de vin, des boissons habituelles du pays, enfin de la richesse du peuple et de l'impôt sur le café.

L'étude de la consommation du café offre actuellement un grand intérêt pour le Brésil, représentant l'unique solution possible de la crise de superproduction. Voici, d'après les statistiques, l'état actuel de la question dans les principaux pays importateurs de café :

PAYS IMPORTATEURS	IMPOT SUR LE CAFÉ (100 kg.)	IMPORTATION DE CAFÉ (en sacs)	CONSOMMATION MOYENNE par tête en kg.
	francs		
France..........	136. »	1.630.000	2,4
Allemagne	75. »	3.055.000	3,
Autriche-Hongrie	74. » et 80. »	869.000	1,
Grande-Bretagne.	34.50	212.000	0,2
Belgique	» »	562.000	4,7
Hollande	» »	675.000	7,3
Norvège.........	41. »	213.000	5,5
Suède...........	16.80	614.000	6,9
Danemark.......	23.50	235.000	5,7
Russie..........	94.20	291.000	0,1
Suisse...........	3.50	186.000	3,3
Portugal........	100. »	44.000	0,4
Espagne.........	140. »	215.000	0,6
Italie...........	130. »	350.000	0,6
Colonie du Cap..	» »	270.000	2,
États-Unis.......	» »	6.939.000	4,6
Argentine.......	3 + 2 %	191.000	1,6

La France importe le café par le Havre, Marseille et Bordeaux. Le Havre a longtemps été le premier importateur de café du monde. Aujourd'hui encore il importe les 9/10 des cafés consommés en France et en réexporte vers les marchés du nord de l'Europe.

L'importation du café en France augmente de 3 0/0 environ par an depuis 1897. Les droits d'entrée sont écrasants, mais, comme la population est riche, elle supporte assez facilement l'impôt et la consommation du café est assez généralisée, surtout dans le Nord; Paris consomme plus de 6 kilogrammes par tête par an. Le vin des départements du Midi est un concurrent redoutable pour le café.

« Si nous obtenions une forte réduction sur les droits d'entrée, dit M. Cintra Ferreira, la consommation prendrait une nouvelle impulsion, mais pour le moment il semble qu'il faut exclure cette idée, en vue du peu d'enthousiasme du gouvernement français, et principalement en raison de ce que l'impôt

sur le café représente une recette importante de l'Etat qui ne saurait s'en passer. »

M. Henri Turot, désireux de combiner l'intérêt du fisc et celui de la consommation du café, avait imaginé naguère la régie du café ; ce serait évidemment là une excellente affaire pour l'Etat. Le contribuable français n'a pas toutefois en haute estime les marchandises que lui fournit l'Etat. L'industrie des contrefaçons, ou plutôt des falsifications du café, est d'ailleurs très prospère en France. M. G. Loucheux, chimiste du ministère des finances, en faisait, en 1909, une intéressante étude dans *La Nature*.

Les grands buveurs de café se trouvent dans le nord de l'Europe : la Hollande, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Belgique. Quoique forts consommateurs de bière et d'alcool, le climat froid les rend aussi amateurs de café ; en Angleterre, le thé traditionnel fait au café une concurrence victorieuse. En Espagne et au Portugal, c'est le vin et l'impôt d'entrée qui rendent difficile la

pénétration du café dans les habitudes d'une population pauvre et buveuse de bons vins.

Les Etats-Unis sont aujourd'hui le grand entrepôt mondial du café. Comme la Hollande et la Belgique, ils le reçoivent en franchise. La consommation y est très répandue. En 1909, lors de la revision du tarif américain, on avait songé à taxer le café, mais la diplomatie brésilienne et le président Taft, partisan du *free breakfast*, réussirent à maintenir la franchise de cette boisson éminemment populaire dans le pays.

IV

La valorisation du café au Brésil est une épisode intéressante de l'histoire commerciale du café ; son importance en a fait le sujet de nombreuses discussions, non seulement au Brésil, mais encore en Europe. Les autorités économiques ont toutes manifesté leur opinion sur la question, et, il faut le

dire, ces opinions ont été, pour la plupart, défavorables au projet élaboré, puis exécuté, par l'Etat de S. Paulo.

La dernière crise caféière s'était terminée en 1889. A ce moment précisément survint un changement de réforme, et le gouvernement républicain, dans le but de stimuler le développement économique du pays, émit du papier-monnaie pour une valeur supérieure au triple du papier en cours à cette époque.

L'abolition de l'esclavage provoqua une hausse rapide du café, car des opinions très autorisées assuraient que la mise en liberté des travailleurs noirs allait désorganiser l'industrie caféière, qui devait sa prospérité à la main-d'œuvre à bon marché. Les spéculateurs crurent le moment venu de constituer d'importantes réserves pour alimenter le marché, lorsque la production du café se ralentirait ; leur intervention sur le marché producteur fut une des principales causes de la hausse de 1888. Mais on

oubliait ainsi deux facteurs très importants : la grande quantité de bras étrangers qui travaillaient déjà à S. Paulo et les innombrables plantations récentes, encore improductives, caféières de deux ans, qui allaient entrer dans le marché dès les années suivantes.

De nombreuses entreprises se formèrent alors et la culture du café attira plus particulièrement des capitaux. La production moyenne et les prix se trouvaient être les suivants, par périodes de cinq ans :

1865	3.500.000 sacs	à 70	fr. les 50 kgs.
1870-1875. . .	3.400.000	90	—
1880-1885. . .	5.800.000	58	—
1890-1895. . .	6.100.000	97	—

De 1891 à 1896 les prix du café oscillèrent entre 10 et 16 milréis (en papier brésilien) les 10 kilogrammes. Ce fut la période la plus brillante de la culture du café. Les contingents fournis par l'immigration spontanée et officielle venaient augmenter encore la

prospérité des *fazendas*. Les planteurs étendirent démesurément leurs plantations de café. Le change bas rendait plus rémunératrice la production caféière : les « fazendas » se vendaient à des prix extraordinaires. « En effet, explique M. Cintra Ferreira, la valeur du papier-monnaie diminuant continuellement par rapport à l'or (valeur fixe) et comme, d'autre part, la valeur réelle des immeubles et des actions de bonnes industries augmentait, il était évident que pour les acheter il fallait une plus grande somme de papier-monnaie. On disait alors que la valeur des actions, des « fazendas », des immeubles augmentait, ce qui n'était point exact, puisque si, au lieu de payer en billets de banque, il avait fallu payer en or, la même quantité aurait toujours été nécessaire. »

Un engouement se manifesta alors, dans l'espace de peu de mois des propriétés étaient achetées pour un prix, revendues pour le double ou le triple. Une d'entre elles, qui valait environ 230 contos, fut vendue

pour 500, puis passée à un tiers pour 1.000 contos. Quelques-unes revenaient à de hauts prix à leur propriétaire primitif. Ces opérations étaient d'autant plus faciles qu'elles se réalisaient en hypothéquant la « fazenda » elle-même; un dixième du prix était à peine payé.

Il s'ensuivit qu'une grande partie des cultures furent abandonnées pour le café; à côté des anciens planteurs de café s'improvisèrent de nouveaux planteurs, spéculateurs parfois : l'enthousiasme gagna même les propriétaires territoriaux qui cultivaient paisiblement le café depuis des générations.

Lorsque la baisse des prix survint, le change alors très bas ne permit pas aux planteurs de s'apercevoir de la crise, mais permit aux spéculateurs de se retirer et de laisser la vieille bourgeoisie terrienne et les nouveaux venus, criblés de dettes, sur des propriétés hypothéquées et dévalorisées.

La conquête des terres par les plantations de café provoqua la grande crise de surpro-

duction, crise sans frein, car non seulement elle ne souffrait pas la résistance d'autres cultures, aux dépens desquelles cette conquête se fût faite, si elle avait eu lieu dans un pays d'Europe, comme le remarque M. Pierre Denis, mais encore elle ne pouvait être enrayée facilement par une limitation des semailles comme le blé ou le riz. La plantation de café ne peut être abandonnée une année et oblige son propriétaire à travailler à perte, s'il ne veut la perdre définitivement.

Dans son livre sur le café, M. Cintra Ferreira distingue quatre périodes dans l'histoire de la crise caféière de S. Paulo : 1899-1901, 1903-1905, 1906-1907 et après 1908.

La première fut celle pendant laquelle les planteurs improvisés virent s'évanouir les illusions, ne pouvant faire face, avec les prix du café, à l'accroissement des dettes contractées par eux pour l'acquisition des plantations de café.

Pendant la seconde période, deux phénomènes se manifestèrent. Le stock mondial

visible de café atteignit 12 millions de sacs et le change monta, provoquant ainsi une hausse des salaires et une diminution des valeurs immobilières. Les « fazendeiros », qui avaient acheté des terres pendant la hausse, se trouvaient insolvables, les commissionnaires banquiers s'en ressentaient cruellement.

En 1906-1907, pour comble de malheur, la cueillette du café fut la plus considérable jusqu'alors enregistrée. Ce fut le moment le plus aigu de la crise : tous les intérêts vitaux de S. Paulo, si intimement liés à la culture du café, se trouvèrent profondément atteints. Le Brésil lui-même en souffrait. Ce fut la panique, le désespoir... C'est alors que le gouvernement de S. Paulo résolut d'intervenir pour atténuer les effets de la crise.

Que serait-il advenu, en effet, si l'intervention officielle n'avait point eu lieu ? — Dès 1906 les prix du Havre seraient descendus à 32 francs par 50 kilogrammes; en 1907, il seraient tombés à 18 francs. C'est-à-dire, dit en substance M. Cintra Ferreira,

que les cueillettes de 1906-1907 et de 1907-1908 auraient été vendues pour des prix inférieurs, en moyenne, à 30 francs par 50 kilogrammes. D'après des calculs rigoureusement vrais, cet auteur démontre cette nécessité et évalue à 400 millions la perte qu'auraient alors éprouvée les « fazendeiros » paulistes. Fatalement, de grands stocks se seraient alors formés entre les mains de quelques gros spéculateurs, qui auraient encore prolongé la crise.

La première idée d'une intervention officielle naquit dans l'Etat de Rio : ce fut M. Nilo Peçanha, président de l'Etat, qui proposa aux Etats caféiers une entente pour maintenir les prix, en empêchant les exportateurs de vendre au-dessous d'un certain prix, sous peine de payer la différence aux coffres de l'Etat. Ce projet fut très discuté à Rio; de son côté, S. Paulo soumit, comme nous l'avons vu, les nouvelles plantations à un impôt prohibitif (1902).

Le gouvernement de S. Paulo à la tête duquel se trouvaient le président Tibiriçá, le

secrétaire aux Finances M. Albuquerque Lins et le secrétaire à l'Agriculture, M. Carlos Botelho, résolut d'intervenir; il était soutenu par l'opinion publique, d'innombrables brochures parurent alors sur la question du café. Avant de se décider, le gouvernement pauliste envoya M. Aug. Ramos tàter le pouls à l'Amérique espagnole, pour savoir à quoi s'en tenir sur la concurrence étrangère en matière de café. La conclusion en fut que la question caféière, au point de vue économique, était une question *sui generis*, dans ce sens que S. Paulo et le Brésil pouvaient estimer le reste de la production caféière du monde comme négligeable, tant au point de vue du rendement, comme à celui de l'outillage et de l'exportation. La question se ramenait donc à la suivante : un pays qui a le monopole d'un produit dont l'usage est universellement répandu, peut-il valoriser ce produit? Il est évident que oui, car s'il est, pour ainsi dire, le seul producteur, cette valorisation ne pourra favoriser des concur-

rents sérieux, comme ce serait le cas s'il s'agissait d'un produit tel que le blé, le coton ou le sucre.

D'autre part, *valoriser* était ici un terme mal choisi, car il s'agissait en réalité de *régulariser* la production du café, par nature irrégulière, comme nous l'avons vu. La surproduction n'était point un phénomène permanant, car la consommation, loin de diminuer, augmente régulièrement.

La *valorisation* entendue de cette façon est une opération dont le mécanisme est simple : elle consistait à faire intervenir l'Etat sur le marché comme acheteur à un certain prix. Cette intervention avait comme résultat une légère hausse et facilitait l'écoulement des cafés, en diminuant les stocks. Après s'être retiré du marché et avoir rétabli des conditions normales d'offre et de demande, l'Etat, possesseur d'un stock important de bons cafés, pourrait facilement attendre les événements et, suivant les cueillettes, écouler peu à peu les cafés emmagasinés. La mise en

exécution de ce plan exigeait à peine de grands capitaux, que S. Paulo ne possédait pas.

L'exécution de ce plan fut difficile, et il fallut de la constance et de l'énergie de la part de ceux qui le menèrent à bien. Il fallait à S. Paulo 15 millions de livres sterling : des banques étrangères s'offraient à les fournir, mais la garantie de l'Union était nécessaire. Une loi fédérale de 1905 autorisa le gouvernement de l'Union à s'entendre avec les Etats caféiers, pour la régularisation du commerce du café, qui représente pour le Brésil sa principale richesse d'exportation.

Les présidents des Etats de Rio de Janeiro, de S. Paulo et de Minas-Geraes se réunirent en février de 1906 à Taubaté, y discutèrent la question et signèrent un pacte économique célèbre, connu sous le nom de *Convenio de Taubaté.*

Les trois Etats s'engageaient à maintenir les prix du café de 50 à 60 francs le sac, à organiser un service permanent de propa-

gande du café, pour en augmenter la consommation et combattre la falsification. Les contractants s'engageaient à créer sur une taxe d'exportation de 3 francs par sac de café et d'imposer les nouvelles plantations. Pour l'exécution de l'accord, S. Paulo était chargé de lever un emprunt de 15 millions de livres sterling, qui devaient servir de lest à la Caisse de Conversion.

Les signataires du *Convenio* liaient ains leur projet à celui de la Caisse de Conversion, destinée à fixer le change du Brésil, projet cher à M. Affonso Penna, le président élu pour la période 1906-1910. Outre les adversaires naturels que rencontrait la valorisation, elle eut à se défendre contre ceux de la Caisse de Conversion, qui étaient nombreux. Le *Jornal do Commercio* de Rio fut l'organe le plus autorisé de cet important parti d'opposition.

S. Paulo ayant rencontré certaines difficultés pour la réalisation du *Convenio,* proposa d'y apporter quelques modifications; on mo-

difia alors le prix minimum adopté : au lieu de 50 à 60 francs par 60 kilogrammes, on s'engagea à maintenir de 50 à 55 francs par 60 kilogrammes. Le *Convenio* fut approuvé par le Congrès brésilien, mais ne reçut pas l'endos exigé par les banquiers allemands, et S. Paulo ne put réaliser les opérations nécessaires. C'est alors que Minas-Geraes et Rio de Janeiro, tout en percevant les taxes stipulées, abandonnèrent de fait S. Paulo à son sort.

Le gouvernement pauliste entreprit alors à lui seul la valorisation, en modifiant le Convenio de Taubaté. Il commença par contracter en 1906 un emprunt de 1 million de livres sterling, par l'intermédiaire de la *Brasilianisch Bank für Deutschland*, un second emprunt de 2 millions de livres avec la maison *H. Schröder et Cie* de Londres, et un troisième de 1 million de livres avec la *National City Bank* de New-York.

L'Etat se mit à acheter les cafés de bonne qualité de la récolte 1906-1907 et à les em-

magasiner dans les principaux ports d'Europe et à New-York, où les maisons qui les recevaient en dépôt avançaient jusqu'à 80 0/0 de la valeur des cafés déposés, ce qui permettait à l'Etat d'en acheter d'autres. Ce fut la maison Theodor Wille et Cie qui fut chargée de l'achat des cafés : ils furent achetés à 42fr.50 environ les 50 kilogrammes.

En 1907, S. Paulo fit deux autres opérations : par l'intermédiaire de l'Union, l'Etat émit un emprunt de 3 millions de livres à Londres, dont la maison Rothschild se chargea; puis il afferma à un syndicat franco-américain la voie ferrée de la *Sorocabana* et en affecta le produit à garantir un emprunt de 2 millions de livres émis à Paris.

En février de 1908, S. Paulo avait terminé ses achats de café : il avait en sa possession et emmagasinés en Europe et aux Etats-Unis 8.474.000 sacs de café. Ce total fut tôt entamé et les ventes commencèrent dès mai 1908. Les ventes de 1908 provoquèrent quelques appréhensions, la Banque de France

refusa les warrants sur les cafés de S. Paulo à un taux supérieur à 40 francs les 50 kilogrammes; peu après néanmoins, les cafés atteignaient dans les ventes 50 francs par 50 kilogrammes.

En juillet 1908, M. Albuquerque Lins proposa au gouvernement dont il faisait partie l'élévation de la taxe d'exportation de 3 à 5 francs et l'émission d'un emprunt extérieur de 15 millions de livres destiné à convertir en dette consolidée toutes les dettes contractées par l'Etat pour les opérations sur le café. Le Congrès pauliste vota la loi et l'Union, « revenue à de meilleures dispositions, dit M. Lalière », donna pleine satisfaction à l'Etat de S. Paulo, accordant sa garantie à l'emprunt : « elle n'avait d'ailleurs plus aucun risque à courir ».

Les maisons avec lesquelles avait déjà négocié S. Paulo se chargèrent de l'emprunt : à Paris, la Société Générale et la Banque de Paris et des Pays-Bas, en Angleterre, J.-H. Schröder et Cie, à New-York, la

National City Bank, etc. Les bons du trésor de 502 francs à 5 0/0, étaient remboursables en dix ans. Les grandes garanties qu'offrait l'Etat assurèrent à cette émission un franc succès et, du coup, les Paulistes reconnaissants portèrent à la présidence de l'Etat l'ouvrier principal de cette importante opération, M. Albuquerque Lins.

Pour régulariser les ventes publiques du café on organisa un *Comité de Gestion des Cafés*, où sont représentés les maisons de crédit intéressées et l'Etat de S. Paulo avec droit de veto. Le *Comité* décida de ne rien vendre en 1909 et de commencer en 1910 une réduction annuelle d'un dixième des stocks. En février 1910, 125.000 sacs ont été vendus jusqu'à 59 et 60 francs les 50 kilogrammes, au Havre, à Hambourg et à Anvers.

Quant à la liquidation du stock pauliste, voici ce qu'en dit le Commissaire de S. Paulo, M. F. Ferreira Ramos. « En continuant ces opérations, nous trouverions en 1912, un capital de 9.500.000 livres et un stock de café

de 5.600.000 sacs; pour 1913, un capital de 7 millions de livres et un stock de 4.900.000 sacs; enfin pour 1914, nous aurions un capital de 3.550.000 livres et un stock de café de 4.200.000 sacs. Avec la vente de 900.000 sacs cette même année (1914) et avec la surtaxe correspondante, l'emprunt se trouverait liquidé et l'Etat resterait en possession d'un stock de 3.300.000 sacs, représentant plus de 100.000 contos de réis, qui pourront être employés à l'amélioration de l'agriculture du café et au développement de sa consommation. »

Voilà donc, en peu de mots, où en est la fameuse question de la valorisation, si discutée, si péremptoirement condamnée, en raison de son allure contraire aux principes de l'économie politique saine, et qui, somme toute, mise en exécution par des administrateurs hardis et décidés, semble devoir se solder par un gros bénéfice en faveur de l'Etat de S. Paulo, qui se trouvera ainsi largement récompensé de l'immense service

rendu à son agriculture, car comme le disait à la tribune M. David Campista, « nous critiquons en général ce qu'on fait, sans nous rappeler ce qui serait arrivé si cela n'avait pas été fait ».

LES INDUSTRIES PAULISTES

I

Après le district fédéral de la capitale, S. Paulo est le centre industriel le plus important de la République. Le développement agricole de cet Etat a permis la formation d'industries annexes, qui n'ont cessé de prospérer à l'ombre des tarifs protecteurs. Mais le protectionnisme à outrance que suit le Brésil, à l'exemple des Etats-Unis, ne protège plus des industries improvisées, occupant avec des matières premières étrangères une main-d'œuvre inhabile, produisant cher des objets de mauvaise qualité : à l'heure

qu'il est, le Brésil a ses industries manufacturières nationales, où la matière première est en presque totalité du pays même, il occupe des milliers d'ouvriers spécialisés, comptant parmi eux une certaine proportion d'ouvriers étrangers, dont l'habileté professionnelle profite à tous ; enfin, la concurrence sur les propres marchés brésiliens tend de jour en jour, non seulement à améliorer les produits, au point d'en permettre la confusion avec les similaires étrangers des meilleures qualités, mais aussi à faire baisser les prix, primitivement maintenus assez hauts. Aussi à S. Paulo, dans la vie matérielle, les prix ne dépassent-ils pas ceux des Etats-Unis et des pays neufs, où les affaires étant plus lucratives, l'argent est aussi plus facile à gagner.

La grande industrie pauliste compte plus de 300 établissements ; elle emploie environ 128.000 contos, soit plus de 213 millions de francs ; elle produit à peu près 118.000 contos (193 millions de francs), occupant 24.186 ouvriers.

Les principales branches en sont l'industrie textile, la minoterie, l'industrie sucrière, la fonderie, la fabrication des chaussures, des chapeaux, des allumettes, de la bière, des pâtes alimentaires, de la céramique et de la verrerie.

Voici, d'après les enquêtes du centre industriel de Rio de Janeiro, quels sont les capitaux et la production des principales industries paulistes :

INDUSTRIES	ÉTABLISSEMENTS	CAPITAL (en contos)	VALEUR de la PRODUCTION (en contos)	NOMBRE D'OUVRIERS
Tissus.......	30	54.083	44.990	9.738
Minoterie....	7	6.860	11.015	447
Fonderie.....	24	9.499	7.599	2.044
Sucrerie.....	12	9.356	7.332	1.831
Chaussures..	9	2.300	6.506	2.020
Brasserie....	50	10.812	4.149	602
Chapellerie..	12	2.025	4.613	891
Céramique...	11	6.164	4.745	821
Allumettes...	4	2.800	3.310	965
Papeterie....	4	3.141	2.118	175
Scierie......	24	1.664	3.389	439
Verrerie.....	3	1.290	1.558	696

Le centre industriel de S. Paulo est en train de recueillir des statistiques industrielles plus complètes sur la production pauliste. Les chiffres actuellement connus sont bien audessous de la vérité ; aussi le centre lutte-t-il contre de grandes difficultés pour dresser des statistiques plus parfaites.

Le premier centre de l'industrie pauliste est le municipe de S. Paulo même. C'est un des grands producteurs de tissus, c'est le principal producteur de bière et de pâtes alimentaires ; on y fabrique de plus des chaussures, des chapeaux, des meubles, des allumettes, du verre et des cristaux.

Les autres centres industriels sont Sorocaba, Campinas, Piracicaba, Santos et Bragança ; il en existe d'autres de moindre importance, spécialement dans la zone de la Central.

En 1908 les manufactures de tabac ont fabriqué 13.239.000 cigares et 15 millions de paquets de cigarettes, pour une valeur de 5.400 contos environ ; de ce total 900 contos à peine représentant la marchandise importée, il s'en-

suit que cette industrie est en grande partie alimentée par les plantations de tabac de Tiété et de Descalvado. L'impôt payé à l'Union pour la consommation du tabac est constitué par 519 contos de produits nationaux, contre 75 de tabac étranger.

L'industrie des boissons et la brasserie particulièrement ont pris à S. Paulo un très grand développement. Les grands centres producteurs de bière sont : S.-Paulo, Campinas, Santos, Bragança, Piracicaba, Itú, Capivary et Barretos. La compagnie Antarctica Paulista emploie 362 ouvriers et un capital de 10.000 contos. Sa bière est excellente, comparable même aux meilleures bières allemandes ; les prix en sont relativement bas : ils le seront davantage peut-être, quand l'agriculture pauliste sera en mesure de fournir le houblon nécessaire. En 1908, S. Paulo a fabriqué plus de 22 millions de bouteilles de bière. Les boissons nationales ont payé 1.513 contos au fisc et les boissons étrangères 236 contos à peine.

Les fabriques d'allumettes de S. Paulo et de Guaratinguetá, quoique produisant environ 75 millions de boîtes par an, sont loin de suffire à la consommation et l'Etat s'approvisionne en allumettes à Rio de Janeiro et au Paraná.

Les chaussures paulistes proviennent du municipe même de la capitale et les établissements les plus importants sont ceux de Rocha et Cie, de Clarck Ltd et de E. Farhat. En 1908, trois millions de paires de chaussures ont été fabriquées à S. Paulo pour une valeur de 22.000 contos environ (les statistiques de l'impôt de consommation sont loin de coïncider avec celles du centre industriel de Rio, comme on le voit). L'exportation de chaussures par voie ferrée dépasse 2.000 contos. Les importations de chaussures à S. Paulo sont insignifiantes, l'impôt en a rapporté 4 contos, alors que pour les chaussures nationales il a dépassé 500 contos (1908).

La parfumerie est une industrie qui a déjà pris un certain développement, mais les sta-

tistiques prouvent que S. Paulo reçoit encore de Rio de Janeiro et du Rio-Grande do Sul une grande partie de son stock ; l'étranger aussi envoie des parfumeries au marché pauliste.

La chapellerie enfin est aussi une des grandes industries de S.-Paulo qui en a fabriqué environ 2 millions en 1908, pour une valeur de plus de 8.000 contos. L'exportation de chapeaux paulistes est considérable et dépasse déjà le quart de la production. L'importation tend à diminuer, de 486 contos qu'elle était en 1907 elle fut de 323 en 1908.

S. Paulo est de plus un centre très important de l'industrie du mobilier. La production de l'École des Arts et Métiers de la capitale est particulièrement appréciée. L'exécution des meubles de style et des commandes de tout genre y atteint une grande perfection ; aussi la renommée du mobilier pauliste existe-t-elle dans le Brésil entier, non seulement à cause du goût, mais aussi à cause de son prix.

A S. Paulo il existe de plus d'importantes verreries; celle d'Agua Branca emploie 500

ouvriers. S. Paulo fabrique en outre du savon, des bougies, du papier, des voitures (Campinas), des machines (Bragança), des instruments de musique, du chocolat, de la lingerie, etc.

II

L'industrie textile est la plus importante de toutes les industries de l'État de S. Paulo. Elle est assez ancienne au Brésil, où elle fut implantée vers 1750. Son développement y fut rapide, si bien que le gouvernement de Lisbonne prohiba, dès 1785, la fabrication de tissus de bonne qualité dans sa colonie américaine. D. João VI révoqua en 1809 cet édit, mais les cotonnades anglaises qui inondaient les marchés portugais ne permirent pas au Brésil de leur faire concurrence. En 1846 le gouvernement impérial provoqua la fondation de nombreuses fabriques de tissus, en leur assurant des faveurs spéciales. La guerre de sécession aux États-

Unis vint encore donner un plus brillant essor à l'industrie textile brésilienne. La province de S. Paulo vit florir les centres de Sorocaba et d'Itú; peu après cependant la décadence commença : on abandonna la culture du coton pour celle du café.

La crise caféière remit à l'ordre du jour la question du coton. On peut marquer comme date de cet heureux retour l'exposition cotonnière de 1904 réalisée à S. Paulo sous la direction de la *Société Pauliste d'Agriculture*. La propagande de la culture du coton fut initiée par MM. d'Utra et Julio Brandão.

Actuellement la culture du coton est à peu près concentrée dans la zone de la Sorocabana, à Itapitininga, Tatuhy, Itú, Porto Feliz, Tiété et Sorocaba.

Le coton est cultivé à S.-Paulo par environ 5.740 agriculteurs, dont 2.957 possèdent moins de deux hectares et demi et dix à peine plus de 25 hectares. La production de l'État tend à augmenter, mais elle est loin de suffire aux besoins de la consommation industrielle :

aussi les importations de coton augmentent-elles d'année en année. En 1908, S.-Paulo a importé 4.881 tonnes de coton, par cabotage.

Les cotons du Brésil, ceux du nord autant que ceux de S. Paulo, rentrent dans la catégorie des cotons à soie longue. Au point de vue commercial, le *Sea-Island* de Géorgie est considéré comme le premier des cotons, mais les cotons brésiliens sont fort appréciés à cause de la longueur de leur soie. Ce qui fait la supériorité du coton pauliste, c'est la fibre soyeuse, brillante, douce au toucher et très blanche ; il est inférieur au *Sea Island*, mais supérieur aux cotons d'Asie. Une autre supériorité du coton de S. Paulo est son rendement : en de bonnes terres les cotonniers d'un hectare peuvent donner une moyenne de 1.500 kilogrammes, un peu supérieure à celle de l'Égypte et très supérieure à celle de l'Amérique du Nord et des Indes.

La récente crise cotonnière des Etats-Unis a donné un vif encouragement à la plantation

du coton au Brésil, et à S. Paulo en particulier.

Les grands centres de l'industrie textile de S. Paulo sont la capitale, Sorocaba, Piracicaba, S. Bernardo, Itú, Tatuhy, Jacarehy et Taubaté. Parmi les principales associations de capitaux voués à cette industrie pauliste il faut citer la Banque *União de S. Paulo* (Fabrique de Votorantm) la société *Italo-Americana* qui possède trois fabriques, la *Cia Fabrica Paulistana*, la *Cia Industrial S. Paulo* et la *Cia National de Tecidos de Juta* qui se trouve dans la capitale ; parmi les entreprises particulières les principales sont l'*Arethusina*, à Piracicaba, de M. Rodolpho Miranda, la *Mariangela* de M. Matarazzo, la *S. Martinho* de M. M. Guedes, etc.

L'État compte dix-neuf grandes fabriques de tissus, où fonctionnent 120.000 broches et 5.000 métiers, employant environ 10.000 ouvriers.

En 1908 la production se divisait de la façon suivante, d'après l'impôt de consommation :

33.294.000	mètres de tissus	de coton	simple
22.766.000	—	—	fantaisie
4.469.000	—	—	spécial
20.493.000	—	grosse toile pour sacs	
500.000	—	flanelles, châles, lainages, etc.	

La valeur de cette production annuelle peut être évaluée à 40 ou 45.000 contos, dont plus de 5.000 sont payés par les clients de l'industrie pauliste dans les autres États de l'Union.

Pour l'industrie textile, comme pour d'autres industries, l'Etat de S. Paulo dépend encore de la production cotonnière des Etats du nord du Brésil. C'est ainsi que l'importation de coton brut, de jute et de laine s'élevait à 15.915 tonnes en 1907 et à 14.614 tonnes en 1908 ; soit à 15.400 contos et à 12.500 contos. L'industrie textile de S. Paulo, quoique très développée, ne satisfait pas encore les besoins du marché, puisque l'importation annuelle de tissus d'autres Etats brésiliens et de l'étranger varie encore de 13 à 18.000 contos par an.

Cela prouve, une fois de plus, que la culture du coton à S. Paulo ne sera jamais

trop considérable, car elle permettra de diminuer d'abord l'importation de matière première et ensuite celle de cotonnades et de lainages de l'étranger.

III

L'industrie sucrière est aussi une vieille industrie historique du Brésil, bien plus ancienne que l'industrie textile, puisqu'elle débuta en 1533 ; elle fit la réputation de la nouvelle colonie portugaise.

S. Paulo eut un rôle dans cette production, la province fut, à un moment donné, 1840-50, exportatrice de sucre et d'eau-de-vie. Aujourd'hui, quoique la culture de la canne à sucre soit activement poussée, S. Paulo ne parvient pas à satisfaire son propre marché et importe du sucre de Pernambouc et des Etats du nord de l'Union.

La culture de la canne à sucre souffrit comme celle du coton, de la concurrence vic-

torieuse du café. Les tendances actuelles vers la polyculture viennent heureusement rendre courage aux planteurs de sucre paulistes.

La canne à sucre est cultivée un peu partout à S. Paulo. Quand cette culture n'est pas faite dans un but de transformation industrielle, elle est encore utilisée comme fourrage. Le climat de S. Paulo, extrêmement doux, se prête aussi bien à la culture de la canne à sucre que les marais insalubres de la Guyane. Les produits sucriers de son sol occupent une place avantageuse parmi les similaires étrangers, S. Paulo rend de 50 à 80 tonnes par hectare, avec un pourcentage de 13 à 14,5 0/0 de sucre. Malheureusement, les méthodes rationnelles de culture n'en sont pas encore suffisamment répandues.

L'Etat compte plus de 20.000 alqueires plantés de canne à sucre. Les principaux centres sont : Piracicaba et Capivary dans la zone de la Paulista ; Porto Feliz dans la Sorocabana; Lorena, S. José dos Campos, Santa Branca dans la Central.

Les plantations de Piracicaba sont parmi les plus considérables de l'Etat et la raffinerie qu'elles entretiennent y occupe le premier rang. Des fonds ont été judicieusement avancés aux colons de ces plantations pour le défrichement et le labour des terres ; actuellement, elles sont occupées par plus de 800 familles, en partie italiennes. La Compagnie française, qui exploite actuellement ces plantations de canne à sucre, fournit gratis la maison au colon. D'autre part, le colon loue à un prix variable l'alqueire de terre et, à la récolte, la Compagnie paie au colon 8 $ 000 par tonne de canne à sucre récoltée. La culture s'y fait à l'aide de machines agricoles perfectionnées.

Pendant longtemps la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie est restée à S. Paulo l'apanage de la petite industrie. Ce n'est que vers 1877 que l'industrie sucrière s'y organisa par l'établissement de grandes usines. La première en date fut celle de Porto Feliz, qui se trouvait être le centre même de la culture

de la canne à sucre. De 1883 à 1885, d'autres grands établissements furent fondés. En 1900, ils étaient au nombre de dix ; à l'heure qu'il est, ils sont douze.

Ces grands établissements, montés par des particuliers, n'eurent pas une vie économique prospère et cédèrent de 1899 à 1901 la place à des Compagnies anonymes françaises. Les quatre grandes usines de Piracicaba, Villa Raffard, Porto Feliz et Lorena appartiennent aujourd'hui à des compagnies françaises; elles représentent un capital de 5.000 contos environ et emploient 500 ouvriers. D'autres usines particulières continuent à Piracicaba, à S. Simão et à Campinas.

Les *engenhocas* ou petites usines mal montées et défectueuses sont cependant nombreuses et prospères. Elles gâchent la besogne, mais retirent de gros bénéfices de la fabrication de l'eau-de-vie et jusqu'à un certain point font concurrence aux grandes usines, lesquelles furent obligées d'avoir leurs plantations particulières pour pouvoir travailler.

Jusqu'en ces derniers temps le rendement moyen des grandes usines de S. Paulo était relativement faible et dépassait rarement 8 à 9 1/2 0/0 du sucre de la canne. D'importantes modifications ont cependant été apportées dernièrement à l'outillage de ces usines par les Compagnies françaises, et des pourcentages beaucoup plus importants, paraît-il, ont déjà été atteints.

Les statistiques de 1904-1905 évaluent à 22.875 tonnes la production de sucre pauliste et à 122 millions de litres celle de l'eau-de vie. Or, l'importation de sucre des Etats du nord a été de 43.000 tonnes en 1904, de 54.300 tonnes en 1905 et de 37.300 tonnes en 1908. Il est donc évident que la production sucrière de S. Paulo est insuffisante pour faire face à la consommation. C'est aussi ce qui pousse les économistes paulistes à étudier tout particulièrement la question sucrière dans l'Etat et la réorganisation des grandes usines.

LES RELATIONS COMMERCIALES

I. S. Paulo et son commerce. — Son développement. Statistiques.

II. L'importation. — Ses classes. — Le blé à S. Paulo.

III. L'exportation et ses valeurs.

IV. Le commerce par cabotage. — Les fournisseurs de S. Paulo et ses clients. — Le commerce intérieur.

I

Dès les temps coloniaux, la production de S. Paulò a représenté un appoint important dans le commerce général du Brésil. Avant 1808, le commerce brésilien souffrit beaucoup du régime exclusiviste que lui imposa la métropole. Cependant, dans son commerce avec le Portugal, le Brésil arriva à exporter plus qu'il n'importait ; vers la fin du XVIIIe siècle, la supériorité de son exportation était établie. Après 1808, les relations commerciales avec le Portugal tombèrent con-

sidérablement. Alors qu'elles étaient de 22.454 contos et 22.571 contos en 1805 et en 1806, elles ne furent plus en 1812 et 1813 que de 6.451 contos et 8.384 contos. Après les guerres de l'Empire, le commerce anglais au Brésil prit une importance qui ne cessa de s'accroître au cours du XIX[e] siècle. Après la proclamation de l'indépendance du Brésil, le commerce portugais baissa dans de fortes proportions, tandis que les relations avec la France augmentèrent considérablement : les exportations françaises au Brésil augmentèrent notamment sous le règne de Louis-Philippe; de 11.905.000 francs en 1830, elles montèrent à 25.220.000 francs en 1836. Le Brésil, comme d'ailleurs les Etats-Unis, connut pendant la première moitié du XIX[e] siècle la période des excédents de l'importation sur l'exportation : c'est la période de formation économique où les pays neufs s'outillent pour la lutte commerciale. Vers 1850, ce sont les exportations qui reprennent le dessus. La guerre de sécession, aux Etats-Unis, vient

encore permettre au Brésil de donner un nouvel essor à la production.

A cette époque, la province de S. Paulo demandait à d'autres produits sa richesse économique : c'était une province sucrière et cotonnière avant tout. Campinas s'attribuait les honneurs de capitale, Sorocaba était le centre de l'industrie cotonnière; mais la culture du café, qui n'avait donné encore que 27.000 sacs en 1840, progressait lentement avec quelques oscillations; les 100.000 sacs furent atteints en 1854 et pour ne plus s'effacer de l'exportation pauliste. Celle-ci, d'ailleurs, ne cessa de croître :

ANNÉES	VALEUR OFFICIELLE DE L'EXPORTATION	IMPOTS PAYÉS
1841-1842.....		109 : 835 rs 000
1851-1852.....	7.346 : 607 rs 000	224 : 7[illegible]3 rs 000
1861-1862.....	16.529 : 310 rs 000	598 : 366 rs 000
1871-1872.....	26.197 : 977 rs 000	895 : 673 rs 000
1881-1882.....	41.782 : 750 rs 000	1.724 : 488 rs 000
1890-1891....	143.244 ; 098 rs 000	5.647 : 545 rs 000
1901..........	273.872 : 783 rs 000	

A l'heure qu'il est, l'Etat de S. Paulo est le plus important facteur du commerce extérieur du Brésil; il mérite à plus d'un point de vue l'épithète de « Emperor State » que les Américains ont donnée à New-York; S. Paulo est en effet l'Etat-Empereur du Brésil. Au point de vue commercial, son importance s'est accrue d'année en année jusqu'en 1906.

A l'exportation, par exemple, la province de S. Paulo fournissait déjà, en 1871-1872, le 15,5 0/0 de l'exportation totale du Brésil, qui était de 167.000 contos environ; en 1891, l'exportation pauliste arrivait à être le 34,1 0/0 de l'exportation brésilienne; la même proportion existait encore en 1901; en 1906, enfin, elle arriva à représenter 40 0/0 de cette exportation.

Quant à l'importation, S. Paulo représentait en 1903 le 17 0/0 du total relatif au Brésil. En 1906, cet Etat représentait le 19 0/0 et en 1907 et 1908 le 20 0/0 de l'importation brésilienne.

La prépondérance de S. Paulo au point de vue de l'importation est donc moins marquée qu'en ce qui concerne l'exportation. Cela tient à ce que l'État de S. Paulo est le grand producteur de café du Brésil. Aussi, peut-on suivre les variations des valeurs de l'exportation pauliste au moyen des variations des valeurs du café exporté.

En ces dernières années, le rôle de l'Etat de S. Paulo dans le commerce général du Brésil tend à s'accroître, comme l'on peut s'en rendre compte par le tableau suivant, dressé d'après les statistiques officielles :

ANNÉE	COMMERCE BRÉSILIEN	COMMERCE PAULISTE	S. PAULO	AUTRES ÉTATS
	en £	en £	%	%
1903 ..	61.090.986	16 261.920	26	74
1904 ..	65.345.559	17.508.446	26	74
1905 ..	74.473.163	19.701.004	26	74
1906 ..	86.265.521	26.688.163	31	69
1907 ..	94.704.501	39.015.333	31	69
1908 ..	79.586.402	24.452.295	30	70
1909 ..	100.835.000	34.106.000	34.8	62.2

Pendant longtemps, le commerce pauliste était resté tributaire du marché de Rio, mais, avec la construction de son réseau ferré, puis avec celle du port de Santos et avec la conquête du « Grand-Ouest » caféier, S. Paulo s'est peu à peu émancipé, et son commerce tend à revenir d'autant plus grand que les lignes de pénétration vers les marchés encore endormis de l'intérieur seront plus nombreuses.

D'autre part, un des caractères distinctifs du commerce pauliste, spécialement en ces dernières années, c'est la grande supériorité des exportations sur les importations ; le fait est dû à la prépondérance absolue qui appartient au café dans le commerce extérieur de l'Etat. Quand il s'agit du commerce pauliste par cabotage, le phénomène contraire se produit : l'importation est le triple ou le quadruple de l'exportation.

Dans le commerce extérieur, les excédents des exportations ont varié, en ces dernières années, dans les proportions suivantes :

ANNÉES	EXPORTATION	IMPORTATION	EXCÉDENT	% DU COMMERCE total
	en £	en £	en £	
1903	12 079.000	4.182.000	7.897.000	49,3 %
1904	13.032.000	4.475.000	8.557.000	50,3 %
1905	14.549.000	5.151.000	9.398 000	49,4 %
1906	20.284.000	6.403.000	13.881.000	53,3 %
1907	21.550.000	8.464.000	13.086.000	43,6 %
1908	17.332.000	7.119.000	10.213.000	42,5 %

Nous allons donc étudier successivement le commerce extérieur, puis le commerce par cabotage, au point de vue de l'importation et de l'exportation, des fournisseurs et des clients.

II

« Quand un peuple s'enrichit en produisant beaucoup, il achète de plus en plus au dehors, l'expérience universelle le prouve, écrit M. Pierre Leroy-Beaulieu, à propos du commerce des Etats-Unis ; la baisse qui peut se produire sur certains articles est compensée par l'apparition de nouveaux courants

d'échange, et, dans l'ensemble, l'importation s'accroît en se diversifiant. » Cette remarque si exacte s'applique aussi au Brésil et à S. Paulo en particulier; en devenant grand exportateur, cet Etat est devenu également grand importateur et, si, comme nous le verrons, la production alimentaire est une des formes de son essor économique, tout en provoquant la diminution de quelques importations, elle développe l'importation générale en la diversifiant.

Les statistiques officielles divisent en cinq classes les articles de l'importation brésilienne. La première comprend les animaux, la seconde les matières premières, la troisième classe les articles manufacturés, la quatrième les articles destinés à l'alimentation et aux fourrages. la cinquième classe enfin la monnaie métallique et fiduciaire.

La première classe, les animaux, joue un rôle très secondaire dans l'importation de S. Paulo, il n'en est pas de même des matières premières, des produits alimentaires et

principalement des articles manufacturés qui à eux seuls constituent les 45 et 50 0/0 de l'importation étrangère. — Commerce extérieur, en contos :

CLASSES	1904	1905	1906	1907	1908	1909
I Animaux vivants.......	82	142	310	485	341	
II Matières premières.....	19.471	15.481	21.361	29.233	22 466	
III Articles manufacturés..	34.873	33.635	40.339	63.587	55.829	
IV Aliments et fourrages .	33.945	29.113	34.377	41.368	35.160	
V Espèces précieuses.....	5.566	14.791	6.269	1.414	113	
Commerce total...	93.936:	93.164:	102.659:	136.089:	113.910:	

Nous vérifions, par conséquent, une progression constante et régulière dans les principales classes de l'importation, et la légère dépression de 1908 n'est que le contre-coup de la diminution générale du commerce mondial qui coïncide avec cette année-là.

Examinons d'abord les matières premières. Dans cette classe entrent le fer et l'acier destinés à être travaillés à S. Paulo, où l'indus-

trie métallurgique a une certaine importance, puisque le capital qui y est employé est supérieur à 10.000 contos de réis ; le chanvre est le jute qui alimentent une industrie annexe de l'industrie caféière, la fabrication des sacs ; la laine, employée dans le sfabriques de tissus de S. Paulo ; le charbon, le ciment, les cuirs et les peaux.

Chacun de ces articles entre dans l'Etat pour une valeur supérieure à 1.000 contos de réis.

Le fer et l'acier sont importés annuellement pour des valeurs sensiblement égales ; c'est ainsi que de 1906 à 1909 cette importation n'a varié que de quelques dizaines de contos, de 1.313 en 1908, à 1.353 en 1906. Le chanvre et le jute ont eu dans l'importation des oscillations plus marquées : elle varie avec les besoins du marché exportateur de café. C'est ainsi que nous pouvons accompagner le mouvement de 1904 à 1907 :

ANNÉES	JUTE ET CHANVRE IMPORTÉS		CAFÉ EXPORTÉ EN SACS
	EN CONTOS	EN KILOGR.	
1904.....	2.962	4.936.360	6.579.000
1905.....	3.195	5.983.138	7.453.000
1906.....	5.055	8.272.479	10.166.000
1907.....	6.466	8.307.486	11.470.000
1908.....	3.714	5.626.036	8.940.000

L'importation de jute et de chanvre est en relation étroite avec l'exportation des sacs de café.

La laine importée à l'état de matière première n'atteint point les valeurs d'importation de la laine manufacturée; ces deux articles ont été importés pour les valeurs suivantes de 1904 à 1908, en contos de réis ;

LAINES	1904	1905	1906	1907	1908
Brutes........	1.254	898	1.084	2.051	1.372
Manufacturées.	1.864	1.981	1.905	3.229	2.419

En cette dernière année, 1908, les fabriques de S. Paulo produisirent 238.000 mètres de

tissus de laine, alors que l'année précédente elles en avaient produit environ 420.000 mètres; l'explication s'en trouve dans l'augmentation de l'importation des lainages en 1907.

Une importation qui n'a cessé de croître en ces dix dernières années et qui prouve combien l'importation générale est en corrélation, à S. Paulo, avec la production, c'est celle du charbon et du ciment, qui ont fortement contribué à augmenter l'appoint du commerce anglais sur le marché pauliste,

L'année 1902 fut de forte importation de charbon; de 1903 à 1907 furent importées successivement 126, 151, 137, 164 et 220 mille tonnes de charbon, en 1908 l'importation retomba légèrement (177.000 tonnes). Pour le ciment, l'accroissement de l'importation est encore plus marqué : en 1902 elle était de 19.000 tonnes, en 1904 de 25.000 tonnes, puis retomba un peu en 1905, pour atteindre 34.717.000 tonnes en 1906 et 39.715.000 tonnes en 1908. Les statistiques d'importation caractérisent d'une façon

globale cette augmentation sous la rubrique : « Pierres, terres ou autres minéraux semblables, bruts ou préparés », dont les valeurs furent les suivantes :

1904	5.173 : 000$000
1905	3.684 : 000$000
1906	5.272 : 000$000
1907	7.032 : 000$000
1908	6.361 : 000$000

par lesquelles on peut suivre les oscillations du charbon et celles du commerce de S. Paulo avec la Grande-Bretagne.

L'importation des cuirs et des peaux comme matières premières a quelque peu augmenté en ces dernières années : elle était de 1.701 contos en 1904 et de 2.574 contos en 1907, mais a un peu baissé depuis. Les peaux et les cuirs travaillés sont importés pour des valeurs très inférieures, variant entre 300 et 700 contos par an.

S. Paulo importe en outre, pour alimenter son industrie, du coton brut, du plomb, de l'étain, des bois, des matières premières

pour la parfumerie et la peinture de la soie et des sucs végétaux.

Examinons maintenant les produits manufacturés. Un fait les caractérise tout d'abord ; la valeur de leur importation est considérable par rapport à celle des autres, et cette supériorité tend à s'accentuer si bien que de 1905 à 1907, passant de 33.600 contos à 60.500 contos, elle a presque doublé.

Ce fait doit être attribué principalement aux articles manufacturés en fer ou en acier, qui, notamment en 1907, ont atteint 13.957 contos, c'est-à-dire plus de 22 millions de francs. Depuis 1904 l'augmentation de la valeur des articles de fer et d'acier est constante :

1904	5.956 : 000$000
1905	7.026 : 000$000
1906	9.636 : 000$000
1907	13.957 : 000$000
1908	12.037 : 000$000

Dans ces valeurs d'importations le rôle principal revient aux rails pour voie ferrée. L'importation des rails, qui était de 8.949.000

kilogrammes en 1903, montait successivement à 10.17, 20, puis 26.000 tonnes en 1907. L'année suivante l'importation diminuait de 1.000 tonnes à peine.

L'importation des machines, vivement conseillée par le gouvernement, a pris un développement semblable à celui des articles de fer et d'acier : de 1906 à 1907 cette importation a doublé :

1904	5.490 : 000$000
1905	5.875 : 000$000
1906	6.362 : 000$000
1907	12.216 : 000$000
1908	12.167 : 000$000

Ces importations considérables d'articles de fer, d'acier et de machines, qui, en ces derniers temps, dépassent annuellement quarante millions de francs, témoignent du progrès extraordinaire de l'Etat de S. Paulo, qui s'outille puissamment pour la lutte économique, en se rangeant, à l'heure qu'il est, parmi les grands centres producteurs de l'industrie moderne.

Les articles manufacturés en coton forment un important appoint de l'importation pauliste. Les valeurs de cette importation ont beaucoup varié, et la grande production de cotonnades nationales tendrait à la faire diminuer, si la demande ne cessait de croître d'année en année. En 1905, la valeur des cotonnades importées était de 5.264 contos ; en 1907, elle remonta à 9.259 contos; en 1908, enfin, elle était de 6.173 contos, soit environ 10 millions de francs. Nous avons déjà parlé plus haut des lainages importés.

Parmi les autres articles manufacturés, l'importation pauliste compte encore les armes, les voitures (2.441 contos en 1908), les cuivres, la porcelaine, les produits chimiques, les confections en soie et une autre importation qui prend quelque développement depuis quelques années, le papier et ses applications, dont la valeur dépassait 2.422 contos en 1908.

Nous arrivons ainsi à la quatrième classe des importations, qui n'est pas la moins inté-

ressante, en raison de la production locale similaire, la classe des produits alimentaires et des fourrages.

Parmi ces produits, la morue de Terre-Neuve et les pommes de terre anglaises sont importées pour des poids supérieurs à cinq mille tonnes par an. L'importation de la morue tend à augmenter depuis 1903, celle des pommes de terre est très variable ; en 1902, elle a dépassé un million de francs.

Quant aux vins, leur importation voit sa valeur se maintenir, depuis bientôt dix ans, entre 6.800 contos et 7.900 contos, soit entre 10 et 12 millions de francs.

Parmi les fourrages importés, c'est à la luzerne qu'appartient la première place : S. Paulo en importe annuellement pour plus d'un million de francs.

Mais les deux problèmes capitaux de l'importation alimentaire pauliste comprennent les questions du riz et du blé. Nous résumerons rapidement ces questions, en faisant usage des travaux de la direction de l'Indus-

trie et du Commerce du secrétariat de l'Agriculture pauliste, et en particulier des études de M. Rangel Pastana sur ces sujets.

Le Brésil et l'Etat de S. Paulo, en particulier, possédant des terres éminemment propres à la culture du riz, le gouvernement fédéral résolut, devant l'impossibilité où se trouvait l'agriculture brésilienne, de lutter contre le riz étranger, de taxer davantage l'introduction de ce riz, pour favoriser la production nationale, en lui assurant le marché intérieur, chaque jour grandissant. En 1903, le riz importé payait un droit de 40 réis non décortiqué et de 60 réis préparé ; une loi de décembre 1904 vint porter ces deux taxes à 120 réis par kilogramme. L'année suivante, une nouvelle loi vint surélever ce droit à 160 réis par kilogramme. De plus, la somme doit être perçue en or, dans la proportion, non plus de 25 0/0, mais de 50 0/0 et, en ajoutant à ce total le 2 0/0 en or pour l'amélioration des ports de l'Union, la taxe finale par kilogramme revient à 335 réis, au change de 15 pence par milréis. Les

résultats d'une semblable politique ne se firent pas attendre : la culture du riz, qui était presque abandonnée depuis 1890, alors que les efforts économiques s'étaient tous portés vers le café, la culture du riz fut remise en honneur, comme nous l'avons vu plus haut, et l'Etat de S. Paulo ne tarda pas à être exportateur de riz. Au commencement du siècle, Santos était, après Rio de Janeiro, le port brésilien qui importait le plus ; huit ans plus tard, c'était précisément celui qui en importait le moins, avec S. Luiz et Bahia.

IMPORTATION	1901	1902	1903	1904
Brésil (en tonnes)........ ...	89.375	100 985	73.589	60.801
Santos —	25.639	20.693	24.005	18.842
Brésil (en valeur)	16.724:	18.509:	14.588:	12.142:
Santos —	4.954:	4.269:	4.784:	3.351:
Pourcentage de Santos (en poids).	28,7 %	20,6 %	32,8 %	31,3 %
Taxe douanière (en réis).....	60 r.	60 r.	60 r.	60 r.

IMPORTATION	1905	1906	1907	1908
Brésil (en tonnes)	58.701	40.289	11.581	»
Santos —	12.251	13.351	1.548	107
Brésil (en valeur)	8.824:	7.052:	2.632:	»
Santos —	2.036:	2.409:	321:	27:
Pourcentage de Santos (en poids).	21,1 %	33,3 %	14 %	»
Taxe douanière (en réis).....	120 r.	160 r.	160 r.	160 r.

A ce mouvement décroissant de l'importation du riz au Brésil et à S. Paulo, en particulier, correspond une augmentation considérable de production et un mouvement d'exportation qui tend à s'élargir. La production du riz pauliste, qui était en 1902 de 13.519.000 litres environ, montait, en 1904-1905, à 110 millions de litres, et l'exportation pauliste vers les autres Etats de la République fut successivement :

1887	1.336.000	litres.
1897	759.000	—
1907	11.802.000	—

De 1904 à 1907, l'exportation de riz pauliste vers la capitale fédérale a triplé son importance en poids.

Quant au prix de revient du riz pauliste sur les différents marchés, voici ce qu'écrivait, en 1909, M. P. Rangel Pestana : « A S. Paulo, le prix minimum d'un sac de riz non décortiqué était de 12 $ 000 sur septembre 1907. Or, précisément, en septembre 1908, il

tombait à 9 $ 000, après avoir été à 8 $ 000 pendant les mois de mai et de juin. Le même fait se produit pour le riz préparé. Il était coté à raison de 22 $ 000 et 25 $ 000 le sac, selon la qualité, en septembre 1907. Au mois correspondant de 1908, le prix variait entre 13 $ 000 et 24 $ 000 pour les différentes qualités.

« Sur le marché de Rio, les prix du riz national étaient encore de 18 à 23 $ 000, alors qu'actuellement ils ne dépassent point 14 à 23 $ 000 pour les qualités inférieures et supérieures. Et il faut noter que ces prix sont plus bas que ceux du produit étranger, puisque le dénommé *riz anglais* atteint de 18 à 39 $ 000 le sac. »

A la même époque (1909), M. Rangel Pestana discutait dans le *Boletim da Directoria de Industria e Commercio* les possibilités économiques de l'exportation du riz pauliste sur le marché argentin. La production de la province de Tucuman est insuffisante, et la République Argentine s'adresse à l'Italie, à

l'Inde et à l'Allemagne pour acheter du riz; le Brésil vient au sixième ou septième rang comme fournisseur de riz ; or, par sa position à proximité du grand marché argentin (ce marché consomme annuellement de 22 à 26.000 tonnes de riz étranger), par sa position géographique, le Brésil devrait occuper un rang plus avantageux.

Sur le marché argentin, le riz varie ses prix entre 18 et 30 milréis; or, le riz pauliste peut varier les siens entre 12 et 24 milréis. D'après les calculs de M. R. Pestana, la charge et la décharge, l'assurance, le fret et les droits s'élèvent à 6 $ 380 réis environ : il y aurait donc moyen, en obtenant l'abaissement de frets, qui sont exagérés (un sac, de Santos à Buenos Ayres, paie 1 $ 500, alors que de Buenos Ayres à Rio il ne paie que 1 $ 000), il y aurait lieu d'exporter le produit pauliste vers le marché argentin. Les droits d'entrée du riz non décortiqué étant sensiblement inférieurs, il serait assez indiqué de commencer cette exportation par l'envoi de riz non préparé.

C'est encore aux études de M. R. Pestana que nous aurons recours pour exposer la question de l'approvisionnement pauliste de blé. Voici d'abord, d'après les statistiques officielles, l'importation de blé en ces dernières années, en milliers de tonnes et en milliers de contos :

ANNÉES	FARINE DE BLÉ (1.000 tonnes)	BLÉ EN GRAINS (1.000 tonnes)	VALEUR DE LA FARINE (1.000 contos)	VALEUR DU BLÉ (1.000 contos)
1901...	38,2	31,6	8,5	4,8
1902...	15,4	59,2	3,2	7,1
1903 ..	22,1	55,»	4,3	7,1
1904...	20,4	70,5	4,4	9,2
1905...	27,6	72,3	4,5	7,4
1906...	39,6	78,7	6,6	8,2
1907...	44,1	77,9	7,6	9,2
1908...	23,3	87,4	4,2	11,3

Ces chiffres indiquent l'augmentation progressive et rapide de la consommation du blé à S. Paulo.

En 1908, le Brésil a importé environ 456.000 tonnes de blé ; il s'ensuit que l'Etat de S. Paulo représente, dans le commerce

général du blé au Brésil, 19 0/0 de cette importation. La consommation pauliste est d'environ 117.000 tonnes, c'est-à-dire que S. Paulo consomme 25,8 0/0 de l'importation brésilienne, car, en plus de l'importation directe de l'étranger, il faut compter pour la consommation l'importation par voie ferrée de Rio de Janeiro et celle de Rio-Grande par cabotage.

C'est donc à S. Paulo que la consommation de blé est la plus considérable du Brésil, puisque un quart de l'importation y est absorbé. D'après les calculs de M. R. Pestana, S. Paulo consomme annuellement 45 kilos de blé par tête, tandis que le reste de l'Union ne consomme que 22 kilos par tête. Cette consommation, très réduite, si on la compare aux 246 kilogr. consommés en France par tête, aux 165 kilogr. consommés en Angleterre, aux 150 kilogr. aux Etats-Unis et même aux 79 kilogr. consommés par tête en Allemagne, cette consommation pauliste, encore très réduite, s'explique par la présence, dans l'ali-

mentation brésilienne, d'autres céréales et d'autres farineux, tels que le maïs, les haricots, le manioc et le riz.

Cependant, avec l'immigration, les goûts s'introduisent peu à peu et l'importation de la farine et du blé croît considérablement, de telle sorte que, pour se rendre indépendants des marchés étrangers, de nombreux Paulistes songent à produire du blé à S. Paulo même : l'histoire prouve que le Brésil possède des terrains qui lui sont éminemment favorables.

C'est à ce propos qu'en étudiant les prix de revient de cent kilogrammes de blé argentin à Londres, à Berlin et à S. Paulo, M. R. Pestana est d'opinion que ce qui a été fait pour le riz doit être tenté pour le blé : il appartiendrait au gouvernement de permettre la culture du blé brésilien par l'élèvation des tarifs. Or, à l'heure qu'il est, la Commission des Tarifs est précisément à Rio en train de les réduire, ou du moins de discuter leur réduction. Le Brésil, qui généralement n'est

pas avare de taxes pour les produits étrangers, ne perçoit cependant pour le blé que 10 réis par kilogramme, ce qui est peu de chose à côté des taxes allemande et française, qui montent à 7 francs par cent kilogrammes.

De plus, les Etats-Unis jouissent d'un dégrèvement de 20 0/0 pour leurs farines sur le marché brésilien.

Il est possible que sous peu la production de blé au Brésil, et à S. Paulo spécialement, soit des plus prospères, car les conditions naturelles leur sont très propices ; mais il est probable que, en raison des prix de la main-d'œuvre, des tarifs de transports et des taux de capitaux, le Brésil ne pourra pas de si tôt produire la tonne de blé pour un prix aussi bas que la République Argentine. C'est la conclusion qui se dégage des données de M. Rangel Pestana elles-mêmes.

Avant de terminer cet examen rapide de l'importation pauliste, nous avons encore

deux mots à ajouter sur les fournisseurs de ces articles importés, c'est-à-dire sur les pays d'origine où se pourvoit le marché de S. Paulo.

Parmi les pays qui approvisionnent S. Paulo, le premier, au point de vue de la valeur des importations, est la Grande-Bretagne, qui lui envoie des machines, des rails, des aciers et des cotonnades. Vient ensuite l'Allemagne, qui partage avec l'Angleterre la faveur de fournir à S. Paulo les articles manufacturés : la concurrence allemande est très sérieuse au Brésil, mais à S. Paulo l'Angleterre ne cesse néanmoins de voir progresser ses importations. L'Italie occupe une position économique assez forte à S. Paulo. Les Etats-Unis, qui visent à remplacer l'Angleterre et l'Allemagne sur les marchés sud-américains, voient leurs importations augmenter. Voici le tableau des importations paulistes, par principaux pays d'origine, en milliers de contos :

PAYS	1904	1905	1906	1907	1908	1909
Allemagne .	13,2	11,5	16,1	24,7	19,2	17,3
Argentine. .	14,6	12,8	15,9	17,1	16,1	19,2
Autr.-Hong.	1,2	1,1	0,9	1,7	1,4	1,6
Belgique . . .	3,2	4,3	4,5	3,9	4,2	3,6
Etats-Unis. .	6,9	6,6	8,4	15,4	11,8	10,4
France.	6,4	5,2	7,3	9,8	8,1	11,3
Gde-Bretag.	20,»	18,»	22,3	33,5	28,6	26,1
Italie	10,9	8,5	8,9	13,8	11,4	10,2
Portugal . . .	4,5	4,3	4,9	6,1	4,7	4,9

Les importations belges et portugaises sont assez peu variables et, pendant toute la période des cinq années considérées, se maintiennent sensiblement au même chiffre.

La Belgique fournit à S. Paulo une partie assez importante de son outillage métallique de fer ou d'acier; le Portugal a un rôle important dans l'approvisionnement pauliste des vins. Les oscillations du commerce d'importations françaises à S. Paulo sont, par contre, assez variables.

Quant au progrès relatif des importations étrangères à S. Paulo, on peut le mettre

en relief par le tableau constitué par les pourcentages annuels, qui représentent les importations des principaux pays d'origine :

ANNÉES	ALLEMAGNE	ARGENTINE	ÉTATS-UNIS	GRANDE-BRETAGNE	ITALIE
1904 .. .	15 %	16,6 %	7,8 %	22,7 %	12,3 %
1905	15 %	16,3 %	8,5 %	23 %	10,9 %
1906	16,7 %	16,5 %	8,7 %	23,1 %	9,2 %
1907	18,4 %	12,8 %	11,4 %	25 %	10,3 %
1908	17 %	12,8 %	10,4 %	25,3 %	10 %

Ce tableau nous permet de vérifier la progression du commerce allemand, celle du commerce américain, le déclin relatif de l'importation argentine, relatif, car, en fait, les valeurs d'importation ont régulièrement augmenté de 1904 à 1907. Enfin, il montre aussi l'importance prépondérante de l'importation britannique, qui non seulement voit augmenter ses valeurs d'achat, mais tend à élargir sa part sur le marché pauliste, puisque, depuis 1907, le quart des importations paulistes viennent de la Grande-Bretagne.

III

Le café constitue à S. Paulo le principal article d'exportation vers l'extérieur ; il est même curieux de constater que c'est le seul article important qu'exporte l'Etat. Les autres ne sont vendus que pour des valeurs inférieures à mille contos de réis. Nous ne nous occupons pas encore, bien entendu, du commerce intérieur et du commerce par cabotage. Le seul problème commercial important qui se pose actuellement pour S. Paulo est celui du placement de son café. C'est la vente du café qui permet aux Paulistes de payer une importation aussi considérable que la leur. Le café a donc, en outre de son importance agricole et industrielle, une importance commerciale absolue. Le commerce du café ayant été traité plus haut, il ne reste pas beaucoup à dire sur l'exportation de S. Paulo ; nous nous bor-

nerons, par conséquent, à passer en revue les exportations autres que celle du café.

L'exportation des articles paulistes : coton, riz, caoutchouc, peaux, fruits, etc., n'a jamais atteint des sommes considérables, mais les statistiques officielles relatives aux trente dernières années prouvent qu'elle a encore baissé avec le développement du commerce caféier. Voici, d'ailleurs, quelques chiffres officiels :

ANNÉES	VALEUR DES EXPORTATIONS	VALEUR DU CAFÉ EXPORTÉ
1883-1884.....	1.285 : 700 rs	36.180 : 700 rs
1884-1885.....	1.658 : 800 rs	55.004 : 700 rs
1885-1886.....	1.265 : 300 rs	42.216 : 700 rs
1886-1887.....	749 : 100 rs	89.464 : 200 rs

A cette époque-là l'exportation non caféière n'était, suivant les années, que la trentième, la quarantième ou même la centième partie de l'exportation caféière. Cette proportion s'accentua lorsque, à partir de

1892, l'exportation de café ne descendit plus au-dessous de 200.000 contos de réis.

Enfin, en ce qui concerne ces dernières années (1904 à 1908), nous pouvons dresser le tableau suivant des exportations, en contos de réis :

CLASSES	1904	1905	1906	1907	1908
Animaux et leurs produits	630	336	587	504	263
Minéraux . .	85	114	139	104	75
Végétaux. .	254.150	219.154	307.437	342.079	276.684
Monnaie. . .			43	15	

Si nous faisons abstraction du café, les valeurs de l'exportation pauliste sont représentées, pour ces années, par les chiffres suivants :

1904	1.780 contos.
1905	1.685
1906	1.953
1907	1.928
1908	1.929

ce qui prouve que le commerce pauliste d'exportation tend à s'accroître lentement

d'année en année et à atteindre 2.000 contos.

Parmi les articles exportés, il faut citer les cuirs salés et secs, le caoutchouc mangabeira, les bananes et autres fruits, et le son, dont la valeur d'exportation a dépassé 1.000 contos en 1908.

L'exportation pauliste la plus importante ne se fait pas vers l'extérieur, c'est vers les autres Etats de l'Union que sont envoyés la plupart des produits autres que le café, par cabotage ou par voie ferrée.

IV

Le commerce intérieur que l'Etat de S. Paulo entretient avec les autres Etats de la République, est très considérable et représente à peu près le 15 0/0 de son commerce total (1907).

A l'aide de données officielles relatives aux dernières années, étudions d'abord le

commerce d'importation par cabotage. Il a varié de la façon suivante, en poids et en valeur :

ANNÉES	IMPORTATION EN TONNES	VALEURS de l'importation en contos	VARIATIONS %
1904.......	117.440	29.409 :	
1905.......	129.727	22.517 :	— 23,4 %
1906.......	123.632	37.491 :	+ 66,2 %
1907.......	134.721	52.189 :	+ 40 %
1908.......	104.470	41.496 :	— 20,5 %

Le commerce intérieur est divisé en trois classes : fourrages, alimentation, usages divers, et chacune des deux dernières classes se subdivise en quatre sections par produits animaux, végétaux, minéraux et industriels. Cette division n'est pas très heureuse, car, dès le premier abord, l'on ne se rend pas parfaitement compte de la production agricole et de la production industrielle exportée ou importée ; mais elle a l'avantage de mettre en évidence la classe des articles alimentaires.

C'est à la classe des importations alimentaires que se rapportent les chiffres indiquant les valeurs les plus élevées et les poids les plus considérables. Commençons donc par cette classe : les principaux produits animaux importés sont le lard, la viande, la graisse et la viande sèche ou *xarque*. Nous avons vu plus haut, à propos de l'élevage, quelles furent les importations de graisse et de lard en ces dernières années ; nous ne dirons donc qu'un mot à ce sujet. C'est du Rio-Grande do Sul que viennent presque toutes les graisses et le *xarque* importés à S. Paulo ; le lard vient au contraire du Paraná, ainsi qu'une partie importante des viandes.

Quant aux produits végétaux destinés à l'alimentation, les principaux sont les pommes de terre, les oignons et le tabac, qui tous trois viennent presque exclusivement du Rio-Grande do Sul.

S. Paulo importe annuellement de 30 à 35.000 tonnes de sel du Rio-Grande do Norte, pour des valeurs qui ont varié, de

1905 à 1908, de 1.500 à 1.800 contos de réis.

Parmi les produits industriels importés, le principal est le sucre, qui occupe la première place dans l'importation totale par cabotage, dont il représente environ un quart; viennent ensuite les cigares et cigarettes, la farine de manioc, le beurre et le vin.

Le tabac manufacturé est fourni principalement par l'Etat de Bahia, qui envoie ses cigares, mais les cigarettes viennent de la capitale fédérale. La farine de manioc est importée du Rio-Grande do Sul :

1905.......	3.342	tonnes sur	7.101	t. importées
1906... ...	4.380	—	4.485	—
1907... ...	3.285	—	3.384	—
1908.......	2.683	—	3.095	—

A partir de cette dernière année, l'Etat de Pernambuco a repris ses exportations de farine de manioc vers S. Paulo et y fait concurrence au Rio-Grande do Sul.

Le beurre vient en grande partie de Santa Catharina, du municipe de Blumenau. L'im-

portation de beurre catharinense ne cesse de progresser :

1905..........	195	tonnes	valant	391	contos
1906..........	344	—	—	489	—
1907..........	281	—	—	563	—
1908..........	234	—	—	539	—

S. Paulo importe du vin du Rio-Grande do Sul ; en 1906 la valeur de cette importation dépassait 400 contos, mais elle est très variable.

Quant au sucre, S. Paulo le reçoit des Etats du nord de la République, de Pernambuco et de l'Alagôas. La crise sucrière a fait baisser très fortement cette importation vers 1905, puis elle reprit l'année suivante, si bien qu'en 1907 elle dépassa 46.000 tonnes. Le Sergipe a aussi envoyé du sucre à S. Paulo en 1905 ; la même année, Bahia commença aussi ses envois ; quoique modestes, leur valeur a augmenté d'année en année. Voici, d'ailleurs, d'après les statistiques officielles, l'importation sucrière de S. Paulo :

ÉTATS	1904		1905		1906		1907		1908	
	1.000 tonnes	1.000 contos	1.000 tonnes	1.000 contos	1.000 tonnes	1.000 contos	1.000 tonnes	1.000 contos	1.000 tonnes	1.000 contos
Alagôas......	15,6	1,5	11,2	0,2	9,9	1,5	13,5	4,"	11,"	3,3
Bahia	—	—	2,5	0,06	2,7	0,4	0,7	0,2	0,6	0,2
Pernambuco .	27,"	2,7	38,8	0,9	33,9	5,4	31,2	9,3	24,2	7,5
Rio de Janeiro	1,7	"	1,2	"	30,9	0,1	0,6	0,1	1,2	0,3
Import. totale	43,"	4,3	54,3	1,3	47,5	7,6	46,3	13,9	37,3	11,4

En ce qui concerne les articles de la troisième classe, destinés à des usages divers, il faut citer, parmi les importations paulistes importantes, les cuirs, les peaux, le suif, qui viennent du Rio-Grande do Sul, d'où S. Paulo reçoit la majeure partie de ses produits animaux ; la laine en vient aussi (469 contos en 1906).

L'importation des bois de construction, qui atteint environ 2.000 contos, se fait du Paraná, de Santa Catharina, du Rio-Grande et de la capitale fédérale. Le Paraná est cependant de beaucoup le principal fournisseur : il envoie à S. Paulo des bois, des madriers, des planches, des poutres et des planchettes pour

la fabrication de boîtes. Ces bois sont en général le pin du Paraná, l'*Aramaria brasiliensis*, ou bien le cèdre ou encore l'*imbuia*, un bois indigène très apprécié.

L'importation du coton brut est assez considérable ; c'est elle qui alimente les filatures de l'Etat. Le principal fournisseur est l'Etat de Pernambuco ; l'Etat d'Alagôas devient depuis quelques années un fournisseur important ; il en est de même pour le Rio-Grande do Norte. S. Paulo reçoit aussi du coton de Rio de Janeiro.

	1904	1905	1906	1907	1908
Coton importé, en tonnes	1.672	3.241	2.769	4.803	4.881
» en contos	1.337	3 565	1.399	4.813	4.002
Imp. de Pernambuco, t.	1.468	3.202	2 514	4.184	4 189
» contos	1.775	3.523	2.257	3 270	2.681

On peut se rendre compte par ce tableau que, non seulement l'importation de coton tend à augmenter, mais encore que Pernambuco, qui envoyait à S. Paulo en 1905

99 0/0 du coton importé, se trouve actuellement en face de concurrents, si bien qu'en 1908 les envois de cet Etat ne représentent plus que 67 0/0 de la valeur du coton importé. La faible importation de 1904 s'explique par l'abondante cueillette pauliste, qui, d'après les statistiques, avait atteint cette année-là 912.000 arrobes. La production cotonnière de S. Paulo tend d'ailleurs à s'accroître, comme nous l'avons dit plus haut.

Les produits industriels employés à S. Paulo et importés par cabotage viennent généralement de la capitale de la République. Parmi ceux-ci on peut citer les chapeaux, la colle, les drogues, les articles en fer, les machines et surtout les allumettes. Pernambuco et le Paraná en exportent aussi vers S. Paulo ; le savon vient du Rio-Grande do Sul.

La principale importation de cette dernière classe est celle des tissus, dont les principaux fournisseurs sont le Rio Grande do Sul, Rio de Janeiro et Bahia. Ils ont été introduits à

S. Paulo dans les proportions suivantes de 1904 à 1908.

1904	768 tonnes	valant	1 549 contos
1905	475 —	—	1.426 —
1906	316 —	—	3.034 —
1907	383 —	—	3.834 —
1908	432 —	—	2.637 —

En ces quatre dernières années (1905 à 1908) les importations de tissus du Rio-Grande do Sul ont représenté successivement 32,2 0/0, 60,4 0/0, 64 0/0 et 44,4 0/0 de la valeur totale de l'importation par cabotage.

En somme, par ce qui précède, on peut conclure que les principaux fournisseurs de S. Paulo sont le Rio-Grande do Sul, Pernambuco et la capitale fédérale : le premier lui envoie les produits de son industrie animale, le second lui envoie son sucre, et la capitale ses articles manufacturés.

Nous avons déjà vu quelles ont été les valeurs de l'importation de 1904 à 1908 ; voyons quels sont les principaux facteurs de cette importation.

N.B. — Valeurs des importations en milliers de contos.	1904	1905	1906	1907	1908
Rio-Grande do Norte	6,9	1,4	1,8	1,9	1,7
Pernambuco	4,4	5,1	7,7	14,2	11,
Alagôas	1,6	0,3	1,7	4,3	4,5
Bahia	0,6	0,7	1,	1,	1,1
Capitale fédérale...	6,2	6,7	8,8	9,5	8,4

En 1907 et 1908, S. Paulo a importé des Etats du nord de la République, successivement pour 31.300 contos et 27.200 contos de marchandises ; les progrès réalisés par l'Etat de Pernambuco sur le marché pauliste ont été très considérables ; la capitale fédérale a aussi vu croître ses exportations vers S, Paulo ; l'Etat de Bahia de son côté progresse lentement, mais sûrement, de 1904 à 1908. Quant aux Etats du sud de l'Union, S. Paulo, en ces deux dernières années, leur a acheté successivement pour 20.800 contos et 14.200 contos. Voici, d'ailleurs, quelle fut l'importation du sud, en milliers de contos :

ÉTATS	1904	1905	1906	1907	1908
Paraná	1,4	0,8	2	3,4	2,3
Santa Catharina..	1,2	1,2	1,3	1,9	1,6
Rio-Grande do Sul.	6	5,7	12,4	15,4	10,2

Le Rio-Grande do Sul dispute donc à Pernambuco la première place parmi les fournisseurs du marché de S. Paulo.

Pour terminer ce chapitre, examinons rapidement quel est le rôle de l'exportation pauliste par cabotage. La valeur de cette exportation intérieure est beaucoup plus considérable que celle de l'exportation vers l'étranger, si l'on fait abstraction, bien entendu, du commerce du café.

Dans cette exportation il y a lieu de distinguer l'exportation de produits paulistes et le commerce de transit, c'est-à-dire l'exportation de produits d'autres Etats et de produits étrangers. C'est ainsi qu'en 1907 et 1908 les exportations par cabotage se trouvaient réparties de la façon suivante :

ARTICLES	1907		1908	
	(Tonnes)	(Contos)	(Tonnes)	(Contos)
Produits de S. Paulo	14.296	16.126:	10.932	11.465:
» des États..	434	203:	272	639:
» Étrangers .	3.3 4	2.516:	574	1.101:
Totaux	18.104	18.845:	11.778	13.205:

En ce qui concerne l'exportation de produits paulistes, il faut remarquer que 70 0/0 de la valeur de cette exportation s'appliquent à des produits de l'industrie manufacturière. S. Paul exporte, en fait d'aliments, du riz, du café et de la bière, pour des valeurs supérieures à 1.000 contos de réis; la plupart des Etats de l'Union sont des clients pour ces trois produits ; ses meilleurs clients sont : pour le riz, Bahia; pour le café et la bière, la capitale fédérale et le Rio-Grande do Sul.

L'exportation de bois pauliste est assez insignifiante, quoique cependant les tarifs de transports par la Sorocabana et la Central ne soient guère élevés. Il est probable que, sous

peu, étant données les richesses forestières de l'ouest pauliste, l'exploitation des bois suffira, non seulement à la consommation du marché pauliste, mais encore à l'exportation.

Parmi les produits de l'industrie pauliste, citons l'exportation de sacs et de tissus de sacs vers le Rio-Grande do Sul, Pernambuco et Bahia, l'exportation des chaussures de S. Paulo, très recherchées dans les Etats du nord de l'Union et même à Rio, l'exportation des chapeaux, à peu près également distribuée entre les Etats acheteurs. S. Paulo exporte aussi du papier.

Mais la principale exportation est celle des tissus, qui fut de 6.020 contos en 1907 et de 4.776 contos en 1908; le Rio-Grande do Sul, le Paraná, la Capitale fédérale et Santa Catharina sont les principaux clients de S. Paulo.

A cette exportation par cabotage ajoutons l'exportation par voie ferrée. Les statistiques de la *Central do Brazil* nous apprennent que

cette exportation, qui s'élevait à 6.746 contos en 1907, monta, grâce à certaines modifications de tarifs, à 24.114 contos en 1908, ce qui explique la baisse enregistrée au cabotage en cette dernière année.

Parmi les principaux produits exportés par la Central, les plus importants furent en 1908 :

Articles de mercerie.	818 tonnes	2.445 contos.
Riz.	7.791 —	3.116 —
Chaussures	270 —	2.166 —
Chapeaux.	» —	1.815 —
Tabac manufacturé .	799 —	1.599 —
Papier	353 —	750 —
Tissus de coton . . .	1.842 —	2.763 —
Lard et graisse . . .	749 —	824 —

Le commerce intérieur de S. Paulo avec les autres Etats de l'Union, qui était en 1907 de 166.000 tonnes, valant environ 77.600 contos de réis, a été en 1908 de 144.000 tonnes dont la valeur est montée à 78.700 contos environ. Ces chiffres, qui prouvent le progrès industriel de S. Paulo restent encore au-dessous de la vérité, car les statistiques par

voie terrestre ne sont pas encore complètes.

De nombreux produits paulistes sont exportés sans payer de droit de sortie ; parmi ceux-ci les principaux sont : les sacs, le riz, les chaussures, les chapeaux, les fourrages, les tissus, etc. Pour se rendre compte de l'expansion commerciale de S. Paulo et de son importance, il suffit de voir les statistiques de ces dernières années relatives à ces produits ; ils furent exportés dans les proportions suivantes :

ANNÉES	QUANTITÉS	VALEUR
1904..........	29.251 tonnes	24.466 contos
1905..........	32.082 —	24.834 —
1906..........	32.003 —	33.831 —
1907..........	46.794 —	43.015 —
1908..........	68.225 —	56.804 —

Ces quelques pages sur S. Paulo sont résumées de notre étude économique sur *S. Paulo et son café*, actuellement en préparation.

TROISIÈME PARTIE

LE PAYS DU MATÉ

(*Paraná et Santa Catharina*)

La colonisation.
Le développement économique.
Le Maté,
son industrie, son commerce.
L'industrie forestière.

COLONISATION DES ÉTATS DE PARANÁ ET SANTA CATHARINA

I. Les trois courants migratoires. — Portugais, Paulistes et Immigrés. — La colonisation.

II. Les centres d'immigration européenne. — Blumenau. — La marche vers le Nord. — La colonisation à Santa Catharina.

III. Histoire des colonies du Paraná; les Russes. — Colonies actuelles. — Règlements coloniaux.

I

Le Brésil méridional est habité par une population dont la base ethnique est nettement lusitanienne. Cet élément primitif et prépondérant a un grand pouvoir d'absorption, et les nouveaux venus qui ne s'isolent pas dans la forêt résistent peu de temps à son influence. Le « luso-brésilien », comme il se nomme lui-même dans le sud du Brésil pour se distinguer du teuto-brésilien, le luso-bré-

silien voit prédominer sa langue, ses goûts artistiques, ses coutumes, dans la plupart des nouveaux centres qui se forment.

On peut, cependant, distinguer dans la formation ethnique des Etats de l'Iguassú trois courants migratoires assez nettement caractérisés : les deux premiers d'origine portugaise plus ou moins directe ; le troisième, plus récent, formé par le contingent migratoire venu d'Europe.

Nous avons eu l'occasion d'examiner l'expansion pauliste à travers les forêts vierges du plateau brésilien et leurs incursions aventureuses vers les rives du Paraná. Ces mêmes hardis explorateurs, longtemps appelés Vicentistas en raison de leur provenance, ont eu également un rôle important dans la découverte et la colonisation des Etats de l'Iguassú,

Martim Affonso, donataire de la capitainerie de S. Vicente ayant été informé que, dans le sud du Cananéa, il existait des mines d'or, arma une expédition qui partit en 1531 de

Cananéa et suivit le faîte de la Serra Geral.

Ce furent les premiers Paulistes qui pénétrèrent dans la zone des campos de Curitiba. L'expédition fut malheureuse, car elle fut attaquée et anéantie par les Indiens, lorsqu'elle arriva sur les bords de l'Iguassú. Une seconde expédition fut organisée par Martim Affonso : les Paulistes durent défendre Iguape, menacée par les Indiens. C'est à cette époque environ que remonte le premier peuplement des campos du Paraná, conquis par les Bandeirantes sur les indigènes et les envahisseurs espagnols, venus du Sud.

Parmi les noms qui restent le plus intimement liés à l'histoire de ce passé plutôt obscur, l'historien paranaense Romario Martins cite plus spécialement Eleodor Ebano et Gabriel de Lara. Le premier, gardien des trésors miniers de la région découverte, *capitão povoador*, "*peupleur*", et colonisateur aussi ; le second, administrateur et organisateur des conquêtes portugaises. En 1654, ils fondèrent

Curitiba et, en 1668, Lara y introduisit les services de la justice sous forme de pilori.

Dès le siècle suivant, l'Iguassú avait éte franchi par les Vicentistes vénus par terre. Curitibanos et Lages, actuellement deux municipes de l'intérieur de Santa Catharinà furent peuplés vers le milieu du XVIIIe siècle. A l'heure qu'il est, cette origine historique est encore nettement tracée: les Catharinenses des hauts plateaux ont une allure, des goûts et dés mœurs bien différents de leurs frères de la côte, d'autant plus que la distance et la difficulté des communications leur assurent encore une vie, pour ainsi dire, à part : ils ont gardé vivants les traits moraux des descendants directs des « bandeirantes ».

La côte de Santa Catharina était depuis longtemps connue, lorsque fut découvert l'intérieur. En 1515, les Portugais connurent l'île de Santa Catharina, où ils devaient plus tard fonder Desterro, aujourd'hui Florianopopolis. L'histoire rapporte encore les péripéties de la colonisation de l'île : Velho Monteiro,

un déporté, en fut l'initiateur (1); il chassa de l'île, à plusieurs reprises, le corsaire Lewis, et finit par être assassiné par lui. Britto Peixoto, un vicentiste aventureux, avait été envoyé, en 1682, vers les rives du Sud. Deux ans après, cet explorateur fonda Laguna, après avoir battu les Indiens du cacique Taiaranha; dans l'île de Catharina, il continua l'œuvre coloniale de Velho Monteiro;

D'autres points du littoral de Santa Catharina furent peuplés dès le XVIIIe siècle; Porto Bello et S. Francisco, où se retrouvent les maisons massives aux larges murailles, où des ruines subsistant sur les collines rappellent la colonisation portugaise, car ici la colonisation entre dans la deuxième phase de son histoire.

Les côtes découpées, les longues baies en forme de fiords, les rades sûres, les ports

---

(1) La fille de Velho Monteiro s'appelait, dit-on, Catherine, et l'île fut, grâce à ce fait, mise sous la protection de la sainte du même nom. Desterro signifie exil, déportation : Velho Monteiro consacra par ce motif l'endroit habité par lui à Nossa Senhora de Desterro (Notre-Dame de l'Exil).

naturels devaient attirer l'attention des navigateurs de tous pays qui s'aventuraient dans les mers du Sud de l'Amérique. La côte de Paranaguá à Laguna est des plus hospitalières ; aussi constitue-t-elle un long chapelet de villages anciens, de hameaux et d'habitations, qui témoignent de l'ancienneté de la colonisation.

« On se reposa dans une petite île nommée Santa Catharina, couverte en tous temps de verdure et de fruits, à 27 degrés de latitude australe... », écrit Voltaire dans son *Siècle de Louis XV*, en parlant de l'expédition anglaise du commodore Anson, en 1740. Quinze ans auparavant, le hameau de Nossa Senhora do Desterro avait été élevé au rang de ville.

La colonisation de l'Etat de l'Iguassú par les immigrants portugais date du milieu du XVIIIe siècle. La première introduction se fit, dit-on, en 1723, par ordre du Roi D. João V, mais le premier organisateur de la colonisation fut le gouverneur Silva Paes, qui vint à Santa-Catharina en 1739.

En 1747, d'après les indications du « Conseil d'Outremer », le roi D. João V ordonna que des paysans portugais des îles de Madère et des Açores fussent invités à se rendre dans les domaines américains de la Couronne, au nombre de 4.000 couples. La décision fut affichée dans les îles portugaises, et les inscriptions furent rapides. Les ordres du Roi étaient fort détaillés, tout un système de colonisation y était minutieusement édicté. Les paysans ilhéos furent embarqués, mais les ordres du Roi ne reçurent qu'une application imparfaite, et les biens des immigrants s'en trouvèrent mal. Il n'en est pas moins vrai que ce fut là le point de départ de la prospérité de Santa Catharina ; le lin, le blé et le coton furent cultivés par les nouveaux colons, le littoral se développa peu à peu, l'industrie textile y naquit. En 1777, les immigrés virent leur île envahie par les Espagnols venus du Sud, mais les efforts des Portugais pour la reprendre furent vains ; la paix seule éloigna les envahisseurs.

Pendant le courant du XIXᵉ siècle, la province de Santa Catharina se trouva assez intimement liée aux événements politiques et militaires qui agitèrent le Rio-Grande do Sul.

La troisième phase de l'histoire de la colonisation de l'Etat de l'Iguassú commence vers le milieu du siècle dernier; le Paraná et Santa Catharina reçoivent des colons allemands, italiens et slaves et voient se former les colonies particulières.

Le fait économique le plus saillant qui résulta de ces juxtapositions ethniques fut la création d'une démocratie rurale, comme il n'en existe pas dans le Rio-Grande do Sul. A côté de la grande propriété, vouée généralement à l'élevage, se constitua peu à peu, dans les forêts du Paraná et de Santa Catharina, la petite propriété coloniale. La colonisation par l'immigration européenne connut elle-même deux méthodes : la première, celle de l'initiative privée; la seconde, celle de la colonisation officielle.

II

Une des dernières tentatives de colonisation par le gouvernement portugais au Brésil fut celle de la colonie Ericeira, fondée en 1819 près de Porto Bello (Santa Catharina) ; les colons portugais introduits n'y prospérèrent pas.

Après la proclamation de l'indépendance, le Brésil suivit une autre voie : Dom Pedro Ier, qui voulait être un colonisateur, s'adressa à l'immigration européenne pour peupler le Sud de l'Empire et particulièrement Santa Catharina et Rio-Grande. Nous verrons ce qu'il fit en faveur de Rio-Grande vers 1824. En 1828, des Allemands de Brême, ainsi que quelques Allemands engagés dans l'armée impériale qui s'étaient révoltés à Rio, furent localisés à cinq lieues de S. João, sur la route de Lages. L'endroit était mal choisi et dangereux, en raison des incursions indiennes. Les colons se débandèrent et vinrent chercher sur la

côte des terres plus prospères et plus sûres; ce fut l'origine de Biguassú, élevée en 1884 au rang de paroisse.

Sous Dom Pedro II, la colonisation officielle de Santa Catharina fut poursuivie avec quelque autorité. En 1835, deux colonies étaient établies sur les rives de l'Itajahy, à proximité de le mer. De nouvelles incursions sauvages alarmèrent la population, et le gouvernement dut y envoyer un détachement.

C'est à peu près vers cette époque que commencèrent les premières tentatives de colonisation privée. En 1836 fut fondée la colonie privée de D. Affonso, ou Nova Italia, qui souffrit également des incursions des Indiens. En 1837, ce fut la fondation de Vargem Grande, aujourd'hui Palhoça, sur la côte, en face de l'île de Santa Catharina.

Dans le Nord, un Français fonda la colonie privée de Sahy, dont les résultats ne furent point brillants (1842). Santa Isabel date de 1847, ainsi que Piedade.

Ce n'est toutefois que dans la seconde partie du siècle qui devait atteindre sa plus brillante période la colonisation privée à Santa Catharina. Une société de colonisation s'était formée en 1849 à Hambourg : « L'époque était favorable, écrit M. E. Tonnelat, l'Allemagne, vers le milieu du siècle, après l'avortement de la Révolution, exportait plus d'émigrants que jamais. Il eût été facile d'attirer vers le Brésil beaucoup de ces fugitifs, qui cherchaient à travers le monde une terre de justice et de liberté ». Cette société acheta au prince de Joinville les territoires du Nord de Santa Catharina, qui constituaient la dot de Dona Francisca, sœur de l'empereur Dom Pedro. Les terres étaient bonnes, bien choisies et à proximité d'un port de grand avenir, S. Francisco, le meilleur peut-être de l'Amérique du Sud. Santa Cruz, dans le Rio-Grande do Sul, avait été fondée deux ans auparavant.

Mais l'entreprise privée la plus remarquable à laquelle donna lieu la colonisation de Santa Catharina fut, en 1850, la fondation

de Blumenau. Un jeune médecin allemand de Brunswick vint au Brésil avec quelques milliers de marks et pénétra dans la vallée pittoresque de l'Itajahy. Comprenant l'importance de cette voie naturelle, vers laquelle convergeaient de nombreux et riants vallons qui rappellent les paysages du Rhin, il s'établit avec quelques compatriotes au confluent du Ribeirão da Velha et de l'Itajahy. Avec de maigres ressources, il se mit à attirer vers ces lieux pleins d'avenir d'autres Allemands, et, avec leur aide, il se mit à conquérir sur la forêt des terres cultivables. Les entreprises du Docteur Blumenau furent bientôt connues, mais, à Rio de Janeiro, elles n'éveillèrent aucun intérêt, et en Allemagne, elles attirèrent à peine sur leur auteur les sarcasmes de la presse. Les fonds vinrent à manquer et l'œuvre commencée se trouva menacée. « Il n'avait pas la préoccupation de l'argent, écrivait, en 1900, M. Santos Lostada, de l'argent qui tourmente aujourd'hui l'américanisme du siècle ; son but était de libérer de

l'asservissement les blancs, ceux de Poméranie principalement, et de lier le colon au sol directement, en une éternelle alliance et une tranquillité heureuse ». Ce furent effectivement des Poméraniens et des Mecklembourgeois qui peuplèrent les premiers champs de Blumenau. Leur souvenir se retrouve dans les noms ; Pommeroda, dans la vallée du Testo, à quelques heures de Blumenau, sera demain, peut-être, une grande ville. A Weissbach, j'ai rencontré un vieux Mecklembourgeois qui avait quitté Swerin en 1866 et ne savait pas encore un mot de portugais. La vallée de l'Itajahy est une vallée rhénane, les populations allemandes y vivent à l'aise, dans un paysage d'Europe ; l'imagination distraite laisse croire qu'on est en Suisse ou en Allemagne ; de temps à autre, on croise des charrettes allemandes, comme on en voit peu au Brésil ; les enfants sont blonds et leurs yeux sont bleus, les routes sont excellentes ; dans le centre, c'est le style allemand qui domine dans l'architecture.

Pour arriver à ce résultat, il faut le dire, le Docteur Blumenau dut recourir au gouvernement brésilien qui, en 1860, l'indemnisa de ses dépenses et le nomma directeur de la colonie. Toute la vie du brave Allemand a été consacrée au perfectionnement de son œuvre ; il partit pour Brunswick, en 1884 ; il emporta de sa colonie le souvenir le plus attendri. Deux ans plus tard, il mourait sans l'avoir revue.

En 1860, le baron de Schuebourg avait, à l'exemple du Docteur Blumenau, remonté l'Itajahy-Mirim et fondé la colonie de Dom Pedro, où furent localisés des immigrants allemands badois. Des colons anglais vinrent en 1869 et des italiens en 1874. Le centre prospéra, grâce à l'industrie forestière et à la culture des céréales tropicales ; aujourd'hui, il forme le municipe de Brusque.

Les colonies italiennes sont plus récentes : elles occupent plutôt le sud de Santa Catharina. Nova Trento, au centre de l'Etat, cultive la vigne et le mûrier ; elle communique

avec la mer par le fleuve Tijucas. Dans le sud de l'Etat, on trouve Nova Veneza, Cressiuma, Azambuja, Urussanga, Luiz Alves, Braco-do-Norte, colonies formées de Piémontais et de Vénitiens en majorité, où l'on rencontre aussi des Allemands et quelques Polonais. Ces centres demandent à être plus directement reliés à la voie ferrée *Theresa-Christina.*

A l'heure qu'il est, l'œuvre coloniale par l'initiative privée est continuée dans l'Etat de Santa Catharina par deux compagnies importantes : l'une, la « Colonisadora hanseatica » qui colonise le Rio Hercilio, c'est-à-dire le Haut-Itajahy, dans le municipe de Blumenau, et l'autre, la « Companhia Colonisação e Industria », qui localise dans les « bourgs agricoles » de l'Itajahy du sud des colons brésiliens et étrangers.

La législation coloniale de Santa Catharina est, avec la législation de Paraná, dont elle est d'ailleurs la copie textuelle, une des plus complètes de l'Union, au point de vue de la

réglementation de la colonisation privée. Le propriétaire qui justifie la possession de 1.250 hectares de terres cultivables (50 lots de 25 hectares) peut contracter avec l'Etat la colonisation de ces terres : soit que l'Etat se charge de l'opération en payant 50 0/0 des bénéfices au propriétaire, soit que l'Etat se charge à peine de l'introduction, de l'installation et de l'administration de la colonie et que les travaux de mesurage soient faits par le propriétaire; dans ce cas, 75 0/0 des bénéfices reviendront à ce dernier ; ou bien, tout le service peut être fait par le propriétaire, sous la surveillance de l'Etat, et il a droit au bénéfice, après avoir déposé une caution convenue.

Il est difficile, en l'absence de statistiques, de se rendre compte de l'état actuel des colonies catharinenses; les rapports officiels sont très discrets sur ce point. La prospérité de ces colonies et surtout celle des anciennes colonies, est évidente. Elles ont même une certaine force d'expansion et envoient, elles

aussi, des émigrants. Ce mouvement est facile à vérifier, surtout vers le nord. C'est ainsi que S. Bento est, pour ainsi dire, une colonie de Joinville ; c'est le premier centre de *Serra-Acima*, de la montagne, où aient afflué les Allemands qui peuplèrent les terres de Dona Francisca. Ce fut en 1873 que ces colons gravirent le plateau brésilien et entrèrent au Paraná, où la plupart des Allemands qui y existent sont originaires de Santa Catharina. S. Bento est aujourd'hui un des municipes les plus prospères de Santa Catharina, l'herva-maté, le seigle et le maïs ayant fait sa fortune ; l'outillage agricole y est des plus parfaits : il possède plus de 700 charrues, de nombreuses associations agricoles et un élevage soigné de bétail créole amélioré.

La poussée allemande vers le nord s'observe dans le Paraná, où les colonies des municipes du sud, de Lapa et de Rio Negro, notamment, regorgent d'Allemands ; ce sont les centres de S. Lourenço, Volta Grande, Passa-Tres et Ronda.

III

L'histoire des colonies du Paraná constitue une des pages les plus intéressantes de l'étude de M. Pierre Denis sur le *Brésil au vingtième siècle* ; il a parcouru ces colonies en compagnie d'un publiciste paranaense compétent, M. Paulo d'Assumpção, et les impressions qu'il en a recueillies sont curieuses et vivantes.

Il rappelle la séparation du Paraná, qui, jusqu'en 1853, fit partie de la province de S. Paulo, et indique la marche vers le nord des colons allemands, dont nous avons parlé plus haut. « C'est la première fois, dit-il, que j'ai l'occasion de signaler l'extraordinaire puissance d'expansion de ces populations coloniales ». Un spectacle analogue l'attendait au Rio-Grande do Sul. Antérieurement à ces deux faits, les tentatives de colonisation avaient été peu importantes. En 1847, un naturaliste français, nommé Maurice Faivre,

avait tenté la colonisation de l'Ivahy et fondé la colonie *Theresa*, formée d'immigrés français ; en 1852, des Suisses fondèrent de leur côté la colonie de *Superagoy*, sous la direction de Perret Gentil ; à la même époque, des Italiens s'établirent près de Paranaguá et formèrent la colonie d'*Alexandra*. C'était la période de la colonisation privée. M. Pierre Denis en cite un des épisodes piquants : l'affaire des colons algériens que deux Français turbulents localisèrent dans les environs de Curitiba, vers 1868.

L'ouverture de la route de la Graciosa de Paranaguá vers le plateau dirigea sur Curitiba le flot migratoire. Venancio Lisboa fut le premier président de la province qui songea à localiser les immigrants ; il aida à la fondation de *Pilarzinho*, en 1871, sur des terres municipales. Mais ce fut avec l'arrivée aux affaires de M. Lamenha Lins, en 1875, que la colonisation reprit et subit une nouvelle orientation. Le nouveau président était profondément compénétré de l'excellence du climat et du sol

paranaenses et les jugeait les plus appropriés à l'immigration européenne. La colonisation officielle fut inaugurée et fortement poussée ; c'est alors que se fondèrent les centres coloniaux qui entourent Curitiba: des Polonais furent établis à Orléans, Santa Candida, Santa Ignacio, D. Pedro et D. Augusto ; les terres étaient achetées à des particuliers et colonisées par l'Etat. C'est ce qui fit la prospérité non seulement de Curitiba, qui ne cessa depuis lors de se développer, mais aussi des colonies, qui y trouvèrent dès le début un marché consommateur important.

L'impulsion donnée par Lamenha Lins fut suivie ; la zone maritime elle-même en bénéficia. Paranaguá, Antonina, Morretes et Porto de Cima eurent des colonies de 1877 à 1888.

Au point de vue colonial, l'année 1898 fut singulièrement brillante pour le Paraná ; pendant la présidence de M. Rodrigo Octavio, la colonisation des municipes de Palmeira et de Ponta Grossa fut commencée à

l'aide de colons russes, polonais et allemands. Une trentaine de colonies furent fondées par l'Etat et les environs de Curitiba finirent par se peupler par la fondation d'une colonie particulière, très prospère aujourd'hui. Santa Felicidade. renommée par ses vins.

Les dernières années de l'Empire, 1887 en particulier, virent l'initiative municipale se vouer à la colonisation, Rio Negro, dans le sud de l'Etat, se peupla d'Allemands.

Les premières années de la République marquent un retour actif à la colonisation officielle. On finit de coloniser Palmeira (Kittoland, Santa Cecilia, Santa Barbara) et on se mit aux rives de l'Iguassú. Triompho vit installer sur ses terres les colonies de S. Matheus, Palmyra, Euphrosina et Rio Claro en 1892. Des colonies particulières italiennes vinrent coloniser Campo Largo. L'Etat, de son côté, colonisa Rio Negro (Augusta Victoria et Lucena) et Porto União. Les colonies officielles de cette époque peu-

plèrent l'Etat exclusivement de Polonais. Prudentopolis, la dernière, date de 1896.

« Les Polonais, écrit M. Pierre Denis, m'ont paru avoir une puissance d'expansion supérieure à celle des Italiens. Les familles italiennes sont, en effet, très unies, les enfants ne s'en séparent pas à leur mariage et la maisonnée comprend souvent trois générations; s'il est nécessaire d'ajouter aux ressources que fournit la culture du lot de dimensions souvent restreintes, les fils s'en vont en quête de travail et envoient les économies faites sur leurs salaires. Les colonies italiennes ont toujours fourni un grand nombre de terrassiers pour les constructions de voies ferrées. Après une période d'absence, ils reviennent à la maison. Chez les Polonais, au contraire, c'est l'habitude que le fils qui se marie achète un nouveau lot et, si ses ressources sont insuffisantes, il trouve du moins à louer des terres au quart ou au cinquième des prix. La première bonne récolte lui permettra de s'établir enfin chez

lui, car les terres ne sont pas vendues au comptant et le vendeur se contentera d'un acompte. C'est ainsi que les Polonais se sont répandus peu à peu dans la direction de l'Ouest et qu'on les trouve aujourd'hui jusqu'à quarante et cinquante kilomètres de la ville. »

M. Pierre Denis rappelle, à propos de la colonisation slave, l'aventure des colons russes de Lapa, vers 1880; c'étaient des Russes du Volga, qui parlaient allemand et qui menaient une vie bizarre : ils couchaient dehors, pratiquaient le communisme, travaillaient la terre à leur façon, sans succès d'ailleurs, se firent éleveurs ensuite, puis, finalement, se débandèrent et émigrèrent de nouveau. On retrouve encore parmi les charretiers du Paraná quelques héros de cette aventure coloniale.

Les règlements coloniaux de l'Etat de Paraná ont servi de modèle à l'Etat de Santa Catharina. Au point de vue des faveurs concédées aux immigrants, ils se rapprochent

assez des règlements coloniaux des autres Etats; ils admettent un délai de paiement de cinq ans et concèdent aux nouveaux venus des semences, des instruments aratoires, des secours médicaux et, pendant la première année, des travaux rémunératifs dans la colonie. Une *Commission de colonisation* reçoit les immigrants à Paranaguá et les dirige sur Curitiba, aux frais de l'Etat, où ils sont provisoirement logés avant de choisir leurs lots. En ce qui concerne le paiement des lots, les lois du Paraná et de Santa Catharina sont très douces, car la dispense de paiement est assez facile à obtenir de l'Etat après le troisième versement, si les cultures sont réelles et les améliorations de l'habitation sont évidentes; de plus, après ce versement, les colons ont le droit d'aliéner leurs lots avec l'autorisation de l'Etat.

La colonisation du Paraná est restée pendant longtemps dans un état de complète désorganisation administrative et financière; la réorganisation se fit en 1906-1907, grâce

à l'initiative du président João Candido Ferreira et du secrétaire d'Etat Guttierrez Beltrão.

En 1908, les lots coloniaux occupés couvraient 832.889.000 mètres carrés, appartenant à 5.238 familles immigrées; sur ces terres, l'Etat avait encore à percevoir 681 contos de réis, car la moitié à peine possédait des titres définitifs.

A l'heure qu'il est, les Etats de l'Iguassú bénéficient, avec le Rio Grande, de la propagande que fait l'Union en faveur de leurs terres. Leurs règlements coloniaux sont récents et parfaitement d'accord avec les règlements fédéraux sur la même question. Une étroite entente existe donc entre tous les pouvoirs publics brésiliens pour collaborer à l'œuvre du peuplement du sol. Nous verrons, à ce propos, quel est l'appoint fourni par le Rio-Grande do Sul, si particulièrement recherché des immigrants.

DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

I. Les zones agricoles du Paraná. — Principales productions. — Les institutions agricoles.

II. Les terres de Santa Catharina. — Zones de culture. — Blumenau et son développement économique.

III. Principales industries manufacturières des États. — Statistique commerciale.

I

Les aptitudes naturelles du Paraná doivent leur diversité, non seulement aux différences climatériques qui caractérisent ses deux zones principales, le littoral et le plateau, mais aussi à la variété de ses terres. Les Paranenses aiment, à juste titre, à vanter leurs terres. Toutes les informations, toutes les publications, toutes les études économiques du Paraná sont intarissables en éloges de la terre : le paysan du Paraná a conscience de ce qu'il possède et de ce qu'il

peut en tirer; avec le système de petite propriété, l'Etat a introduit l'amour de la terre.

Que valent en réalité ces terres ? Ceux qui les ont étudiées les louent : elles sont bonnes, riches en silice et en matière organique, plutôt pauvres en acide phosphorique et presque complètement dépourvues de chaux. Elles diffèrent cependant assez sensiblement des terres paulistes. Si l'on retrouve sur le littoral les terrains de formation récente qui constituent la côte de S. Paulo, et la Serra do Mar, toute granitique comme prolongement géologique de la Serra pauliste, on observe de grandes différences dans la formation géologique, dite des gradins, qui constitue les zones des campos de l'intérieur.

Le bassin de Curitiba, si l'on en croit le naturaliste italien Franco Grillo, serait formé d'anciens bassins lacustres desséchés dont les eaux auraient été naturellement drainées par l'Iguassú. Les campos de la région

curitibana sont constitués de marnes quartenaires reposant sur un épais banc de sable. La couche limoneuse, dont parle Franco Grillo, est surtout visible dans le municipe de Castro, où le limon atteint dix mètres de profondeur et repose sur un lit pierreux.

Les Campos-Geraes, qui forment tout l'intérieur du Paraná et dont l'exploitation n'a encore été que timidement ébauchée, les Campos Geraes sont formés de couches de silice, de calcaires et de grès entrecoupées de dépôts basaltiques, qui donnent au sol une étonnante fertilité. A plus d'un égard, le Paranense a le droit de regarder l'ouest de l'Etat comme sa terre promise. Les terrains qui forment les ondulations, les plateaux et les chaînons des campos, empêchent l'infiltration rapide des eaux et donnent le jour aux innombrables cours d'eau qui vont grossir le Rio Paraná et l'Iguassú. Ces ruisseaux et ces rivières fertilisent le sol, mais leur évaporation engendre une atmos-

phère humide, que la forêt vient heureusement absorber : pour le Paraná, plus que pour toute autre zone, la forêt est une protectrice, qui doit être respectée.

Dans les campos de Guarapuara, dont l'étendue est encore inconnue, où le maté et le pin se dressent côte à côte, la couche de limon est çà et là percée par des roches éruptives et des terrains miniers, où abonde le cuivre, encore inexploité.

On pourrait diviser le Paraná en trois zones agricoles principales : celle du littoral, de la côte à la Serra do Mar, celle du bassin de la Ribeira et du nord de l'Etat (S. José da Boa Vista), qui est pour ainsi dire la zone pauliste du Paraná, et enfin celle des campos qui s'étagent vers l'intérieur à une altitude toujours supérieure à 900 mètres. Cette dernière est la plus vaste ; c'est aussi celle qui caractérise le mieux le Paraná et lui procure un climat et une végétation spéciaux.

La zone du littoral est basse, mais étroite, resserrée entre la montagne et la mer ; son

climat est plus chaud, c'est la zone sud-tropicale. Paranaguá, Antonina et Morretes vivent de l'agriculture tropicale. La canne à sucre y est cultivée avec succès, le manioc, les bananes et les oranges en sont les principales exportations. Le riz est assez prospère dans le municipe d'Antonina, ainsi que les haricots noirs et le maïs. A Paranaguá, on a acclimaté avec succès le cacaoyer. Cette zone est historiquement la plus ancienne, mais la colonisation étrangère ne l'a point dédaignée : des centres d'immigration y ont été installés. A Guarakessava, dans la colonie de Superaguy, on cultive la vigne.

La serra forme une haute barrière entre les campos et la zone maritime, mais la montée vers les hauts plateaux est plus douce du côté du Nord : aussi, les Paulistes en ont-ils profité pour coloniser les campos de Paraná. La zone du Nord est tempérée chaude ; elle fait géographiquement partie de l'Etat de S. Paulo et forme d'une part l'Assunguy et le Serro Azul, d'autre part les affluents du Haut-Paranapanema.

L'Assunguy est à 300 mètres environ, S. José da Boa Vista à 530 mètres. La montée vers les campos est rapide. Jaguariahyva est déjà à plus de 700 mètres.

Cette zone tempérée chaude fait de l'élevage et plante du café. C'est la plus riche région caféière du Paraná, le prolongement naturel de la *terra rôxa* de S. Manoel et de Botucatú. L'Assunguy cultive aussi le café, le maïs et les haricots noirs ; c'est une terre fertile qui, pendant des siècles, a été colonisée et cultivée, mais qui manquait de débouchés. Elle dépend aujourd'hui économiquement du marché de Curitiba. S. José da Boa Vista est le municipe caféier du Paraná ; il élève des porcs, plante du tabac et du coton. Jaguariahyva qui, jadis, était grand producteur de coton, élève aujourd'hui un nombreux bétail, sa principale richesse ; le tabac y est très en honneur aussi. Jaguariahyva est à mi-côte des hauts plateaux ; il est comme le trait d'union qui relie S. Paulo à son ancienne *comarca* émancipée.

La zone des campos est la plus caractéristique du Paraná; elle se compose de plateaux successifs que surplombent des chaînons boisés. Le sol, légèrement ondulé, se couvre d'excellents pâturages; des bois se succèdent, formant de petites forêts, où domine l'*Araucaria*, le fameux pin du Paraná. C'est la région du maté. L'agriculture est prospère dans ces climats d'Europe. Dans les parties plus chaudes, le coton a déjà fait l'objet de grandes cultures, sur les rives de l'Iguassú; à Castro, à Tibagy, il a constitué d'importantes plantations. Les agriculteurs les ont peu à peu abandonnées pour se faire éleveurs. Le centre de l'élevage est actuellement le municipe de Ponta Grossa, où l'Etat a établi un de ses postes zootechniques.

Tibagy, sur le fleuve du même nom (affluent du Paranapanema moyen), se voue à l'élevage et cultive le riz et le tabac; sa population agricole émigre vers les forêts à l'époque de l'extraction du maté. Castro est un centre important d'élevage, où les industries de l'éle-

vage ont pris un grand développement : ce municipe exporte des cuirs, de la viande sèche, du lard. C'est un planteur de thé, car à côté de son maté, le Paraná possède son thé, tout comme Ceylan. La Société Agricole de Castro est active et encourage la plantation de la vigne, spécialement de la vigne américaine, qui y donne de bons résultats.

Dans la partie plus méridionale des campos, en particulier dans les colonies des municipes de Lapa, de Rio Negro et de Triumpho, le immigrés plantent les céréales européennes et surtout le seigle. L'orge et l'avoine y mûrissent à côté du lin et de la vigne. Les Polonais sont spécialistes pour la culture du seigle et les Allemands en font leur « roggenbrod ». Le seigle est la grande richesse agricole de l'Etat de Paraná et sa culture prend chaque jour plus d'importance ; pour le moment, il est encore à peu près le monopole des colonies ; mais il est destiné à se répandre dans tous les campos ; mêlée à la paille de maïs, la paille de seigle constitue

un excellent fourrage. La luzerne est encore peu cultivée au Paraná.

Les « campos geraes » laissent mûrir le blé, qui fut une richesse du Paraná d'autrefois, comme des terres d'autres zones brésiliennes. Par malheur, la rouille vint l'attaquer et découragea les agriculteurs. Aujourd'hui, on reprend timidement cette précieuse culture ; la Société d'Agriculture du Paraná ne cesse de conseiller le retour au froment indigène et distribue largement des semences.

Le mouvement agricole du Paraná est déjà nettement esquissé. L'expérience est courte, mais encourageante : aussi, les Pouvoirs publics s'intéressent-ils à l'agriculture : il importe que le Paraná ne dépende pas économiquement d'un seul produit, le maté, qui après tout n'est pas encore une culture rationnelle organisée.

Le président João Candido, pendant sa courte administration, a créé un institut agronomique, qu'il a confié aux soins d'un agronome allemand de Poppelsdorf, M. von

Meien. Cet institut dispose déjà d'un champ d'expérience près de Curitiba, fort bien dirigé et très instructif; malheureusement, les services qu'il rend sont encore restreints, car les études pratiques d'agriculture ne sont point encore organisées; le président Xavier da Silva a bien créé en 1909 une *Colonia Infantil*, dont le but principal est de former des agriculteurs, mais ces nouveaux services sont trop récents pour qu'on en puisse juger la portée. L'élevage, d'autre part, est aidé par les pouvoirs publics, au moyen des postes zootechniques qui existent à Bacachery (Institut agronomique) et à Ponta Grossa.

Les efforts de la Société d'Agriculture du Paraná en faveur de la culture rationnelle et de l'adoption des machines agricoles sont considérables. Fondée en 1890, elle a mené à bien deux expositions agricoles à Curitiba, en 1900 et en 1903. Elle compte près de 1.000 associés; elle fait une large propagande agricole et distribue des semences et des instructions dans toutes les langues. A

Campo Largo, à Castro, à Paranaguá, des sociétés du même genre se sont formées ; à Tibagy, à Pirahy, à Jaquariahyva, ce sont des sociétés plus spécialement destinées à encourager l'élevage. Les colons de Rio Claro constituent déjà une société agricole.

II

Des trois Etats de S. Paulo, Paraná et Santa Catharina, ce dernier est le seul qui possède un large bassin fluvial directement tributaire de l'Océan : le bassin de l'Itajahy et de ses affluents. La côte, qui descend vers le sud du Brésil, resserrée depuis S. Paulo, s'élargit en arrivant à Santa Catharina : les montagnes continuent à l'orner, mais plus isolées, moins compactes et moins hautes : la Serra Geral recule vers l'intérieur, et les hauts plateaux sont plus loin de la côte,

Géologiquement, Santa Catharina est formée de terres conquises sur la mer ; les

sables marins, d'une part, et, de l'autre, les alluvions, provenant des érosions et des minéraux apportés par les fleuves venus de l'intérieur, ont formé la côte actuelle, entourant de terres sédimentaires les îlots granitiques et cristallins qui surplombaient jadis les flots et qui constituent aujourd'hui le relief du versant oriental. La terre conquise est recouverte de pâturages et de forêts, entre lesquels se dressent des blocs erratiques, qui caractérisent une formation antérieure. Il existe encore des vestiges de la structure ancienne ; la côte méridionale est particulièrement parsemée de lagunes, vestige des eaux océaniques ; des îles subsistent encore en face de la côte ; celle de Santa Catharina, la plus grande, voit se rétrécir le détroit qui la sépare du continent.

Les côtes de Santa Catharina sont découpées et offrent de nombreux abris : la navigation côtière y prospéra pour cette raison dès les débuts de la colonisation ; la végétation luxuriante et variée en attira dès cette époque l'attention des navigateurs.

Economiquement, l'Etat peut être divisé en cinq régions principales, dont quatre d'entre elles disposent de bons ports de mer. Celle du nord, la plus restreinte (Joinville, S. Bento) possède l'excellent port de S. Francisco ; celle du bassin de l'Itajahy (Blumenau, Brusque, Luiz Alves) débouche au port d'Itajahy ; celle du centre dispose de Florianopolis ; celle du sud, enfin (Urussunga, l'Araranguá et les colonies italiennes) possède comme débouché le port de Laguna. La cinquième région comprend les hauts plateaux de Curitibanos, Lages et S. Joaquim et constitue le prolongement des Campos Geraes du Paraná.

Cette dernière zone, que la voie ferrée partant de la côte n'a pas encore atteinte, possède tous les caractères des plateaux paranaenses ; on y retrouve les pins élancés et l'abondante complexion hydrographique qui alimente les tributaires du Paraná. C'est la grande région d'avenir, où les terres noires et le basalte offrent aux cultures d'Europe les meilleures conditions naturelles. Le plateau

catharinense se maintient, comme son prolongement du Paraná, à une altitude variant entre 900 et 1.000 mètres. Le municipe de S. Bento, dans le nord de l'Etat, en fait aussi partie, quoique moins élevé ; c'est précisément à cet endroit que la Serra Geral commence à s'éloigner de la mer.

La population qui peuple ces plateaux descend directement des Paulistes, qui s'y établirent au XVIIe siècle ; c'est une race forte, hautaine et vaillante, vouée à l'élevage principalement. Les terres se prêtent admirablement à la culture des céréales, du blé, du seigle, du maïs ; la vigne y mûrit aussi. Curitibanos possède des vallées fertiles ; Lages a un sous-sol riche en charbons et en minerais précieux ; S. Joaquim est la patrie des *gauchos* de Santa Catharina, de ceux pour lesquels le cheval est tout, des éleveurs. C'est un des climats les plus froids du Brésil ; les champs se couvrent de brume, les vents balayent impitoyablement les plateaux. Campos Novos, vers l'intérieur, a un climat plus

chaud, il est à 800 mètres d'altitude et possède une végétation qui rappelle davantage la côte.

La zone du sud de Santa Catharina a joué un rôle important dans la production de blé brésilien ; les terres d'alluvion de Laguna et Tubarão en étaient les centres. Aujourd'hui, c'est le maïs qui y domine et la vigne s'y introduit peu à peu. Les méthodes d'exploitation agricole y sont malheureusement assez archaïques, mais la colonisation de l'Urussanga et du Braço-do-Norte apporte à la région, avec de nouvelles activités, de nouvelles méthodes. La population italienne y dépasse 15.000 âmes, c'est-à-dire plus de la moitié de la population italienne de l'Etat. L'Araranguá est une région parsemée de taches de basaltes, dont la fertilité est proverbiale ; la canne à sucre y atteint des proportions extraordinaires. On y cultive le maïs et les haricots noirs ; lorsque la voie ferrée des mines de charbon, partant de Tubarão, aura atteint l'Araranguá, il ne serait pas

étonnant que cette région devienne le cellier de l'Etat. Le sud de Santa Catharina est aussi renommé pour son sous-sol : une tache importante de terrain carbonifère y amena la construction d'une voie ferrée de 100 kilomètres, dès 1884. Des Anglais cherchent à l'heure actuelle à profiter de ce tronçon, de le prolonger par l'Araranguá et de gravir les hauts plateaux pour desservir S. Joaquim et Lages.

La zone centrale de Santa Catharina, celle qui se trouve allongée en face de l'île, est la plus anciennement colonisée, comme le témoignent les larges et massives constructions portugaises des villages. Le municipe de S. José, le plus important de la région, est assis sur un sol d'argile rouge, çà et là percé de granites et de porphyres. Les cultures tropicales : le riz, le café, le maïs et la canne à sucre constituent la principale richesse de la région. L'industrie de la pêche y est très ancienne ; à l'époque coloniale, les baleinières construites à Itajahy venaient s'abriter dans

les rades de Porto Bello (Ericeira), de Biguasari et de Garopaba. Vers l'intérieur de cette zone, des tentatives de colonisation n'ont point réussi : les Italiens de Theresopolis (sur les rives du Cubatão) ont émigré vers l'Urussunga.

Nous arrivons ainsi aux deux zones les plus importantes de l'Etat, qui se trouvent au nord : la zone de colonisation *blumenauense* et celle de colonisation *joinvillense*.

Blumenau constitue dans l'Amérique du Sud le type le plus parfait de la colonisation européenne ; c'est la perle de Santa Catharina, étant aujourd'hui son municipe le plus riche.

Blumenau est constitué par le bassin de l'Itajahy et de ses affluents (Hercilio et Itajahy-Mirim), son sol est ondulé, montagneux même, fertile surtout sur la rive droite de l'Itajahy, où le gneiss est plus favorable aux cultures que les grès et les schistes de la rive gauche. Le municipe couvre une superficie de près de 10.000 kilomètres carrés, dont 721 kilomètres carrés sont en culture et où vivent une cinquantaine de milliers d'habi-

tants (45.000 en 1907). La route naturelle qu'ouvre vers la mer l'Itajahy est la grande artère commerciale, qui a beaucoup contribué à la prospérité de l'ancienne colonie.

Les paysans de Blumenau cultivent le maïs, la canne à sucre, les haricots noirs, le riz et la pomme de terre ; ils en produisent même suffisamment pour en exporter vers d'autres centres. La grande richesse de Blumenau est cependant constituée par les industries de l'élevage, par la production du tabac et l'industrie forestière. Le tabac est exporté vers l'Autriche et l'Italie, la vallée du Timbó en est le principal centre de production, et de nombreuses coopératives en font l'objet de leur activité. En ces dernières années, l'exportation du tabac de Blumenau a baissé ; il est difficile d'en donner une explication, car la qualité en est bonne. La cueillette de 1909 a été abîmée par la grêle.

L'élevage et ses industries forment donc aujourd'hui la fortune principale du municipe. Blumenau exporte du beurre, du fro-

mage, de la graisse, de la viande et des cuirs. Voici, d'ailleurs, d'après les statistiques municipales, les données que l'on peut comparer aux statistiques générales de l'Etat :

ANNÉES	BEURRE		SAINDOUX	
	EXPORTATION totale de l'Etat de Santa Catharina	EXPORTATION de Blumenau	ÉTAT de Santa Catharina	BLUMENAU
	kilos	kilos	kilos	kilos
1900........	—	409.836	389.600	228.777
1902........	—	540.832	963.400	430.312
1904........	460.100	422.736	870.100	345.332
1906........	504.700	485.236	1.403.400	519.253
1907........	706.000	638.332	1.487.200	653.720

Ces produits, dont l'écoulement se fait principalement sur les marchés de Rio de Janeiro et de Santos, souffrent aujourd'hui de la concurrence active que fait à Blumenau l'Etat de Minas, qui, grâce à sa proximité et à sa richesse, inonde la capitale fédérale de ses produits laitiers. Le Paraná est aussi un client assez important de Blumenau.

L'élevage proprement dit du municipe est assez prospère, et le surintendant actuel, M. Alwin Schrader, s'y intéresse tout particulièrement. En 1906, il a fait procéder à un recensement du bétail de Blumenau et a pu constater l'existence de plus de 30.000 têtes bovines, 56.860 porcs et plus de 8.000 chevaux appartenant à 5.895 propriétaires. Afin de faciliter la tâche des éleveurs et de mieux profiter des importations de reproducteurs, M. Schrader a créé un poste zootechnique à Blumenau. Les enseignements zootechniques qui en ont été retirés sont intéressants. Un étalon de la Prusse orientale y contente les éleveurs, des reproducteurs de la race Allgaen y rendent de bons services ; cependant, les éleveurs veulent introduire des spécimens de la race hollandaise. Il faut dire, à ce propos, que Blumenau a sa race bovine, déjà réputée au Brésil : c'est le *bétail blumenau*, formé du *caracis*, du *turino* et du *campeiro* ; il est généralement noir, taché de blanc : ses cornes et ses jambes sont courtes. C'est une race

précoce et qui donne un lait abondant et épais.

M. Schrader a introduit au poste de Blumenau une nouvelle espèce porcine : le *cornwall*, à titre d'expérience. D'après les rapports de 1909, cette race, peu exigeante et facile à engraisser, a donné à Blumenau des résultats supérieurs à ceux des races de Berkshire et de Yorkshire.

Dans la même zone, Brusque, sur l'Itajahy-Mirim, occupe sa population, d'origine allemande et italienne, à la culture du coton, de la vigne et des fruits. Brusque est un centre industriel ; par le fleuve qui débouche à Itajahy, il envoie ses cèdres et ses essences, qui vont alimenter les scieries d'Itajahy.

A Novo Trento, des colons italiens ont introduit la culture du mûrier et y élèvent le ver à soie.

Enfin, la zone catharinense du nord, dont le centre est Joinville et le port S. Francisco, vit essentiellement de l'extraction du maté et de l'industrie. C'est un centre teuto-

brésilien intéressant : de nombreuses et importantes fabriques y sont montées. Nous n'avons malheureusement pu y obtenir que des rapports municipaux datant de 1897, qui n'offrent plus d'intérêt.

Santa Catharina possède, comme le Paraná, sa Société d'Agriculture, fondée en 1903, et qui organisa, en 1904, une exposition agricole. La Société publie une revue agricole, dirigée par M. Lebon Regis. D'autres sociétés du même genre existent à S. José, à Brusque, à Joinville et à Itajahy. L'Etat possède en outre de nombreuses coopératives : Blumenau en possède cinq pour l'exploitation du tabac (Ascurra, Carijós, Rodeio, Rio dos Cedros, etc.) qui réunissent plus de cent familles. Hansa possède une coopérative fromagère ; Luiz Alves également (coopérative Agordina). Des coopératives viticoles existent aussi dans les centres italiens d'Urussanga et d'Araranguá, réunissant plus de quatre cents familles de cultivateurs.

Florianopolis possède une station agronomique, dirigée par un agronome italien; Lages a un poste zootechnique, et l'Etat compte de nombreux champs d'expériences.

III

Les industries manufacturières sont encore peu développées dans les Etats de Santa Catharina et Paraná, mais elles sont cependant assez variées et peuvent satisfaire largement à la consommation locale. Quelques-unes de ces industries sont prospères et ont atteint déjà un haut degré de perfection; il en est ainsi notamment pour l'ébénisterie et les allumettes au Paraná, l'industrie textile à Santa Catharina. Les capitaux employés sont encore peu importants et la plupart des industries qui progressent, augmentent leur outillage avec les bénéfices mêmes de l'entreprise. Il s'ensuit un progrès lent, mais sûr et continu.

D'après les statistiques du Centre Industriel

de Rio de Janeiro, on peut dresser le tableau suivant en tenant compte de l'industrie du maté, qui représente la moitié de l'industrie paranaense.

	SANTA CATHARINA	PARANÁ
Nombre d'établissements ..	173	297
Capital employé	9.673 contos	20.841 contos
Force motrice (en ch. vap.).	1.119	2.912
Valeur de la production...	14.144 contos	33.085 contos
Nombre d'ouvriers	2.102	4.724

(Ces indications ne sont que très approximatives, en raison de la difficulté qu'il y a à les recueillir.)

Parmi les principales industries du Paraná, en dehors du maté, on peut citer les allumettes, l'ébénisterie, la bière, la fonderie et les boissons alcooliques.

L'industrie des boissons a son centre principal à Morretes, celle de la bière à Curitiba et à Ponta Grossa. Ces industries emploient un capital supérieur à 13.000 contos et occupent près de quatre cents ouvriers.

Les tissus et les chaussures se fabriquent à Curitiba. Des fonderies importantes existent également dans la capitale de l'Etat, où les maisons Müller et Seegmüller produisent pour plus de 900 contos de travaux sur métaux.

La minoterie est assez répandue dans toute la région : A Curitiba, à Araucaria, à Ponta Grossa et à Antonina.

A Curitiba, la fabrique d'allumettes F. Hurlmann produit pour 4.800 contos de marchandises et occupe 800 ouvriers; celle de Garrido et Cie, dans la même ville, vend pour 1.100 contos de produits. Curitiba est, en outre, le centre de la sellerie.

Le savon et les bougies sont faits à Curitiba et à Paranaguá. La céramique est la spécialité de Villa Colombo; c'est, d'ailleurs, une industrie assez répandue dans l'Etat.

Ponta Grossa est le principal centre de la fabrication des vins paranaenses.

L'Etat de Santa Catharina n'est pas moins riche en industries.

La préparation du saindoux est la spécialité de Blumenau (Gustav Salinger et Cie) et de la zone du Sud, de Tubarão et Orléans.

Pour la fabrication de la bière, Joinville fait concurrence à Blumenau.

Une des grandes industries catharinenses est celle des tissus : Brusque, Blumenau et Joinville produisent d'excellents tissus, qui sont exportés vers le nord du Brésil. A Brusque, c'est la maison Renanes; à Joinville, Kaiser et Cie et A. Lepper; à Blumenau, H. Probot et Cie et les frères Hering. Cette dernière maison est la mieux montée, à quelques kilomètres de Blumenau. C'est une famille de Saxons, qui a modestement commencé et qui, aujourd'hui, possède une installation modèle, dont toutes les machines sont allemandes et des plus modernes; les essais de machines américaines n'y ont pas eu de succès. Les frères Hering emploient plusieurs centaines d'ouvriers et, pour leur éviter le trajet de la ville à la fabrique, les nourrissent à bas prix. Ce qui est le plus

pittoresque dans ce ravissant vallon, où s'élève la fabrique, c'est l'industrie familiale d'autrefois, qui s'y trouve restaurée dans le cadre imposant de la grande industrie moderne.

Santa Catharina possède aussi des fonderies à Florianopolis (C. Hœpke et Cie) et à Joinville (Baptista Oscar et Cie). Blumenau est le centre de l'industrie laitière, avec Warnow et Itajahy. Les raffineries sont réparties dans tout l'Etat.

Les meubles sont fabriqués à Blumenau, à Joinville et à Florianopolis. Joinville a des tanneries importantes et fabrique des bougies et du savon. Cette dernière industrie est arrivée à un degré de perfection tel que la grande industrie similaire de Rio de Janeiro lui a ouvertement fait la guerre.

Les vins sont la spécialité de Novo Trento et de la zone du sud de l'Etat.

Itajahy, qui fut jadis grand chantier de construction de navires marchands, possède une scierie importante, qui reçoit, par la rivière, les cèdres de Brusque, les prépare et

les expédie à Rio de Janeiro et à Bahia, pour la fabrication des boîtes de cigares.

Quant au commerce général de la région que nous étudions, il est assez important et tend à se développer d'année en année. Il est difficile de donner des chiffres exacts à ce sujet, car les statistiques de l'Union sont assez différentes des statistiques locales. Voici les données de l'Union en milliers de livres sterling :

(Commerce Extérieur)

ANNÉES	SANTA-CATHARINA			PARANÁ		
	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	TOTAUX	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	TOTAUX
1902 ..	156	164	320	145	428	944
1903 ..	203	143	326	219	660	647
1904 ..	231	189	420	231	799	891
1905 ..	265	246	511	245	882	1.127
1906 ..	318	315	633	394	1.310	1.704
1907 ..	454	269	723	424	1.082	1.506
1908 ..	463	268	731	505	1.202	1.707

Nous verrons, à propos du maté, quelle est la part qui revient à ce produit dans l'exportation de ces Etats.

D'après les statistiques du secrétariat des finances de Curitiba, les principales exportations du Paraná, en dehors du maté, sont les porcs, les bois, les allumettes et les produits de l'élevage. L'Etat exporte aussi du café, des haricots noirs et des bananes.

Voici, en ces dernières années, quelles furent les exportations des produits de l'élevage :

PRODUITS	UNITÉS	1905-06	1906-07	1907-08
Porcs	Têtes	19.194	19.775	23.027
Bœufs........	id.	7.705	5.388	1.504
Chevaux et Mulets	id.	1.270	931	2.816
Graisse......	Caisses	145	5.001	2.881
Lard	id.	891	5.934	6.741
Viande de porc	id.	2.135	4 114	6.686

Les progrès de l'exportation de l'élevage porcin et de ses industries sont donc assez sensibles.

Le commerce extérieur de Santa Catharina est moins important que celui du Paraná; en revanche, son commerce par cabotage est plus considérable. Ses valeurs officielles furent:

En 1894	de 3.349	contos par cabotage et	1.645	contos	pour l'étranger.
1896	4.699	—	1.901		—
1898	6.975	—	3.024		—
1900	4.509	—	2.746		—
1902	4.536	—	2.737		—
1904	5.281	—	2.154		—
1906	5.381	—	2.412		—

En 1907, le commerce d'exportation total atteignit 10.253 contos; en 1908, il monta à 10.354 contos.

Les exportations de Santa Catharina vers le Brésil sont représentées par le maté, le beurre, le saindoux, le sucre, la farine de manioc, les bois; l'Etat exporte aussi des haricots noirs, du café, des clous, du tabac et des bananes.

De 1907 à 1908, la production des grands articles d'exportation catharinense: saindoux, beurre et sucre, a sensiblement baissé, mais, en raison de la hausse des prix, ils ont obtenu des valeurs plus considérables. Un fait reste à noter, c'est l'importance de Santa Catharina comme production de riz; après Minas Geraes et S. Paulo c'est le plus grand planteur de riz; en 1906 il en cueillait 1.205.000 kilo-

grammes, et en 1908 il en cueillait plus de 2 millions de kilogrammes.

Le commerce de Santa Catharina offre donc une certaine importance au point de vue de l'échange intérieur des produits brésiliens; son rôle en cela est considérable, si l'on tient compte de ce que Santa Catharina est aujourd'hui encore mal servi de voies ferrées. Ses réseaux fluviaux et ses ports compensent heureusement les transports par chemin de fer, mais les résultats commerciaux que nous venons de résumer montrent bien que l'Etat est loin de fournir à l'Union et qu'elle peut en attendre; les produits de l'élevage et la production des céréales décupleront d'importance, lorsque la voie ferrée aura relié le haut plateau de Lages à la côte et que, d'autre part. l'Araranga sera desservi par le chemin de fer.

LE MATÉ

SON INDUSTRIE ET SON COMMERCE

I. Le maté-historique, le produit, ses qualités essentielles.

II. La zone du maté. — l'industrie du maté : les procédés et la préparation. — Les usines des Etats producteurs de maté.

III. Le commerce du maté. — Empaquetage. — Les marchés consommateurs. — L'exportation.

I

Le maté est un produit encore trop peu connu en France pour qu'il soit inutile de le définir : c'est une plante de trois à six mètres de hauteur, que les colonisateurs espagnols ont appelée Yerba-Maté et les Portugais Herva-Mate. Scientifiquement, c'est une ilicinacée que Saint-Hilaire décrit sous le nom d'Ilex paraguanensis et qu'on pourrait appeler d'une façon plus suggestive : « Thé du Paraná ». Le maté est effectivement un succédané du thé. Cet arbuste, auquel on donne si impro-

prement le nom d'herbe, habite la région tempérée de l'Amérique du Sud, située entre les 2e et 3e degrés de latitude, et dont l'altitude varie entre 500 et 1.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le maté est une spécialité de l'Amérique du Sud ; aussi son usage y est-il très ancien. Les jésuites, qui entrèrent en contact avec les Indiens dès les débuts de la colonisation, rapportent que, pendant leurs voyages, ces indigènes mâchaient des feuilles qui remplaçaient toute nourriture. « Des auteurs du XVIIIe siècle, écrit M. Wenceslão Bello (O Brazil, suas riquezas naturaes, suas industrias, tome 1er, page 138), des auteurs racontent également que les Indiens faisaient des excursions périodiques aux *hervaes*, pour se purger de leurs maladies et retremper leurs forces, et que, arrivés là, ils faisaient une infusion de feuilles de maté dans de grands chaudrons et la distribuaient entre eux dans une sorte de gourde, qui passait de main en main ou de bouche en bouche ».

Les jésuites mirent à profit cette précieuse découverte et commencèrent à exploiter le maté, conservant jusqu'en 1774 le monopole de l'exportation de ce produit.

Les colonisateurs de l'Amérique méridionale, tant espagnole que portugaise, prirent eux-mêmes goût à cette boisson, aux précieuses qualités, si bien qu'elle devint la boisson nationale dans tout le Sud du continent. « Le maté, écrivait le Dr Monin dans son livre sur « *l'Hygiène de l'estomac* », a sauvé l'Amérique du Sud du fléau de l'alcool ! ». Le fait est que, à l'heure actuelle, le maté est la boisson favorite de la grande masse de la population argentine, chilienne, paraguayenne, uruguayenne et sud-brésilienne, c'est-à-dire d'environ 14 millions et demi d'habitants. Le maté sort peu de l'Amérique du Sud, les marchés européens sont encore loin d'être conquis, de grands efforts sont faits en ce sens : ils seront heureux vraisemblablement, quand la préparation du maté aura été définitivement adaptée au goût européen. En France,

le maté sort peu du domaine de la pharmacie.

Le maté est effectivement un médicament agréable, que l'on peut prendre en doses plus considérables, car c'est un véritable aliment. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de faire de longues considérations sur la composition du maté et ses qualités médicales, l'analyse ayant été suffisamment faite en France et ailleurs; M. Moreau de Tours, de l'Institut Pasteur, a publié à ce sujet, en 1904, un opuscule sur le maté, qu'il a comparé au café. Le Dr Victorio do Amaral décrit de la façon suivante les qualités du maté : « C'est une boisson tonique, stimulante et diurétique, classée par les hygiénistes et les physiologistes comme le thé indien, le café et l'alcool, comme aliment respiratoire, d'épargne et d'économie, parmi ceux que l'éminent professeur Adolphe Gubler appelle dynagrophores, c'est-à-dire, qui réparent les forces et non les tissus ».

Il soutient les forces de l'organisme, atténuant la sensation de faim à tel point que

nos métis de l'intérieur ou les *gauchos* des pampas peuvent, sans grands sacrifices, passer des journées entières sans aucun aliment solide, pourvu qu'il ne leur manque pas l'infusion du maté, simple et sans aucune autre substance, même sans sucre. Cette influence, presque magique, s'exerce aussi sur les soldats en marche, comme on a eu déjà l'occasion de l'observer pendant la guerre du Paraguay et pendant les différentes campagnes dont le Sud du Brésil et les Républiques platines furent le théâtre. » Un général brésilien, le divisionnaire Rocha Callado, racontait naguère de quelle façon les soldats restèrent pendant plus de vingt jours aux campements de Capivary et de S. Joaquim au milieu des hervaes, se nourrissant presque exclusivement de maté. « Sa préparation, écrivait-il, consistait à l'improvise de branchages verts, établis sur un brasier, où l'on couchait des branches de maté et où l'on conservait pour être lentement desséchées et légèrement grillées, ensuite, portées à un pilon et pilonnées suivant le procédé

appliqué à cet ustensile. A défaut d'un pilon, on prenait un képi de troupe paraguayen intérieurement ajusté dans un trou en terre, et plusieurs fois on finissait cette opération avec les mains.... » (M. Francfort. — *Étude sur le Maté.*)

Le paysan de l'Amérique méridionale boit le maté amer dans une sorte de gourde, la *cuia* : c'est le *chimarrão*, qui a des fanatiques tout comme le vin ou la bière, et constitue des vices infiniment moins dangereux, il est vrai, que l'alcoolisme. Le maté est un puissant rafraîchissant pendant les étés brûlants : c'est là sa qualité principale.

Le désir d'augmenter la consommation du maté à fait les intéressés recourir à une active propagande, et une grande quantité de monographies et de brochures sur ce produit ont vu le jour dernièrement ; la Mission Brésilienne de Propagande, en Europe, ne néglige aucun effort pour le faire connaître et apprécier ; la Propagande du maté est menée de front avec celle du café. Il est encore difficile

de se rendre compte des effets de cette action officielle, il est possible cependant qu'elle soit couronnée de succès, mais pour cela il faudra que la préparation soit soignée et adaptée aux goûts d'Europe, car le *chimarrão* y serait voué à un insuccès certain.

Parmi les principales brochures dernièrement publiées sur le maté, il faudrait citer celle de M. Édouard Heinze, consul allemand à Curitiba. Il traite très complètement la question, avec l'abondance méticuleuse et doctorale qui caractérise ses compatriotes. Son étude du maté, au point de vue commercial, n'est rien moins que remarquable : nous aurons l'occasion d'y revenir. Un travail, déjà cité, de M. Victor F. do Amaral, présenté en 1900 à la Société Nationale d'Agriculture de Rio, s'attache tout spécialement à l'étude des propriétés du maté, et contient une compilation fort complète d'articles, d'opinions et d'expériences de physiologistes autorisés, comme le Dr Monin, le Dr O'Followell et le Dr Doublet, pour ne citer que les Français. « Les conclu-

sions du Dr Doublet se synthétisent comme il suit, dit l'auteur : 1° le maté excite le système nerveux, domine et règle l'effort qui préside à toute activité intellectuelle et musculaire, 2° associé à une alimentation insuffisante, il rétablit l'équilibre en diminuant la destruction des tissus organiques, l'autophagie ; 3° il permet, pendant un jeûne prolongé, un travail musculaire égal à celui qui serait produit en mangeant ; il soutient l'énergie physique et morale, capable de faire supporter la fatigue. »

Le docteur Moreau de Tours est l'auteur d'importantes analyses de maté. Il a surtout étudié la question au point de vue médical. Les docteurs Neger et Vanino, qui, pour M. Edouard Heinze, ont sur M. Moreau de Tours l'avantage d'être Allemands, ont également étudié le maté, son industrie et son commerce avec soin.

En 1906, parut à Curitiba une petite brochure fort intéressante de M. Maurice Francfort, gérant de l'*Agence Consulaire de*

France. Cette étude est extrêmement claire et concise. Elle est dédiée aux ministères français de la guerre et des colonies et a pour but de démontrer l'utilité du maté dans l'armée et aux colonies. M. Maurice Francfort arrive à quatre conclusions : le maté augmente les forces vitales; il dispense pendant un certain temps de nourriture solide ; c'est un puissant digestif et c'est un moyen « de combattre et remplacer, avec tous les avantages mais sans aucun des inconvénients, l'usage des boissons alcooliques. »

Le *Boletim de Agricultura* de S. Paulo publiait en octobre 1908 une étude non signée sur l'*Herva-Maté.* Au point de vue pratique, la culture y est mieux expliquée qu'ailleurs.

II

L'*herva-maté* pousse dans une zone assez étendue de l'Amérique méridionale : les principales régions productives sont : le plateau

du Paraná, l'Etat de Santa Catharina, le nord du Rio-Grande do Sul, le territoire argentin de Missiones et les hervaes de S. Miguel, de Santa Rosa et de S. Estanislão au Paraguay. Pendant longtemps, ce fut le Paraguay la principale source de l'approvisionnement du Rio de la Plata. Au Brésil, le Matto Grosso est devenu également un grand exportateur de maté. Dans le sud de l'Etat de S. Paulo, on songe aussi à exploiter cet important produit.

A l'heure actuelle, c'est incontestablement au Paraná qu'appartient la plus vaste étendue de hervaes en exploitation. Le maté du Paraná est cueilli sur tout le plateau, depuis la Serra do Mar jusqu'aux rives du Paraná, entre 800 et 900 mètres d'altitude. Les municipes de l'intérieur du Paraná sont les plus riches en hervaes ; l'ancien territoire contesté argentino-brésilien de Palmas constitue aujourd'hui pour le Brésil une précieuse réserve d'hervaes, encore imparfaitement exploitée.

Les *hervaes* sont des forêts naturelles, où dominent les pins et les essences brésiliennes,

telles que la peroba, l'imbuia, etc., et où la végétation moyenne est formée par les arbustes de maté. Ce produit se trouve en telle quantité à l'état natif que l'on n'a pas encore songé sérieusement à le planter. Nous avons eu toutefois l'occasion de voir à l'Institut agronomique de Bacachery (Paraná) des expériences réalisées par un agronome allemand, M. von Meien, qui prouvent que les méthodes ordinaires de germination peuvent être employées avec succès pour le maté (1).

Parmi les différents procédés de multiplication de l'arbuste du maté, on préconise la stratification, la macération et le fumier animal. La stratification consiste à déposer les graines en couches alternatives avec du sable, qui, légèrement humide, active pendant quelques mois le développement des graines. L'opération doit avoir lieu pendant l'été et non pendant l'automne et l'hiver, comme dans

(1) On a longtemps cru que le maté était du nombre des plantes qui, pour se reproduire, doivent avoir la semence absorbée par un oiseau et ne germent qu'après avoir passé par son tube digestif.

les climats d'Europe. La macération consiste à maintenir pendant dix heures les graines dans des solutions d'acide chlorhydrique ou sulfurique et pendant une semaine dans un bain de potasse. Ce procédé est plus rapide, mais plus délicat. Le troisième procédé, dit du *lit chaud* (cama quente), consiste à laisser fermenter les graines dans le fumier animal.

L'arbuste de maté planté peut fournir un kilogramme de feuilles au bout de trois ans. Certains propriétaires et quelques administrations ont déjà commencé à s'occuper de la plantation de maté. Il existe un grand nombre de pépinières d'arbustes de maté, où le planteur peut facilement se pourvoir, car, à partir de deux mois, la plante n'exige plus aucun soin spécial et se laisse aisément transplanter.

La cueillette du maté est la grande industrie de la forêt parauaense. Pendant tout l'été, travailleurs et colons ont laissé la forêt se reconstituer, en l'abandonnant pour leurs champs et leurs petites cultures ; dès les débuts de l'hiver sud-américain, la forêt se

repeuple, les agriculteurs deviennent *hervateiros* et vont chercher dans les feuilles de maté le complément pécuniaire qui leur permet de mener une vie plus large.

L'*hervateiro* ne cueille, en règle générale, que les branches les plus mûres et ne retire à l'arbuste que le tiers environ de son feuillage. Il se contente d'une telle cueillette dans l'intérêt de l'arbuste qu'il doit ménager et dans son propre intérêt, pour ne point retrouver les années suivantes de trop vastes lacunes dans les hervaes.

La cueillette du maté se fait généralement de mars à septembre, en conformité avec les lois forestières des Etats. La plupart des hervateiros sont des hommes; les femmes restent généralement sur le lopin de terre où vit la famille. A S. Bento, dans l'Etat de Santa Catharina, par exemple, l'agriculture est presque exclusivement le domaine des femmes ; les hommes sont tous employés dans l'industrie du maté, soit pour la cueillette, soit pour le transport par les longues routes

qui mènent des hervaes aux *engenhos*, où sera préparé le maté.

La cueillette du maté n'est pas toujours exécutée comme nous le disions plus haut. Bien des scènes de sauvagerie ont lieu dans la forêt, où l'*herval* est la proie de l'avidité humaine. Les procédés rationnels ne sont point toujours suivis, et les lois restent en partie impuissantes devant ces abus. D'autre part, les terres de l'Etat sont parfois illégalement envahies par des *hervateiros* aventuriers. Cependant, la cueillette a généralement lieu dans les propriétés privées. Le propriétaire de l'herval réunit les bras nécessaires pour la cueillette parmi les colons ou les agriculteurs du voisinage ou bien afferme son herval à un entrepreneur; souvent, il arrive même que ce propriétaire possède également un *engenho*, où il peut alors préparer son produit lui-même.

Avant d'être dirigé sur l'*engenho*, le maté subit un premier traitement dans la forêt même où il a été cueilli.

Les *hervateiros* partent pour la forêt en *turmas* ou sections. qui établissent des *ranchos* ou campements de tentes, où ils vont vivre pendant les mois de cueillette. A proximité, ils construisent des *giráos* ou grils appelés *carijós* au Paraná. Ces grils sont destinés à faire sécher les feuilles cueillies. De grands feux sont alors allumés, et parfois les *hervateiros* ont le tort d'y employer comme combustible des bois résineux, ce qui enlève une grande partie de l'arome que doit garder le maté. Le séchage du *carijó* n'est toutefois que le deuxième séchage, car, avant d'y être amenées, les branches de maté ont déjà été passées au feu, dans l'herval même, Le *carijó* est le séchage complet des feuilles par l'action directe du feu, ce qui donne au maté un goût très prononcé de fumée. Ce procédé est le plus économique ; le produit en est très goûté dans l'Amérique du Sud, mais ce goût qui caractérise le *chimarrão* est précisément celui auquel les amateurs de thé indien ne peuvent se faire. Aussi, existe-il

un autre procédé pour le séchage du maté, procédé plus dispendieux, il est vrai, mais de jour en jour plus répandu : c'est la méthode du *Barbacuá*. Ce procédé, plus perfectionné que le *carijó*, suppose une installation de quelque importance en maçonnerie, avec des fournaises qui sèchent les branches de maté à une distance de quelques mètres. « C'est évidemment un anachronisme, dit M. Wenceslão Bello, que la dessiccation du maté au *carijó*. Le Gouvernement du Paraná a mis à prix l'invention du système plus perfectionné, qui substituerait ce procédé, et il existe déjà des étuves d'inventeurs brésiliens qui satisfont à toutes les nécessités et donnent un excellent produit, qui atteint sur le marché un prix supérieur de 50 0/0 sur l'herva de carijó. »

Après le passage au *carijó* ou au *barbacuá*, les branches séchées sont taillées en pièces, soit au moyen d'un rouleau compresseur en forme de cône, muni de dents et mû par un cheval, soit au moyen du battage à la *cañcha*,

comme disent les hervateiros. La *cañcha* se compose de deux parois de bois parallèles, distantes de 1 mètre. Le maté en branches y est introduit transversalement et battu à l'aide d'une perche munie d'un tranchant.

Le produit, sous forme d'*herva cancheada*, est ensuite mis en sacs ou en paniers de bambou et envoyé à l'*engenho*; il peut même être exporté sous cette forme, ne constituant alors qu'un produit de troisième qualité.

L'*engenho* de maté est l'usine où le produit brut est traité par des machines et séparé en types commerciaux, comme dans l'industrie du café. Le transport du maté vers l'usine, constituant parfois des parcours de plusieurs centaines de kilomètres, donne lieu à une nouvelle industrie fort bien organisée au Paraná et à Santa Catharina. Le maté est mis dans de grands chars à bœufs : « Le Paraná a ses rouliers, écrivait en 1908 M. Pierre Denis; c'est un des types les plus curieux de la population brésilienne que ces charretiers allemands, à qui leur langue et

leur métier font une double originalité. Ils ont leurs quartiers dans quelques villages où vivent leurs familles. Autour de leur maison ils possèdent quelques pâturages, leurs bœufs s'y refont de leurs grands voyages. J'ai croisé leurs énormes voitures, lourdes et recouvertes d'une grande bâche grise posée sur des bois en cerceau. » L'industrie des transports du maté occupe aussi une flotille sur l'Iguassú et son affluent le Rio Negro : le produit des hervaes des campos de Guarapuava et de Palmas remontent l'Iguassú jusqu'à Porto Amazonas et le Rio Negro jusqu'à la ville de Rio Negro, d'où ils sont expédiés par chemin de fer sur Curitiba.

Les usines de maté sont des établissements industriels dont les machines sont mues généralement à l'eau ou à la vapeur. Ces machines sont des cylindres rotatifs destinés à sécher une troisième fois au feu les feuilles de maté, des pilons de bois qui broient les feuilles, des tamis et des ventilateurs. Le maté « bénéficié » se présente sous différentes

formes, depuis la fragmentation la plus grossière jusqu'à l'état poudreux. Des trois types principaux : *fino*, *entrefino* et *grosso*, il y a une infinité de mélanges en proportions différentes, qui constituent des marques spéciales des différentes fabriques. Ces divers modes de préparation influent sur le goût même du maté, et selon que le consommateur exige du *chimarrão* ou du thé de maté on lui sert des marques différentes. Le goût plus ou moins amer, l'odeur de fumée, l'arome du maté sont plus ou moins prononcés, suivant les goûts du marché. C'est précisément à cette phase de la préparation du *barbacuá* (car le *carijó* ne s'y prête pas) que le producteur qui veut conquérir les marchés européens doit s'attacher à former un type agréable par l'arome et la saveur, capable de soutenir la concurrence du thé indien.

Il n'existe point de statistiques exactes sur l'industrie du maté ; les *engenhos* de maté sont nombreux, surtout au Paraná. Des données approximatives sur la situation des princi-

pales usines sont fournies par le « Centro Industrial » de Rio de Janeiro. En se basant sur ces renseignements, publiés en 1909, on peut dresser le tableau suivant :

ÉTATS	ENGENHOS	CAPITAUX	VALEUR DE LA PRODUCTION	OUVRIERS
		contos	contos	
Paraná.........	32	8.170 :	16.158:	936
Santa Catharina.	9	1.780 :	3.765:	336
Matto Grosso....	1	4.000 :	2.000:	3.000
Rio Grande do S	2	300 :	650:	700

Ces statistiques sont visiblement au-dessous de la vérité, particulièrement en ce qui concerne le Rio-Grande, puisque, en 1904, cet Etat produisait déjà 8.937.010 kilogrammes de maté et en exportait 4.300.000 environ, pour des valeurs respectivement de 2.681 contos et de 1.037 contos de réis. En 1908, comme nous le verrons plus loin, le Rio-Grande a produit plus de 10.800.000 kilogrammes de maté. En ce qui concerne le Matto Grosso, l'erreur ne doit pas être moins sensible, car la seule exportation de 1905 a dépassé 2.780 contos de réis.

Les chiffres officiels de l'exportation ne donnent que des indications vagues sur la production, car la consommation de maté au Brésil est très considérable : elle dépasse sûrement 13 millions de kilogrammes (Wenceslão Bello).

« L'Etat de Paraná, dit M. W. Bello, est le plus grand des centres producteurs de maté et a toujours constitué les deux tiers de l'exportation brésilienne. Sa suprématie dans cette industrie s'exerce, tant par la quantité comme par la qualité et la perfection de la préparation du produit. Le maté du Paraguay a eu un grand renom, il était considéré comme plus savoureux que tous ses concurrents; mais aujourd'hui on sait que celui du Paraná lui est supérieur, et cette vérité a été constatée, dès 1881, par le savant physiologiste français L. Couty. »

Des trente-deux grandes usines de maté que possède le Paraná, quinze sont à Curitiba même; parmi les plus importantes de ces engenhos, il faut citer ceux de David Car-

neiro, G. Miranda, Guimarães et C[ie], veuve Corrêa, F. Fontana, etc., dont la production annuelle atteint ou dépasse deux millions de francs. A Antonina et à Paranaguá, les ports du maté, il existe aussi des usines assez importantes. A Rio Negro, il y en a trois, ainsi qu'à Morretes. Campina Grande, Ypiranga, Deodoro et Palmeira en possèdent aussi.

Dans l'Etat de Santa Catharina, la principale ville du maté est Joinville, qui occupe quatre engenhos, dont un de la maison Ab. Baptista et Oscar, qui en possède également à Rio Secco et à Blumenau.

Le plus grand établissement brésilien de maté est celui de la Compagnie Mate-Larangeira, dans le Matto Grosso, mnnicipe de Nioac; ses exportations se font par le fleuve Paraguay, à Porto Martinho.

III

L'exportation du maté brésilien se fait en majeure partie par les ports paranaenses

d'Antonina et de Paranaguá, par le port catharinense de S. Francisco, par Porto Alegre et Rio-Grande, dans l'Etat de Rio-Grande do Sul, et par Porto Martinho, dans le Matto Grosso.

Le maté est généralement exporté dans des tonneaux ou des peaux de bœufs, le Paraná n'admet pas l'exportation en sacs ou en paniers : une loi de l'Etat est venue, en 1902, régler ce mode d'exportation destiné à encourager l'industrie du bois. L'empaquetage du maté dans des cuirs a pour but de permettre plus facilement de le transporter à dos de mulet dans les plaines de la Patagonie. La mise en tonneaux est le système le plus parfait que l'on puisse souhaiter pour l'exportation du maté. Sur les quais de Paranaguá et de S. Francisco on peut voir chaque jour s'empiler de jolis tonneaux de sapin aux douves jaunes et roses alternées. Ces tonneaux donnent lieu à une industrie annexe fort prospère.

L'Etat de Paraná perçoit un impôt d'exportation de 751 réis par arrobe de 15 kilo-

grammes de maté exporté ; l'Etat de Santa Catharina ne perçoit pour cette exportation que 180 réis par arrobe.

Ces impôts d'exportation constituent les questions économiques les plus discutées dans les deux Etats entre les producteurs de maté et les pouvoirs publics. La République argentine étant de beaucoup le client le plus important du maté brésilien, la question est intimement liée à la politique commerciale de Buenos-Ayres. Le terrain sur lequel se pose le problème est celui des relations entre le Brésil et l'Argentine, et dans ce sens on peut dire qu'il n'est point complexe, car il n'admet pas plusieurs solutions. Lorsque, par la conquête de marchés étrangers autres que le Rio de la Plata, les Etats producteurs de maté se seront affranchis de leur clientèle exclusive, ils pourront, sur un autre terrain, chercher des solutions aux crises qui peuvent se présenter : « Ce même commerce du maté, disait dans son premier message le président du Paraná, M. Vicente Machado, en

1905, a souffert l'influence de toutes les situations politiques des marchés de consommation si réduits du Rio de la Plata; avant même le blocus de Buenos-Ayres par les Français, en 1840, jusqu'à l'expulsion de Rosas, le siège de Montevideo, le blocus franco-anglais et tout ce qui a troublé nos relations avec les régions desservies par l'estuaire de la Plata. » Pendant les années de 1851 et 1852 les troubles de la Plata provoquèrent une crise du maté, qui détermina la misère d'un grand nombre de producteurs.

La République Argentine, grande consommatrice de maté, en exploite aussi dans son territoire des Missions, mais en quantité très réduite ; elle possède, au contraire, un grand nombre d'usines pour bénéficier et préparer le maté importé du Brésil.

Pour protéger leur industrie de la prépation du maté, les Etats brésiliens, producteurs, avaient voté, du temps où ils n'étaient que provinces de l'Empire, des lois protégeant les industriels, propriétaires d'en genhos. La loi paranaense de 1885 taxait

d'un impôt d'exportation plus considérable le maté exporté non bénéficié, le *maté cancheado*.

En 1892, un fort courant se dessina au Paraná en faveur de l'uniformisation des taxes d'exportation, de l'*equiparação*. M. Vicente Machado fut un des plus actifs parmi les défenseurs du nouveau projet, qui fut adopté, malgré les fortes résistances opposées par les industriels, qui se jugeaient lésés.

Le gouvernement argentin s'était mis depuis longtemps à protéger l'industrie du maté dans la République, au moyen de taxes différentielles, d'encouragements de toutes sortes ; il attira des capitaux, des usines se fondèrent, dont la plupart, il faut le dire, avec des capitaux brésiliens et appartenant à des Brésiliens. La circulaire Terry, de 1904, vint favoriser indirectement la production brésilienne ; le ministre argentin des finances établissait une classification douanière différente, qui assimilait le *maté cancheado* au type *grosso*, plus taxé à l'entrée. Le gouverne-

ment de Buenos-Ayres ne tarda pas cependant à révoquer cette circulaire, dans le but de nationaliser l'industrie du maté.

Les industriels du Paraná revinrent à la charge en 1908 et signèrent une pétition, qui fut présentée au Congrès, demandant le retour au régime de 1885. La démarche n'eut pas de succès, le secrétaire des finances ayant donné un avis défavorable, basé sur les grands progrès de l'exportation du maté préparé, c'est-à-dire précisément du produit que l'on dit atteint par la loi de 1902. Effectivement, l'exportation du maté préparé s'est effectuée de la façon suivante :

		Quantité exportées.
Sous la loi de 1885 :		
Années 1889 à 1902....	Total :	86.513.000 kgs.
	Moyenne ann.	21.428.000
Sous la loi de 1902 :		
Années 1904 à 1007,....	Total :	107.737.000 kgs.
	Moyenne ann.	26.934.000 »

L'Etat de Santa Catharina a aussi établi une uniformisation des droits d'exportation sur le maté. Cet Etat a affermé à une compa-

gnie l'exploitation des hervaes de ses terres dans les municipes de Curitibanos, Campos Novos, S. Joaquim, Lages, Nova Trento, etc. Un chemin de fer électrique doit rejoindre S. Bento à Joinville; cette nouvelle voie en projet sera d'une grande importance pour le commerce du maté et drainera vers Joinville et S. Francisco la production de toute la zone du sud du Paraná, qui, à l'heure actuelle, est déjà en partie tributaire des ports catharinenses.

De son côté, l'Etat de Paraná a exempté de tous droits d'exportation le maté expédié vers les marchés à conquérir des Etats-Unis et de l'Europe; il a, de plus, commencé à organiser un service de propagande du maté, dans le nord du Brésil et en Europe. Il est encore difficile d'en connaître les résultats positifs.

En ce qui concerne l'exportation du maté, il est curieux de constater combien sont contradictoires les statistiques organisées par les Etats, par l'Union et par les consulats étrangers. D'après M. Victor do Amaral, voici

quelles auraient été les exportations de maté paranaense :

1880........	12.699.000	kgs dont	6.440.000	vers l'Argentine
1885........	13.461.000	—	6 311.000	
1890	20.592.000	—	11.729.000	—
1895...... ..	24 637.000	—	14.831.000	—
1900	24.900.000	—	17.129.000	—
1902........	25.623.000	—	19.100.000	—

On peut conclure de ces chiffres que le marché argentin est devenu de plus en plus important pour le Paraná, puisqu'en 1880 il n'absorbait que 51,1 0/0 du Paraná, tandis qu'en 1902, il en achetait 74,1 0/0.

En ces dernières années, l'exportation de maté du Paraná a été, d'après les données officielles :

1904.	26.956.000	kgs de maté	préparé et	2.165.000	de maté *cancheado*
1905.	24.363.000	—	—	3 126.000	—
1906.	28.443.000	—	—	10.754.000	—
1907.	27.974.000	—	—	7.418.000	—

De son côté, l'Etat de Santa Catharina a continué avec succès son exportation de maté. Le fait le plus important de ces dernières années est la conquête du marché chilien par le maté préparé à Joinville ; ce fait est dû en partie à l'excellent port de S. Francisco,

très visité par les navires marchands européens en voyage vers le Pacifique. Le voyage direct, sans transbordement dans un des ports de la Plata, permet d'obtenir des frets plus bas dont bénéficie le maté de Santa Catharina (1).

Les principaux marchés du maté sont : la République Argentine, l'Uruguay et le Chili ; les marchés européens sont encore à conquérir, comme nous l'avons déjà dit.

Voici les importations de maté brésilien, en millions de kilogr :

ANNÉES	EXPORTATION totale du Brésil	IMPORTATIONS		
		RÉPUBLIQUE ARGENTINE	URUGUAY	CHILI
1901	39.886	27.591	11.134	1.146
1902	41.928	30.911	9.602	1.402
1903	36.129	28.841	4.966	2.297
1904	44.162	32.285	9.859	1.842
1905	41.119	29.671	9.891	1.406
1906	57.796	43.108	12.835	1.841
1907	52.052	38.173	11.122	2.167
1908	55.314	42.014	11.269	1.983
1909	58.017	»	»	»

(1) Ces informations se trouvent dans l'ouvrage du consul allemand E. Heinze.

Les prix du kilogramme de maté sont montés, en ces dernières années, de 436 réis en 1904, à 455 réis en 1905 ; à 483 réis en 1906 et à 492 en 1907 ; en 1908, ils sont tombés à 477 réis et à 456 réis en 1909.

En France, l'importation du maté est encore insignifiante et il est trop tôt pour pouvoir apprécier les résultats des efforts de la propagande fédérale. « En Allemagne, dit M. E. Heinze, la maison Graf, Schoneberg et Cie, à Berlin, s'est distinguée comme champion assidu de la consommation de maté. Basée sur l'expérience de longues années, cette maison ne juge pas réellement possible l'introduction de la boisson sous la forme en usage dans l'Amérique du Sud, c'est-à-dire le maté pur ; elle lance au contraire dans le commerce, moyennant un prix à la portée de tous, sous des noms variés, avec des marques déposées, différentes préparations, dont la base est le maté, mais dont les ingrédients, d'après les fabricants, rendent le produit plus conforme au goût du public allemand ». Les

principaux produits de ce genre sont le *yer-mate* et le *yermeth*.

De son côté, l'agent de propagande envoyé par le Paraná, M. J. Balião, est du même avis et croit qu'avec de légères modifications, le maté est destiné à un brillant avenir en Europe.

L'INDUSTRIE FORESTIÈRE

I. Les espèces en exploitation. — Le pin de Paraná.

II. La législation forestière.

III. Le commerce des bois. — Les marchés — Statistiques.

IV. Organisation de l'industrie forestière. — Une coopérative.

I

Dans le commerce international, l'industrie forestière du Brésil est loin d'occuper la place qu'elle serait en droit de revendiquer si la mise en valeur de ses richesses silvestres était plus avancée. A l'exposition de Saint-Louis, les bois du Brésil ont étonné les Américains du nord ; à l'exposition de Rio de Janeiro, en 1908, ils ont étonné le Brésil lui-même.

La grande variété des bois du Brésil permet de diviser le pays en trois zones principales (nord, centre et sud), suivant les espèces qui y dominent. Dans la phytographie du

Brésil méridional, l'Etat de Paraná joue incontestablement un rôle prépondérant et se détache assez nettement des Etats de Santa Catharina, S. Paulo et Rio-Grande, riches, eux aussi, mais moins avancés dans l'exploitation de leurs forêts.

A l'exposition nationale de 1908, le Paraná a exposé ses bois, et le catalogue de cette section, organisée par M. Paulo d'Assumpção, indiquait la présence de 110 échantillons différents de bois du Paraná, envoyés par les *Commissions régionales* de Paranaguá, de Castro, de Palmas, de Rio Negro et de S. José da Boa Vista, par les Chambres municipales de Guarakessava, de Morretes et d'Antonina et enfin par quelques grands propriétaires forestiers et exportateurs.

Le Paraná lui-même peut, au point de vue de la flore, se diviser en deux zones principales : la partie haute et la partie basse, (Serra-Acima et Serra-Abaixo). Certaines espèces se trouvent, comme l'*Araribá*, le *Jacarandá*, le *Peroba*, le *Pindauva* dans la partie

basse; d'autres, comme le *Pin*, le *Merisier*, le *Cèdre*, prédominent dans la partie haute; l'*Imbuya*, le *Cannelier*, l'*Ipê* se trouvent dans tout l'Etat.

Commercialement, le Paraná n'exploite à l'heure actuelle que quelques-uns de ses bois: les industries du *pin*, de l'*imbuya* et du *cèdre* sont les seules organisées sur une grande échelle.

Le *pin du Paraná* est le géant des forêts du Brésil méridional, c'est l'« Araucaria paranaense » haut et vertical, se prêtant admirablement à l'industrialisation. L'Etat en possède ptus de 800 millions, distribués sur une étendue de 100.060 kilomètres carrés. Parmi les municipes les mieux pourvus en pins, on doit citer ceux de S. José dos Pinhàes, Araucaria, Campina Grande, Curitiba, Campo Largo, Lapa et Rio Negro. Il existe des variétés de *pin de Paraná* (blanc et rouge).

L'exploitation du pin est encore assez primitive : les machines perfectionnées sont encore peu répandues. Il n'y a guère qu'une

règle qui soit observée pour le coupage : les bûcherons n'abattent que pendant le dernier quartier de la lune. Cette phase lunaire coïncide, paraît-il, avec la présence du minimum de sève dans le tronc, ce qui permet au bois de sécher plus vite, l'empêche d'être attaqué par les insectes et de se fendre sous l'effet de la contraction des tissus. Pour le reboisement des forêts, la même époque de coupage est conseillée par l'expérience.

Au Paraná, les pins se présentent tantôt en groupes isolés formant de petits bois au milieu des campagnes légèrement mamelonnées, tantôt sous forme de forêts épaisses, où leurs têtes aplaties dominent la végétation ambiante.

Le pin est d'un blanc jaunâtre, son tisu est compact, résistant, mais léger. Des expériences faites à Louvain, à la demande de la compagnie Dyle, ont donné les résultats suivants :

Poids spécifique moyen (1 décim. cube). . .	0,86
Charge de rupture (par mill. carré)	6 k.8
Résistance permanente (par mill. carré) . . .	4 k.20
Résistance permanente avec sûreté (2). . . .	2,10

De ces résultats on a conclu à la supériorité des résistances du *Pin du Paraná* sur le *Pin suédois* équivalent à 20 0/0 environ.

Le *Pin du Paraná* alimente plusieurs industries annexes : la menuiserie, l'ébénisterie, les constructions. Il se prête à la confection d'allumettes, de boîtes d'allumettes et de curedents. On en fait des tonneaux pour l'exportation du maté. La résine du pin et ses nœuds pourraient être très avantageusement profités par l'industrte. La résine contient de la térébenthine et les nœuds constituent un charbon de première qualité ; l'*E. de Ferro do Paraná* les emploie comme tel. A S. José, une fabrique fait des balaisen branches de pin.

Les forêts de Paraná produisent en abondance l'*Imbuia*, un des bois brésiliens les plus appréciés. Il est sombre, veiné et se prête admirablement à la confection de meubles de luxe. L'*Imbuia* reçoit bien le vernis qui fait ressortir ses veines.

Le marché de Rio recherche l'*Imbuia*, qui s'y vend 100 à 120 $ le mètre cube. Au Pa-

raná, son prix varie entre 43 et 45 $ le mètre carré.

L'imbuia travaillé reçoit souvent des applications de *cipó florão*, dont le dessin merveilleux est employé par les ébénistes. Les meubles plaqués de *cipó florão* sont effectivement très recherchés. (La Commission paranaense de l'Exposition de 1908 en exposa plusieurs échantillons artistiques.)

Les expériences de Louvain ont donné pour l'*Imbuia paranaense* les résultats suivants :

Poids spécifique moyen (déc. cube)	1,029
Charge de rupture (par mill. carré).	6 k.3
Résistance permanente (par mill. carré) . . .	5 k.3
Résistance permanente avec sûreté (2/1) . . .	2,65

Le *cèdre* est régulièrement exploité au Paraná. Il est rose, aromatique et poreux. Son poids spécifique est de 0,437, sa résistance de 467 kilogr. par centimètre carré. Il sert à la confection de meubles délicats, de boîtes de cigares et pourrait servir à la fabrication de crayon, puisque, dans le nord du Brésil, le Ceará possède de la plombagine. (Voir O Bra-

zil, suas riquezas naturaes, suas industrias, tome Ier, p. 236).

Le Paraná possède plusieurs espèces qui, comme *Araribá*, l'*Angico* (acacia virginalis) et l'*Aroeira* jouissent de propriétés thérapeutiques. L'essence de leur écorce est astringeante. L'*Araribá* recherche les terres argileuses, ses racines fournissent une matière colorante carminée. L'*Angico* produit une gomme pectorale appréciée. La *Cangerana* recherche les terres sèches; son écorce fibreuse et amère peut servir à la parfumerie. Son essence en petite dose est un vomitif.

Un grand nombre d'autres espèces se rencontrent au Paraná et n'attendent que l'étude scientifique et industrielle pour se prêter à l'exploitation.

II

Pendant de longues années, les vastes richesses forestières du Brésil ont été non seulement méprisées, mais encore sauvagement

brûlées. Le Paraná n'a pas été exempt de ce singulier moyen d'exploitation ; dans l'intérieur du pays, le paysan n'hésitait pas à mettre le feu à des forêts entières pour cultiver quelques hectares à peine. Aujourd'hui encore, les forêts ne sont pas suffisamment respectées. L'intervention de l'Etat se faisait nécessaire.

D'un autre côté, l'exploitation des forêts du Paraná n'était point soumise à des règles fixes, et les méthodes rationnelles faisaient défaut. En effet, une des causes de l'infériorité qui caractérisa longtemps les bois brésiliens fut leur imparfait desséchement. Ce fait était dû à l'absence de dépôts où les troncs, dépouillés de l'écorce pour éviter la fermentation, auraient pu former de grands stocks et n'arriver aux marchés qu'en bonnes conditions.

L'emploi de grands capitaux dans l'industrie forestière a été un palliatif pour cet état de choses. Le Gouvernement fédéral s'est intéressé à la question. Aujourd'hui, grâce à un droit protecteur voté en 1905, les bois nationaux peuvent faire concurrence aux bois

étrangers sur les marchés brésiliens. Mais il faut ajouter que l'Etat de Paraná n'est point resté inactif et que, pour remédier aux besoins de l'exploitation des forêts, le Congrès législatif du Paraná a voté, sous la présidence de M. João Candido Ferreira, le code forestier du 1er avril 1907.

Le code commence par définir ce qu'il faut entendre par *forêt protectrice*, c'est-à-dire toute forêt qui retient des terres sur un coteau ou une pente, qui protège le sol contre le débordement d'une rivière, qui assure la conservation d'une source, ou qui influe sur les conditions hygiéniques d'une région.

Le Gouvernement est chargé du mesurage des forêts de l'Etat, et aucune forêt ne peut être ni détruite, ni brûlée, même pour faire place à des plantations, sans la permission de l'Etat.

La loi du 1es avril 1907 règle en trois chapitres spéciaux l'exploitation des forêts, leur conservation et l'exportation des bois.

Les coupes de bois destinés à l'industrie ou au commerce ne doivent avoir lieu que du

21 mars au 23 septembre et doivent être exécutées sur des surfaces déterminées annuellement, de façon à favoriser la replantation.

« La production annuelle de la forêt, dit l'article 28, doit être proportionnelle à sa croissance moyenne. Plus un terrain est faible et plus la situation d'une forêt est défavorable, plus petite doit être la production. »

Des dispositions spéciales concernent la cueillette du maté dans les forêts du Paraná.

Quant à la conservation des forêts, elle est basée sur le principe de la replantation systématique des arbres disparus. L'exploitation des produits accessoires des forêts est considerée comme nuisible et, partant, se trouve subordonnée à la replantation systématique.

Pour l'exportation des bois, l'Etat règle les conditions de leur conservation et de leur durabilité, afin de leur assurer une certaine supériorité sur les marchés de consommation. « Les bois, dit l'article 41, ne doivent

être exportés qu'à l'état parfaitement sec, expurgés de toute sève et d''eau. » Pour garantir ces exigences, l'Etat établit des dépôts à Paranaguá et à Antonina, les ports d'embarquement des bois ; ces grands dépôts sont dotés de la ventilation nécessaire pour le desséchement parfait des bois.

Les exportateurs, qui envoient leurs bois aux dépôts de l'Etat, ne payent que les frais strictement nécessaires à l'entretien du service. Quant aux exportateurs, qui ne s'assujettissent pas à la mise en dépôt, ils sont soumis à un droit compensateur en faveur des bois déposés, à moins que leurs bois ne soient reconnus propres à l'exportation directe.

Le Code forestier du Paraná renferme, en outre, des dispositions complémentaires, en vertu desquelles l'Institut Agronomique de Curitiba est chargé de l'étude des espèces adaptables pour le reboisement de l'Etat, les travaux de silviculture sont encouragés, la propagande des avantages des forêts est à l'ordre du jour.

Les derniers articles, enfin, établissent les pénalités, en définissant les infractions. Le dénonciateur a droit à la moitié de l'amende

III

L'Etat de Paraná est le plus important des exportateurs de bois brésiliens. Ses principaux marchés sont : Rio de Janeiro, Santos, les ports du nord et du sud de la République et aussi Montevideo et Buenos-Ayres.

Ce commerce n'a cependant pas encore pris le développement qu'il mérite, et la faute en revient aux moyens de transport. Par voie ferrée les difficultés sont dans le fret, dont les prix élevés renchérissent par trop la marchandise; par voie fluviale, le chemin à parcourir est trop long. Les ports de Paranaguá et d'Antonina enfin ne sont pas encore outillés pour le chargement rapide des vaisseaux marchands.

D'un autre côté, comme nous avons eu l'occasion de le voir, l'organisation de l'industrie des bois du Paraná ne permettait pas jusqu'en ces derniers temps de former des *stocks*, où le desséchement parfait pût s'opérer de façon à valoriser la marchandise. Voici ce qu'à ce propos écrivait, en 1908, M. Paulo d'Assumpção, en concluant son exposé sur les bois à l'exposition de Rio : « L'industrie des bois se ressent beaucoup du manque de capitaux employés ; il en résulte que les conditions de ses méthodes d'exploitation et du développement de son commerce laissent encore à désirer.

« L'emploi de plus grands capitaux viendrait modifier le système des coupes, du desséchement et du transport, en valorisant la production et en diminuant ses dépenses.

« L'installation de vastes dépôts, à l'abri du soleil et de la pluie, permettant le *desséchement naturel* pendant deux ans, pour les bois destinés à la menuiserie, et pendant quatre ans ou plus pour les bois destinés à

l'ébénisterie ; la mise à profit des grandes écluses qui produisent la force motrice de la plupart des scieries pour l'immersion des bois pendant trois ou quatre mois permettant à l'eau de prendre la place de la sève putréfiable ; l'application des méthodes de *desséchement artificiel*, soit au moyen de serres à courant d'air chaud, soit par carbonisation, injections ou bains, voilà quels sont les procédés qu'il faut adopter, selon les espèces des essences, mais qui exigent l'emploi de capitaux assez considérables. »

L'appel des capitaux est effectivement une des questions primordiales du développement de l'industrie forestière. Le gouvernement du Paraná a déjà agi, comme nous l'avons vu, en faveur de la valorisation des bois. L'Union, de son côté, a écarté la concurrence étrangère, au moyen du tarif spécial de 1905 ; les pouvoirs publics s'intéressent à la circulation des produits sur le territoire de la République. Il en résulte que l'emploi de capitaux à l'industrie forestière

ne saurait être qualifié actuellement d'aléatoire.

Avec le développement de cette industrie doit coïncider un élargissement des marchés consommateurs. Les marchés les plus importants sont aujourd'hui ceux de la République. Il y a lieu cependant d'élargir ceux du Rio de la Plata qui, de jour en jour, sont plus importants pour le Paraná.

L'exportation vers l'Europe est encore difficile, car le principal marché des bois est Hambourg, où la marchandise est vendue aux enchères. La vente est monopolisée par une sorte de trust, qui acquiert les bois à bas prix et se partage ensuite les bénéfices. La pénétration des bois du Brésil est donc difficile, et un rôle important pour l'ouverture du marché européen appartient à la propagande.

Les statistiques relatives à la production des bois sont très imparfaites. Celles des transports et de l'exportation le sont un peu moins. Les trois quarts de la production, peut-on dire, sont annuellement exportés.

L' « Estrada de Ferro do Paraná » a transporté 46.933 tonnes de bois en 1907 ; de cette marchandise, 37.889 tonnes ont été exportées.

Quant aux valeurs officielles de l'exportation, elles sont variables et ne suivent pas toujours l'augmentation du volume de l'exportation. Le pin du Paraná, pendant les cinq premières années du siècle, a été exporté comme il suit :

1901	62 : 739 $
1902	50 : 541
1902	79 : 642
1904	165 : 110
1905	208 . 211

La baisse de 1901 à 1902 tient à ce que, en 1901, l'unité de volume valait 1 $ 458 la planche et, en 1902, 1 $ 085.

Voici, d'après les *Rapports officiels* de M. Chichorro Junior, secrétaire des finances de l'Etat, les valeurs d'exportation des bois du Paraná en ces dernières années :

1905-1906.	869 : 300 $
1906-1907.	946 : 557
1907-1908.	1.086 : 742

Pour le premier de ces exercices, les impôts d'exportation perçus par l'Etat ont été de trente-huit contos environ. Ces chiffres ne représentent, il faut le dire, qu'une partie de l'exportation réelle du bois du Paraná, car ils ne tiennent pas compte des tonneaux dans lesquels s'exporte le maté.

Si l'on veut se rendre compte de la forme sous laquelle est exporté le bois du Paraná, la valeur officielle de l'exportation peut guider, d'après les rapports, de la façon suivante ; en 1905-1906, par exemple :

Madriers en pin, 92.588 volumes. .	146 : 846 $
Poutres (en *imbuia* et cèdre)	302 : 722
Poutrelles de pin	12 : 710
Troncs de pin	54 : 630
Planches en pin	248 : 965
Planches (en *imbuia* et cèdre) . . .	14 : 357
Planchettes en pin	64 : 800

Il est facile de vérifier, par ces données statistiques, quel est le développement que prend au Paraná l'industrie forestière et combien la question de la conquête des marchés est importante pour cet Etat.

Actuellement, les trois principaux marchés de bois sont Rio, Santos et le nord de la République. Il importe de les élargir et d'en ouvrir d'autres ; et c'est en travaillant à cette œuvre qu'un publiciste paranaense bien connu, M. Romario Martins, exposait en 1908, au deuxième Congrès National d'Agriculture, les nécessités du Paraná.

Il préconisait l'usage du pin national au Brésil et suggérait au Congrès des mesures protectrices qui peuvent se résumer ainsi :

1° Défendre le pin national, pour qu'il arrive à la conquête définitive des marchés brésiliens ;

2° Obtenir du gouvernement, dans toutes les constructions qu'il fait ou autorise, la préférence des bois nationaux ;

3° Intéresser le gouvernement de l'Union à la diminution des taxes de transport du bois;

4° Promouvoir l'étude, par les représentants du Brésil à l'étranger, des conditions d'exportation du pin du Paraná dans les pays de l'Amérique ;

5° Aider la propagande à l'étranger par l'établissement dans les consulats du Brésil de collections de bois brésiliens, avec des indications précises sur la région, les prix et les propriétés de ces bois.

La production catharinense augmente aussi d'année en année. En 1905, la production de l'Etat était de 768 contos ; elle baissa en 1904, puis remonta. En 1908, elle passa 900 contos. Le principal centre en est la vallée de l'Itajahy, où abondent les citoses. Les pins ne se trouvent que dans les municipes des hauts plateaux et ne sont encore que fort peu exploités.

IV

L'industrie du bois est une des plus développées de l'Etat de Paraná. Après l'industrie de l'*Herva-Mate*, c'est celle qui emploie les capitaux les plus considérables. Pour la valeur de la production, elle ne vient qu'au

troisième rang (après les allumettes); mais elle occupe la première place au point de vue du nombre des ouvriers employés. Il est difficile de dire combien de bûcherons travaillent dans les forêts, mais les ouvriers employés dans les scieries sont plus de 1.300 et produisent annuellement 4.322 contos de réis.

Il existe dans le Paraná, d'après des statistiques récentes, 108 établissements : scieries, menuiseries, ébénisteries. Par ordre d'importance, elles se localisent de la façon suivante :

S. José dos Pinhaes	en possède	25
Curitiba	—	13
Araucaria	—	7
Castro	—	6
Rio Negro	—	5
Ponta Grossa	—	5

Les plus importantes au point de vue de la production annuelle sont celles de M. Meirelles Sobrinho, à Campina Grande (160 contos par an), M. Maurice Caillet (130 contos); et M. Fernando Hirtemann (140 contos). A S. José dos Pinhaes, Guimarães et Cie

(140 contos), à Paranaguá; M. Henrique Stalpe, à Rio Negro.

L'Etat de Santa Catharina possède, de son côté, 174 scieries, dont 19 sont actionnées à la vapeur. Elles sont localisées à :

Brusque	34
Tijucas	32
Blumenau	27
Nova Trento	17
Itajahy	12
Joinville	10

Ces chiffres ne sont qu'approximatifs, car la statistique industrielle est encore très imparfaite et les données sont difficiles à obtenir. Les industriels se prêtent peu à ce genre d'opérations, craignant toujours quelque arrière-pensée fiscale dans l'établissement de ces statistiques. Elles sont donc au-dessous de la vérité et n'ont de valeur que comme indications générales.

Les capitaux engagés dans l'industrie des bois sont encore peu importants à côté de ce qu'ils pourraient être; mais il est incontes-

table que l'industrie forestière tend à s'organiser, les capitaux tendent à s'associer, pour devenir plus puissants, et parmi les tentatives d'organisation les plus sérieuses il faut classer la formation de la « Cooperativa Florestal Paranaense », fondée à Curitiba en juillet 1909.

Un certain nombre d'industriels de S. José dos Pinhaes et de Campina Grande se sont entendus pour former une coopérative de production qui, en peu de mois d'existence, a vu doubler le nombre de ses membres.

La coopérative forestière *Junqueira, Netto et Cie* réunit plus de vingt-cinq maisons importantes du Paraná. C'est une société en commandite, formée pour couper, acheter, vendre et embarquer les bois du Paraná. Son contrat est de trois ans. Son capital social est de 70 contos, formé de quatre parts de cinq contos par les associés ; mais elle représente une association réelle de capitaux de plus de deux mille contos de réis.

Un pourcentage fixe de 10 0/0 est prélevé chaque mois sur le prix des bois remis à la Société pour faire face aux frais généraux et aux dépenses administratives.

Le mécanisme de la Société est le suivant : pendant la durée du contrat, les membres de la Société s'engagent à ne vendre leurs produits que par l'intermédiaire de la Société. Aucun membre ne peut donc exporter des bois directement (les bois qui ne servent pas à l'exportation peuvent, par exception, être vendus à l'industrie locale). La non-observation de cette clause 12 du contrat entraîne une amende de cinq contos, avec perte du capital et des bénéfices respectifs.

D'autre part, la Société s'engage à obtenir à la vente les meilleurs prix possibles pour les produits des associés. Des minima de prix sont établis par l'art. 15 du contrat au-dessus desquels les bénéfices sont inscrits pour la Société au compte des associés, proportionnellement à leurs ventes. Les profits et les pertes de la Société sont distribués entre les membres,

proportionnellement aux remises faites par eux. A la différence des associés, la Société peut acheter ou vendre à des tiers.

L'obligation de la Société de vendre les produits qui lui sont confiés est suspendue quand les prix ne sont pas jugés suffisants par elle. L'associé intéressé peut alors forcer, par ordre écrit, la Société à vendre sa marchandise, en indiquant le prix minimum de la vente (art. 7).

Le contrat social de la coopérative forestière règle exactement les cas de liquidation, de divergences entre associés, de vente ou de location des propriétés des contractants. Le nombre des membres de la Société peut augmenter indéfiniment, pourvu que les clauses du contrat soient observées.

Cette coopérative représente, peut-on dire, la première organisation des forces productives de l'industrie forestière. Elle réunit plus de 200.000 pins, produisant annuellement 60.000 mètres cubes de bois. Elle emploie plus de 1.200 ouvriers, 2.880 animaux. Elle paie à l'Etat environ 84 contos ; aux voies fer-

res, 360 contos ; à la navigation, 720 contos ; à l'industrie des transports par voitures, 180 contos. C'est donc au point de vue économique et social, une entreprise importante et qui tend à se ramifier de plus en plus, groupant sous une direction toujours plus forte les intérêts communs des industries forestières du Paraná. Il est un point sur lequel on ne saurait trop insister à propos de cette coopérative ; c'est précisément qu'elle représente une initiative privée, à laquelle l'Etat est resté étranger. C'est une entreprise de défense économique, qui contribuera au développement des richesses naturelles de l'Etat et prospérera avec elles.

QUATRIÈME PARTIE

LE PAYS DE L'ÉLEVAGE

(Le Rio-Grande do Sul)

La colonisation de Rio-Grande.
Les questions agricoles. — L'élevage et ses industries.
Le Rio-Grande industriel.
Le Commerce.

LA COLONISATION

I. Historique de l'immigration. — Allemands et Italiens
II. Les méthodes de colonisation. — Législation coloniale.
III. Les colonies actuelles. — La serra et la forêt. — Développement économique des colonies.

I

Le Rio-Grandense d'aujourd'hui est le résultat ethnique du premier contrat de colonisation portugais et de l'indigène dans la plaine sud-américaine. L'histoire coloniale du Brésil fait une large part à l'activité des Jésuites et à leur rôle parmi les indigènes. Leurs « réductions » s'échelonnaient le long du haut Uruguay : d'autres métis de colonisateurs et d'indigènes, les Paulistes, venus du plateau, leur firent une guerre sans merci et repoussèrent par la même occasion les empiètements des Espagnols dans le Sud.

Le territoire rio-grandense resta abandonné par de longs siècles et servit de pomme de

discorde entre colonisateurs espagnols et portugais qui, à plusieurs reprises, vinrent s'y battre en champ clos. Le Rio-Grande ne forma pas, comme le reste du Brésil, des capitaineries ; il resta directement soumis à l'administration royale. Après de longues guerres contre les Espagnols, le roi João V de Portugal songea à mettre à profit l'extrême sud de son domaine brésilien et d'en faire un rempart contre les invasions platines.

Ce furent d'abord des Portugais de vieille souche qui furent envoyés en famille vers le Rio-Grande, des Açoriens qui avaient gardé vivantes dans leurs îles les traditions et les mœurs du Portugal héroïque. S'ils ne constituaient pas un élément économique de premier ordre, ils formèrent cependant une race guerrière et forte, non de travailleurs ruraux, mais de soldats et d'éleveurs.

D'autres éléments sont venus se greffer sur le noyau portugais primitif. Pendant la période coloniale, le Brésil ne reçut que des immigrants portugais. Après la fuite de la

famille royale au Brésil, le gouvernement de Rio de Janeiro ouvrit le pays à l'immigration européenne catholique ; la restriction était encore trop considérable.

Ce ne fut, en somme, que sous D. Pedro I[er], que commença le mouvement migratoire dans lequel furent entraînés les Allemands. La pensée qui avait guidé le premier empereur à attirer des Européens dans le Rio-Grande do Sul n'était pas uniquement le désir de coloniser économiquement le pays, mais plutôt celui de le coloniser militairement. Il entendait localiser dans le Sud des populations fortes et entraînées, aptes à la guerre qui, depuis quelques années, sévissait chroniquement et épuisait l'élément rio-grandeuse. Les premiers colons du Rio-Grande furent, en somme, des soldats mercenaires improvisés, travailleurs de la terre.

La façon dont furent recrutés ces premiers colons ne parut donner de bons résultats. Le major Schaffer, envoyé en Allemagne par D. Pedro, recruta un personnel douteux;

très peu de familles et beaucoup de vauriens. La plupart de ces derniers furent enrégimentés à Rio de Janeiro même, dès l'arrivée. Le recrutement d'Irlandais, organisé par le colonel Cotter, ne donna guère de meilleurs résultats ; si bien qu'en 1827 la capitale de l'empire fut le théâtre d'une révolte des casernes, où l'élément allemand et irlandais soutinrent des sièges en règle de la part des forces légales. On fut obligé de les disperser; les Irlandais furent embarqués pour le Canada, les Allemands furent en grande partie dirigés sur le Rio-Grande do Sul. Ce furent les premiers colons de la colonie de S. Leopoldo, un des municipes les plus prospères de l'Etat actuel de Rio de Janeiro.

Les premiers immigrants allemands ne tardèrent pas à en attirer d'autres, et un courant migratoire assez important se dessina vers le Rio-Grande et le Brésil méridional. A partir de 1840, le nombre des immigrants allemands au Brésil dépassa annuellement 1.000 individus; en 1849, au lendemain des révolutions

allemandes, les immigrants atteignirent 2.179 personnes. Le Bresil reçut, d'après les statistiques :

De 1835 à 1855.	7.382	Allemands.
De 1855 à 1880.	35.644	—
De 1880 à 1905.	35.084	—

Les Allemands se trouvèrent mêlés à la plupart des révolutions locales qui agitèrent le Rio-Grande, de 1834 à 1844. Ils prêtèrent même leur concours aux armées impériales contre l'étranger.

En 1849, fut fondée la colonie allemande de Santa Cruz, au pied de la Serra, disposant d'un service hydrographique très propice. Cette colonie devint de bonne heure un centre de production dont le marché fut Porto-Alegre ; en 1878, quelques colonies particulières furent réunies à Santa Cruz et le tout fut érigé en municipe. Sa population actuelle est de 25.000 habitants environ.

En Prusse, un décret de 1859 vint interdire la propagande en faveur de l'émigration vers le Brésil ; le mouvement migratoire alle-

mand s'en trouva un peu ralenti, mais il reprit après la guerre franco-prussienne. Les colonies allemandes se développèrent et s'éloignèrent, Novo Hamburgo fut fondé au delà de S. Leopoldo ; Mundo Novo, formé en 1846, devint le municipe actuel de Taquara ; Nova Petropolis fut incorporée au municipe de S. Sebastião de Cahy, qui compte aujourd'hui plus de 28.000 habitants.

A partir de 1874, une autre colonisation européenne se dessina peu à peu dans le Rio-Grande, se dressant à côté de la colonisation allemande, qu'elle ne tarda pas à dépasser et que les pouvoirs publics virent d'un bon œil, parce que latine : la colonisation italienne. En 1874, les Italiens furent groupés au nord des colonies allemandes et formèrent la colonie Conde d'Eu, et l'année suivante formèrent encore deux autres centres coloniaux plus au nord et plus à l'est, les colonies D. Isabel et Caxias.

De 1885 à 1895, les statistiques évaluent à 56.129 individus les Italiens entrés au Rio-

Grande ; les années de grande immigration italienne furent en effet les suivantes :

En 1885 .	7.260	Italiens sur	8.296	immigrants
1886..	2.352	—	3.354	—
1887 .	4.362		5.328	
1888..	4.241		4.927	
1889..	7.578		9.187	
1890..	2.701		19.485	
1891..	9.440		20.739	
1892..	7.525		8.496	
1893 .	1.503		2.795	

Les immigrés italiens formèrent, en 1885 et 1886, les colonies septentrionales de Alfredo Chaves et Antonio Prado. Les chiffres d'immigration de 1890 et 1891 se trouvèrent grossis de forts apports russes et polonais, qui furent groupés avec les Italiens dans la colonie de S Marcos et séparés dans celles de Marianna Pimentel et S. Feliciano, créées à la veille de la proclamation de la République.

De 1895 à 1901, l'immigration italienne a continué, dans de moindres proportions, mais constituant un courant régulier, composé annuellement de quelques centaines d'individus.

Le recensement de 1900 attribuait à l'Etat de Rio-Grande do Sul une population de 1.149.000 habitants. L'élément étranger ne s'y trouvait représenté que par 148.000 individus environ, dans les proportions suivantes :

Italiens	58.466 individus
Allemands.	15.711
Portugais	7.051
Autrichiens	5.368
Espagnols	3.684

Ces derniers ont été localisés dans les colonies de Villanova et Marquez do Herval, avec quelques groupes italiens. L'immigration russe, qui semblait s'être à peu près arrêtée après 1892, a soudain repris en 1908 et 1909, montant à 2.200 et 3.300 individus, si bien que le Rio-Grande compte, à l'heure qu'il est, plus de 25.000 colons slaves.

Les dernières colonies formées par l'Etat ont été situées dans les zones des forêts de l'ouest ; ce furent : Jaguary (1889), Guarany (1890), où sont établis côte à côte des Polonais et des Suédois immigrés à cette date :

Guapori (1892) et Ijuhy (1891), peuplées d'Italiens et de quelques Allemands. En 1908, enfin, le gouvernement de M. Carlos Barbosa résolut de fonder une nouvelle colonie au nord de Passo Fundo : la colonie Erechim.

II

Pendant les dernières années de l'Empire, le gouvernement de Rio de Janeiro avait encore recours à l'immigration subventionnée pour coloniser le Rio-Grande. C'est ainsi que s'expliquent les chiffres fabuleux de 1890 et 1891, qui atteignirent respectivement 19.485 et 20.739 individus. Pendant les quatre années qui suivirent, le contingent immigratoire fut encore de quelque importance. Ce n'est qu'à partir de 1896 que les chiffres tombent définitivement et n'expriment plus que l'immigration spontanée au Rio-Grande. C'était en 1895, en effet, qu'en vertu de la Constitution fédérale, l'Etat de Rio-Grande prit en

mains la direction de sa colonisation et ne songea pas à recourir à l'immigration subventionnée, préférant s'assimiler d'abord les fortes entrées des années précédentes.

Un règlement de colonisation fut alors voté, en même temps que des dispositions sur les terres de l'Etat. Le législateur ne prévoit pas l'immigration subventionnée, mais uniquement l'immigration spontanée. Le règlement organise un service, qui se compose essentiellement de quatre organes principaux : la *Direction*, qui fait partie du secrétariat des Travaux publics ; l'*Agence*, qui reçoit au port de Rio-Grande les nouveaux venus et les achemine vers Porto-Alegre ; l'*Hospedario*, ou hôtellerie de l'immigration, qui se trouve dans la capitale de l'Etat et qui reçoit les immigrants en transit vers les colonies ; enfin, les *Commissions*, qui existent dans chaque centre colonial et se chargent de l'administration des colonies. C'est, en somme, l'organisation que l'on retrouve, plus ou moins parfaite, dans la plupart des Etats du Brésil.

Grâce à cette organisation assez simple, mais complète, l'immigré est cueilli dès son arrivée au port de Rio-Grande et les émissaires du gouvernement lui offrent le voyage gratuit jusqu'à Porto-Alegre, où il sera logé pendant dix jours, puis jusqu'à la colonie qu'il aura choisie. Arrivé au lot qui lui est attribué, l'Etat lui fournit encore des instruments aratoires et des outils, lui donne des services rémunérés à exécuter et lui concède des secours médicaux en cas de besoin.

Les lots ont une étendue moyenne de 25 hectares et un prix variable toujours supérieur à 1 real par mètre carré (c'est-à-dire supérieur à 25 milréis par lot). Les lots urbains sont vingt ou quarante fois plus chers. Chaque colon ne peut obtenir qu'un seul lot, doit le cultiver directement avec sa famille. Le prix du lot et les avances faites par l'Etat doivent être remboursés dans un délai de cinq ans, et les cultures doivent être commencées dans les six mois après l'installation. L'Etat concède au colon deux sortes de titres

de propriété : le titre provisoire, après l'installation, et le titre définitif, après le paiement de la dette coloniale. Les paiements anticipés de cette dette donnent droit à réduction de prix, variant de 6 à 12 0/0.

Le *homestead* n'existe pas au Rio-Grande, comme c'est le cas à S. Paulo ; cependant, la loi considère les lots coloniaux comme hypothéqués à l'Etat, ainsi que toutes les améliorations et constructions qu'ils renferment, comme garantie de la dette coloniale. « Aucun lot, dit l'article 111, ne peut être aliéné ou sujet à quelque charge réelle, avant que le concessionnaire ou acheteur n'ait obtenu le titre définitif de propriété. » L'hypothèque du lot et ses charges sont transmises aux héritiers à la mort du concessionnaire. La propriété du lot hypothéqué ne peut être transmise qu'avec l'autorisation de l'Etat. En cas de non-paiement de la dette coloniale dans les délais légaux, le lot est vendu aux enchères, le colon ayant droit à l'excédent du prix de sa dette.

Telle était à peu près la situation faite aux colons en 1899 par la loi, encore en vigueur actuellement, lorsque l'envoi d'une Commission fédérale de propagande en Europe vint modifier le système colonial suivi par le Rio-Grande do Sul. Un contrat fut signé par cet Etat avec l'Union pour l'introduction d'immigrants. En vertu de cet acte, le colon amené par l'Union au Rio-Grande continue à être soumis aux règlements de l'Etat, mais son introduction est payée par l'Union, à raison de 400 milréis par famille. Le colon s'acquitte de sa dette vis-à-vis de l'Etat, qui, à son tour, restitue à l'Union, au fur et à mesure, 150 milréis par famille établie sur son territoire. Le contrat stipule, en outre, que l'Etat ne recevra que 400 immigrants par mois, au plus ; mais un fait s'est produit dès la mise à exécution : le Rio-Grande s'est trouvé tout particulièrement recherché par les colons subventionnés par l'Union, il s'en est suivi que les pouvoirs publics de l'Etat se sont trouvés dans l'embarras ; la plupart des nou-

veaux venus ont été dirigés sur Guarany et Ijuhy.

Cette expérience, fort flatteuse pour la réputation de Rio-Grande, n'a pas été sans suggérer des arguments contre l'immigration subventionnée. Au secrétariat des Travaux publics de Porto-Alegre, il s'est trouvé quelques personnes autorisées qui se sont manifestées contre la nouvelle méthode de colonisation et qui ont agité même la question de libérer le service d'immigration du contrat signé avec l'Union.

« Si le progrès se réduisait à peine au développement matériel, écrivait en 1909, dans son rapport, M. Torres Gonçalves, un des membres les plus en vue de l'école positiviste de Rio-Grande, il n'y a pas de doute que les *bras* seraient alors la solution. Mais l'organisme social est plus compliqué et ne permet point cette matérialisation, et ne réduit même pas le problème à son aspect le plus simple — l'aspect économique — comme nous le montrerons rapidement.

« Deux lois régissent la formation du capital et ce sont les deux seules que la prétendue science économique pourrait invoquer : 1° chaque individu produit normalement plus qu'il n'est necessaire à son existence ; 2° les matériaux élaborés par l'industrie humaine ont une durée plus grande que le temps nécessaire à leur consommation.

« Il est évident, en vertu de ces deux lois, que plus il y a de population, plus il y a de production et plus il y a de richesse. Cependant, le même fait ne se produit pas en ce qui concerne le bien-être et le bonheur des populations, puisqu'il est vrai que la richesse, de même que les trésors scientifiques et esthétiques, doit être chaque jour davantage un facteur du bien-être ; celui-ci n'est point encore proportionnel à l'accroissement de celle-là, mais au contraire, d'après ce que nous voyons de nos jours, le bien-être diminue avec l'accroissement de la richesse. »

M. Torres Gonçalves cite ensuite les exemples des pays qui envoient les immi-

grants vers le Nouveau Monde, parce qu'ils ne peuvent plus leur assurer, non seulement le bien-être, mais même l'abri et la nourriture nécessaires. Les émigrants partent et vont chercher, « dans des pays pauvres », le confort et le bien-être qu'ils ne rencontrent plus chez eux.

Nous ne discuterons pas les idées de M. Torres Gonçalves sur la « prétention » de la science économique, ni les lois économiques fort justes qu'il rappelle ; il semble à peine que le souci de ne pouvoir offrir le bien-être si noblement idéalisé n'est point un obstacle suffisant à l'introduction artificielle d'immigrants. M. Torres Gonçalves le dit lui-même ; ils quittent un pays qui non seulement ne leur donne plus le bien-être, mais même leur refuse l'abri et la nourriture. Si le Rio-Grande leur offre cette nourriture et cet abri, n'est-ce pas un grand pas réalisé vers le bien-être idéal ? Les colonies de Rio-Grande ne sont d'ailleurs, à ce point de vue, que des exemples vivants : le bien-être y règne, comme l'ont

constaté naguère MM. E. Tonnelat et Pierre Denis, pour ne citer que des Français.

L'opinion autorisée de M. Torres Gonçalves vient donc à peine nous montrer de quelle façon un grand nombre de Rio-Grandenses considèrent le problème colonial et ce qu'en conscience l'Etat se croit obligé de fournir au colon qui vient à lui. Le Rio-Grande accueille avec empressement l'immigrant, mais il préfère l'immigration spontanée. Il oublie peut-être que, s'il était mieux connu à l'étranger, cette immigration spontanée serait supérieure à la plus forte immigration subventionnée qu'il pourrait redouter. Aussi, voyons-nous en M. Torres Gonçalves un adversaire des « promesses fallacieuses » faites aux immigrants plutôt qu'un philosophe désireux de restreindre l'immigration, même artificielle.

III

Les colonies du Rio-Grande comme celles de Santa Catharina et du Paraná sont les

colonies brésiliennes qui ont jusqu'ici le plus attiré l'attention des voyageurs, car elles constituent une méthode de peuplement du sol, qui, de toute rudimentaire au début, est devenue, avec l'expérience et le temps, rationnelle, humanitaire et très productive au point de vue économique.

Au Rio-Grande, la colonisation n'a pas encore entamé la *Campanha*, qui reste la propriété presque exclusive de l'élevage indigène. La *Serra* et la forêt, au contraire, ont été fortement entamées de tous côtés par les nouveaux venus; et, grâce à ces pionniers, le Rio-Grande est aujourd'hui l'Etat brésilien (avec l'Etat de Rio de Janeiro) le plus uniformément exploité.

« Si la Serra eut au Rio-Grande une si grande importance sociale, explique M. Pierre Denis, cela tient moins encore à la latitude plus basse et au climat plus tempéré qu'à la structure géologique et à la nature de son sol. La Serra do Mar est constituée, jusqu'au Paraná, de granits et de gneiss, terres froides,

d'autant plus improductives qu'elles sont perpétuellement lavées et appauvries par les pluies. A partir de Santa Catharina, au contraire, la Serra est formée de roches éruptives : elle n'est plus qu'une immense muraille de basalte. Les mêmes basaltes composent encore la Serra au delà du coude qui s'éloigne de la mer et la dirige, à l'ouest, vers l'Uruguay. L'épanchement basaltique recouvre l'axe granitique de la Serra, qui reparaît plus au Sud, auprès de la ville de Bagé, avant de se perdre dans les plaines pampéennes. Or, les basaltes donnent des terres inépuisables, analogues aux terres violettes de S. Paulo ; ils égalent en fertilité les alluvions de la Pampa ; ils ont fait la fortune des colonies du Rio-Grande. »

C'est dans la forêt que, pendant l'ère coloniale, les Jésuites fondèrent leurs réductions ; ils y catéchisèrent les Indiens ; c'est par la forêt qu'entrèrent les Paulistes conquérants, qui ne venaient s'arrêter qu'aux rives de la Plata, venus par terre ; on les appela long-

temps les *Continentistas*, par opposition aux émissaires de la Couronne, aux Portugais des îles, venus par mer.

La forêt, l'*Urwald* des colons allemands, a été attaquée par de hardis pionniers d'Europe, les Indiens et les bêtes sauvages ont reculé devant eux. Les *picadas*, les sentiers primitifs, n'étaient que des voies de communication imparfaites. Les premières colonies, S. Leopoldo principalement, bénéficièrent des voies fluviales qui les rapprochaient des centres ; mais, dans la Serra, le premier ennemi du colon fut l'isolement, peu à peu vaincu, aujourd'hui, à la veille de disparaître.

« Leur patience finit par avoir raison de la misère, dit M. E. Tonnelat, en parlant des Allemands, premiers venus. Sauf des cas exceptionnels, la situation matérielle des émigrés s'améliore toujours au bout de quelques années. Les champs et la forêt fournissent en abondance de quoi subvenir aux besoins immédiats. . . . . A la seconde génération, de petites fortunes immobilières commencent à

se constituer. Le signe de l'aisance, et la partie la plus importante du capital, est la maison même que la famille habite. »

Peu à peu, le rôle de pionnier est devenu un métier ; il existe des colons spéculateurs, qui défrichent, puis vendent à de nouveaux venus, s'enfoncent de nouveau dans la forêt et refont le même service pour revendre ensuite. De véritables compagnies d'exploitation et de colonisation privées se sont ainsi formées dans certains centres coloniaux.

Les colonies antérieures à 1885 sont actuellement, toutes, émancipées, c'est-à-dire que leurs colons étant devenus propriétaires légitimes, elles ont été érigées en municipes. C'est le cas de l'ex-colonie Conde d'Eu, actuellement Garibaldi, l'ex-colonie D. Isabel, actuellement Bento Gonçalves et les ex-colonies de Caxias, Alfredo Chaves, S. Marcos, Antonio Prado, etc., qui sont aujourd'hui des municipes prospères et peuplés,

Les principales colonies du Rio-Grande sont, à l'heure actuelle, celles de S. Feli-

ciano, d'Ijuhy, de Guarany et celles qui s'organisent notamment à Erechim, au nord de Passo Fundo.

A S. Feliciano, la plupart des lots ont été concédés à des colons déjà domiciliés au Rio-Grande. Cette colonie se trouve divisée en trois tronçons, qui occupent les vallées de la Serra do Herval, à l'ouest de la Lagôa dos Patos. Ces trois « noyaux coloniaux » occupent environ 394.000 mètres carrés (Marianna Pimentel, Barão do Triumpho et S. Feliciano), leur population est de 9.200 habitants. La production de cette colonie a été évaluée, en 1908, à 1.200 contos de réis environ.

La colonie Guarany est une de celles qui reçoivent journellement le plus d'immigrants. Ils sont reçus dans des pavillons improvisés et sous des tentes avant de gagner leurs lots. C'est précisément là une des raisons qui poussent le Gouvernement rio-grandense à préférer l'immigration lente aux fournées d'immigrants que lui envoie l'Union. La co-

lonie est aussi formée de différents tronçons que baignent l'Uruguay ou son affluent, le Comandahy, et qui occupent 859.000 mètres carrés. Cette colonie, fondée en 1890 pour recevoir des Suédois et des Polonais, compte actuellement 11.300 colons et possède 1/8 de ses terres en cultures. Les routes de la colonie couvrent déjà 250 kilomètres, et c'est à leur construction que sont employés les colons nouveaux venus, que l'Etat paye à raison de 500 réis par mètre. Ce prix représente un secours pécuniaire puissant pour les colons, en échange d'un travail dont ils sont les premiers à bénéficier, et leur permet, d'autre part, de faire face à la dette coloniale contractée par eux. Le rapport de la « Commission » relatif à l'année 1909 se plaint de la propagande que font parmi les colons slaves les agents de la République Argentine, ce qui détermine le départ de plusieurs d'entre eux.

La colonie Ijuhy est de beaucoup la plus intéressante de l'Etat; aussi, est-elle l'enfant

chérie du Gouvernement de Porto-Alegre; il n'y a pas de voyageur étranger auquel il ne soit recommandé une tournée dans cette belle colonie. Elle est située sur les rives de l'Ijuhy et se trouve à mi-chemin de Cruz Alta à Santo Angelo ; le chemin de fer qui descend la Coxilla Grande pour atteindre le Haut-Uruguay, la traversera sous peu. La plupart des lots sont actuellement occupés, et la Commission a entrepris le mesurage de nouvelles terres, ces lots étant très recherchés, particulièrement par les fils de colons d'Ijuhy. Dans ses 626.000 mètres carrés, la colonie nourrit 13.000 habitants, dont 1.500 environ occupent le siège, la future ville. Ijuhy ne compte pas moins de 25 écoles municipales, de l'Etat et particulières; de toutes les colonies, c'est la plus riche en écoles. Au point de vue économique, Ijuhy n'est pas moins avancée; sa production atteint 3.000 contos de réis, 5 millions de francs; le riz est une de ses principales richesses. Le jour où cette colonie sera reliée par voie ferrée à Cruz

Alta et à l'Uruguay, son rôle économique deviendra extrêmement important : à l'heure qu'il est, Ijuhy est déjà un marché; plus de 900 contos de réis ont été payés par des colons pour alimenter ses petites industries locales et son commerce. L'afflux de colons, procurés par l'Union, a encore contribué considérablement au développement de cette florissante colonie en ces dernières années. Ijuhy est peut-être à la veille de constituer un important municipe de l'Etat de Rio-Grande; pour le moment, c'est encore une colonie, et l'on comprend pourquoi les Rio-Grandenses en sont fiers, puisque Ijuhy représente le type idéal de la colonisation et couronne de succès les efforts que l'Administration y déploie.

Si l'on veut se rendre compte du développement matériel des colonies du Rio-Grande, il suffit de dresser un tableau à l'aide des données officielles contenues dans les différents rapports du secrétariat des Travaux Publics.

COLONIES	1900		1907	
	Population	Production	Population	Production
S Feliciano.	6.500	—	8.000	950:000
Jaguary....	12.000	1.266:000	14.000	1.047:000
Guarany....	3.500	334:000	5.568	541:000
Ijuhy	7.400	1.800:000	10.500	2.000:000

COLONIES	1908		1909	
	Population	Production	Population	Production
S. Feliciano	8.400	1.250:000	9.200	500:000
Jaguary	15.000	2.900:000	éteinte	
Guarany....	6.889	705:000	11.300	1.400:000
Ijuhy	12.000	2.400:000	13 000	3.000:000

La colonie Jaguary n'a plus de « Commission » et ne constitue plus un foyer d'immigration. La colonie Erechim, au nord de Passo Fundo, est encore en formation.

LES QUESTIONS AGRICOLES

I. La montagne et la plaine. — L'impôt territorial et les exploitations agricoles.

II. Les principales cultures. — Le blé, son histoire plantations actuelles.

III. Autres cultures : riz, maté, luzerne.

IV. La question vinicole au Rio-Grande.

I

Le Rio-Grande do Sul se trouve partagé, au point de vue de la production, en deux zones assez nettement déterminées et séparées par la dépression centrale que forment les rios Jacuhy et Ibicuhy. La zone du Nord est celle de l'exploitation agricole, celle du Sud est celle de l'élevage. Le Nord, c'est la montagne et la forêt; le Midi, ce sont les plaines presque insensiblement mamelonnées que couvrent les pâturages. D'un côté, le colon a planté ; de l'autre, le gaucho élève son bétail.

Ces deux états économiques se compénètrent, se complètent ; ils ont longtemps vécu côte à côte ; mais les jours de cette délimitation si tranchée sont comptés, car la culture des champs est à l'ordre du jour dans tout le Rio-Grande.

Bien des générations de Brésiliens ont vécu de l'élevage et sont restés étrangers à toute autre industrie ; l'esprit, les mœurs semblaient liés à l'état pastoral de la population. Les bons résultats économiques de l'élevage, autant que les préjugés, expliquent ce fait. Il est assez commun, en effet, d'entendre dire que la *campanha* rio-grandense ne se prête pas à l'agriculture. Ce jugement est erroné, car il est trop absolu. Comme le faisait observer M. Minssen, dans une de ses conférences au *Centro Economico* de Porto Alegre, dans certaines zones de la *campanha* les terres arables sont pauvres en sels calcaires et en phosphates. La pomme de terre et la vigne recherchent les terres riches en potasse, qui caractérisent la zone granitique du sud de l'Etat. Mais les

calcaires et les phosphates, en d'autres zones, ont fait la prospérité du Rio-Grande au XVIIIe et début du XIXe siècle, alors que le froment constituait sa richesse principale.

Lorsque le gouvernement central songea à coloniser le Rio-Grande à l'aide d'éléments étrangers, la campanha était déjà aux mains d'éleveurs rio-grandenses ; les « terres dévolues » n'existaient que dans la *serra*, hérissée de *mattas*. Sans songer aux difficultés de transports qui attendaient alors le producteur, il y établit les premiers colons. L'isolement, avons-nous dit, fut le premier ennemi : il fut vaincu. Avec le temps, le colon se mit à produire plus que n'exigeait la consommation locale et à exporter, malgré les mauvais chemins et les longues chevauchées. Dans la campagne, sur les rives des fleuves, sa situation n'eût pas été bien meilleure, car la saison des pluies met de nombreux obstacles aux communications et la sécheres se prive des transports fluviaux le producteur de la plaine. Les inconvénients se va-

lent : ils ne devaient être surmontés qu'à l'aide des grandes routes de l'Etat et les voies ferrées.

La colonisation ne s'est pas développée dans la *campanha*, parce que l'industrie pastorale l'occupait déjà et que l'initiative privée seule pouvait y localiser des colons. La *serra* est devenue agricole, parce que, à côté de l'Etat qui attirait les colons sur ses terres, l'initiative privée a grandement contribué à la colonisation. L'agriculture s'est peu à peu développée avec la petite propriété, devenant économiquement le complément naturel de la grande propriété pastorale existante.

Il n'existe point de statistiques exactes sur l'étendue des terres cultivées de l'Etat de Rio-Grande. Cependant, on peut se rendre compte des conditions générales de la propriété par les données de l'impôt territorial.

Cet impôt est perçu depuis 1903 ; il avait été longtemps prévu et discuté par les pouvoirs publics, étant destiné à substituer pro-

gressivement deux autres impôts qui grevaient fortement les contribuables : l'impôt sur les successions et l'impôt d'exportation. Ce dernier était particulièrement onéreux pour les producteurs, constituant, d'ailleurs, le revenu le plus clair de l'Etat.

Actuellement, ces deux impôts sont en décroissance, tandis que l'impôt territorial, plus juste et plus parfait, grossit chaque année. Le même fait s'observe à Minas-Geraes, où le gouvernement cherche à alléger l'exportateur. Au Rio-Grande, les progrès de cet impôt sont plus sensibles qu'à Minas ; il semble y être mieux assis. Voici, d'ailleurs, les résultats auxquels il a donné lieu :

ANNÉES	NOMBRE de CONTRIBUABLES	VALEUR DES TERRES (en contos)	EXTENSION TAXÉE (en milliers d'hectares)	RECETTE DE L'ÉTAT (en contos)
1903	105.281	408.164:	21.762.000	1.050:
1904	117.462	435.254:	21.694.000	1.717:
1905	127.044	448.015:	22.394.000	1.722:
1907	133.346	436.759:	22.844.000	1.743:
1908	138.570	441.270:	22.612.000	1.782:
1909	145.096	547.098:	22.588.000	2.045:

Les valeurs des terres sont plus considérables dans la zone de l'élevage. C'est ainsi que les propriétés rurales des municipes de Bagé et d'Uruguayana atteignent respectivement 33.800 et 31.300 contos de réis et que celles de Livramento, Alegrete, S. Gabriel et D. Pedrito dépassent 20.000 contos dans chacun de ces municipes. Ce sont aussi ceux qui paient les plus gros impôts territoriaux.

C'est dans la région du Nord que se trouvent les municipes dont l'extension des terres taxées est la plus considérable : Vaccaria dépasse 1.000 hectares, Passo Fundo et Cruz Alta dépassent 740 hect. La petite propriété prédomine dans l'ancienne zone coloniale, où nous trouvons le sol distribué entre 4 ou 5.000 propriétaires dans chaque municipe, de la façon suivante :

MUNICIPES	PROPRIÉTÉS RURALES	VALEUR DES PROPRIÉTÉS (en milréis)	EXTENSION DES PROPRIÉTÉS
Guaporé.	5.297	5.678:000	239.302 hect.
S. Leopoldo .	4.478	14.362:000	125.207 —
Lageado.	4.467	11.271:000	307.432 —
Montenegro .	4.020	11.690 000	139.630 —
Cachoeira....	4.088	13.758:000	587.872 —
Taquara	3.951	7.650:000	137.268 —

La partie cultivée de ces différents municipes est encore difficile à déterminer ; les données sont incomplètes et souvent inexactes. Sur ces 239.000 hectares de propriétés, Guaporé en cultive environ 30.000, soit, à peu près 1/7 de ses terres. Taquara cultive 66.000 hectares de ses 137.000 hectares de propriétés, soit la moitié de ses terres.

Parmi les municipes agricoles où les terres sont le plus mises à profit, il faut citer :

Bento Gonçalves,	sur	63.323 hectares	25.400	sont cultivés.
Antonio Prado		39.117	—	17.000	—
Estrella		73.706	—	49.000	—
S. Sebastião do Cahy,		127.911	—	50.000	
Santa Cruz		197.714	—	120.000	—
Triumpho		70.883	—	45.000	—

Rio-Grande cultive 1/10 de ses propriétés, Piratiny 1/7, certains municipes de la campanha possèdent de vastes étendues cultivées ; Rosario, par exemple, cultive environ 150.000 hectares de ses propriétés. C'est, en général, dans les zones celoniales que le pourcentage des terres cultivées est le plus considérable.

II

Le Rio-Grande est un des Etats du Brésil qui, comme l'Etat de Minas-Geraes, offre l'exemple curieux d'une région qui, en moins d'un siècle, a vu changer les sources de sa richesse économique. La prospérité du Rio-Grande reposait, au XVIIIe siècle, sur ses champs de blé, qui en faisaient le grenier de l'Amérique du Sud ; aujourd'hui, c'est le pays de l'élevage par excellence et le blé, après avoir disparu, renaît peu à peu, à l'aide des souvenirs qu'il a laissés et de la poussée générale vers la culture des champs.

Le climat et les terres du Rio-Grande permettent à l'Etat de cultiver la plupart des plantes d'Europe et une grande partie des produits du Brésil central. Les deux saisons sont assez nettement tranchées : le froid n'y est pas aussi intense que dans les pays de la Plata, les chaleurs n'élèvent pas la température moyenne de l'année au-dessus de 20°. La saison des pluies règne de juin à septembre, c'est-à-dire pendant l'hiver.

L'agriculture rio-grandense offre une grande variété de produits : les fruits d'Europe, tels que le raisin, la pêche, la poire, la pomme et le coing, y donnent d'excellents produits, les meilleurs du Brésil peut-on dire.

Les fruits brésiliens, tels que la banane, l'ananas, l'orange, y prospèrent aussi. Parmi les cultures vivrières et maraîchères, il faut citer la courge, l'ail, l'oignon, les pois, les tomates, etc. Les grandes cultures du Brésil central y sont avantageusement représentées par le riz, la canne à sucre, le tabac, le coton,

les haricots noirs et le maïs. D'autre part, le blé, l'avoine, l'orge, le seigle et le lin viennent y rappeler le nord de la France. La betterave est aussi cultivée en petite échelle au Rio-Grande ; la pomme de terre y donne, au contraire, de bonnes récoltes. La luzerne est le principal fourrage cultivé dans ses pâturages, et la *flechilla* qui forme des prairies naturelles de grande valeur.

Le Rio-Grande a été, avons-nous dit, le grand producteur de froment de l'Amérique du Sud, au commencement du xixe siècle. Il alimentait non seulement le Brésil et la Plata, mais encore le Portugal et Cuba. La production atteignait son plus grand développement de 1813 à 1816. En voici la progression en hectolitres :

1805	49.626	hectolitres.
1807	50.889	—
1809	55.883	—
1811	74.567	—
1813	124.072	—
1815	104.619	—
1816	140.227	—

Les premières attaques de la rouille furent ressenties vers 1814. La productivité du blé diminua sensiblement, et les agriculteurs se laissèrent décourager. L'élevage, qui prenait chaque jour plus d'importance, attira l'attention et l'activité de bien des agriculteurs. La culture du blé fut peu à peu abandonnée, et, en 1823, le Rio-Grande ne produisait pour ainsi dire plus de blé.

Le gouvernement impérial tenta vainement de ranimer la culture du blé au Brésil ; deux décrets de 1857 et de 1860 assuraient des primes jusqu'à 2 contos de réis au planteur produisant 36 hectolitres. Rien ne fit. Le nouveau régime songea à reprendre la question, et l'Union fut autorisée à dépenser en primes les sommes nécessaires. La culture du blé reprit un peu ; le Rio-Grande se montra particulièrement actif.

Avec l'augmentation de sa population, le Brésil ne cesse d'accroître son importation de blés américains et argentins ; le Rio-Grande, cependant, quoique tributaire de l'Argentine

pour une forte part, voit son importation de froment diminuer, grâce à l'élargissement de ses cultures. Nous avons ainsi les valeurs de l'importation ainsi distribuée :

ANNÉES	BRÉSIL	RIO GRANDE DO SUL	DIMINUTION
	contos	contos	contos
1906.......	23.450	6.299	
1907.......	26.686	5.700	— 598
1908.......	29.644	4.882	— 818

Il en ressort que, tandis qu'en 1906 le Rio-Grande importait environ 26.8 0/0 des blés reçus par le Brésil, il en importait plus que 16.5 0/0 deux ans plus tard. Cette proportion tend à diminuer encore d'année en année.

Les planteurs de blé et les agriculteurs en général ont reçu, en 1909, un puissant encouragement de la part du gouvernement fédéral, par la promulgation du décret du 31 décembre 1908 sur les plantations de froment par les syndicats et les coopératives. L'Union concède une subvention annuelle de 15 con-

tos de réis pendant cinq ans à tout syndicat ou coopérative organisé en conformité avec la loi fédérale, et cultivant le blé sur une superficie supérieure à 200 hectares, sous la direction d'un agronome compétent. Une subvention identique est concédée au propriétaire qui établit un moulin hydraulique ou à vapeur pouvant moudre 4.000 hectolitres de blés, cueillis sur ses terres.

La subvention revêt enfin une troisième forme et s'élève à 20 contos par an, pendant cinq ans, lorsque cinq syndicats ou plus se sont réunis pour établir des champs d'expériences et des laboratoires pour l'étude physique, chimique et météorologique des questions relatives à la culture du blé.

L'Union concède de plus l'exemption de droits de douane à tous les appareils et instruments agricoles destinés à ces coopératives ou syndicats, et promet à leur produit un droit de préférence dans les adjudications publiques.

Les associations subventionnées sont à peine

soumises à la présentation de rapports détaillés au ministère de l'Agriculture et à l'obligation de permettre aux agriculteurs l'accès de leurs champs et de leurs laboratoires, en leur fournissant des renseignements.

Ce décret, qui représente un encouragement réel et dont on ne peut attendre que d'excellents résultats, a cependant été l'objet de certaines critiques au Rio-Grande. Basé sur la formation d'associations rurales, il ne concède de subvention qu'à des superficies cultivées très considérables. Si pour parfaire la somme de 200 hectares l'association réunit les produits des champs de ses membres, il en est parmi ceux-ci qui pourraient se trouver lésés. De plus petites subventions pourraient s'appliquer à de plus petites cultures, tout en laissant subsister cette importante protection de la grande culture, d'autant plus que la plupart des cultures de froment se trouvent actuellement dans la zone où la propriété est le plus morcelée.

Plus de trente municipes de l'Etat de Rio-

Grande plantent aujourd'hui du blé. En 1908, des statistiques officielles incomplètes accusaient la production de 12.250.200 kilogrammes de blé en grain, 5.379.600 kilogrammes de blé en farine, et 1.379.926 kilogrammes de son. Si l'on en tire des indications sur les surfaces plantées, en supposant que l'hectolitre de blé rio-grandense pèse à peine 70 kilogrammes et l'hectare planté offre un rendement de 10 hectolitres, on arrive à constater l'existence de 21.700 hectares plantés dans l'Etat. Les statistiques relatives à 1908 donnent à peu près le résultat suivant :

MUNICIPES PRODUCTEURS	BLÉ Hectolitres	FARINE kilogr.	PRIX MOYEN du kilogr. de blé
Guaporé........	51.000	1.890.000	100 reis.
Alfredo Chaves..	37.400	1.720.000	90 —
Bento Gonçalves.	20.600	—	100 —
Antonio Prado...	17.200	900.000	85 —
Garibaldi.......	17.000	—	120 —
J. de Castilhos...	17.000	30.000	80 —
Taquary........	10.300	48.000	133 —

En ce qui concerne les prix du blé, il faut observer que c'est dans l'ouest de l'Etat de Rio Grande qu'ils atteignent les plus hautes moyennes : à Boqueirão (250 réis le kilogramme), à S. Luiz (450 réis), et jusqu'à 500 réis à Quarahy.

Dans son livre fort instructif intitulé « *Cultura dos Campos* », M. Assis Brasil préconise vivement la reconstitution des grandes plantations de blé dans le Rio-Grande.

Il compare notamment le rendement d'un hectare de terres vouées à la culture du blé à celui du même hectare voué à l'élevage, et, à la suite de raisonnements fort exacts, arrive à la conclusion que, pendant que le premier offre un rendement de 250 $ 000, le second ne procure qu'un rendement de 0 $ 008,2. M. Assis Brasil insiste en outre, étant donné le prix des terres, sur la nécessité de consacrer à la culture de vastes étendues, de créer de grandes plantations.

Le climat et les terres du Rio-Grande sont éminemment propres à la culture du blé ; aussi

est-il à prévoir que dans un avenir très prochain ces terrains, aujourd'hui exclusivement abandonnés au bétail, seront en partie des foyers d'appel, où d'importants capitaux brésiliens et étrangers iront, comme en Argentine, travailler avec un outillage perfectionné et des méthodes rationnelles à la prospérité agricole de l'Etat.

III

Une graminée très en honneur au Brésil et d'introduction récente au Rio-Grande montre le point de perfection auquel peut arriver une culture nouvellement immigrée, quand elle dispose de capitaux et d'initiatives. Nous voulons parler du riz, actuellement cultivé et dont les cultures s'étendent chaque jour davantage.

En 1903, l'exportation du riz du Rio-Grande était fort peu importante, elle tend à s'accroître à l'heure qu'il est et à conquérir les marchés brésiliens. Le gouvernement

fédéral, en vue de favoriser la culture du riz, a élevé les droits de douane relatifs à son importation. S. Paulo, Minas-Geraes et Rio-Grande sont les premiers qui en ont bénéficié, et le Brésil, qui importait plus de 100.000 tonnes de riz en 1902, n'en importait plus que 11.500 en 1906, et devenait au contraire, exportateur de riz dès la même année.

En 1908, la production du Rio-Grande a été de 8.549.000 kilogrammes environ. Les données recueillies par le service de statistique prouvent que cette culture est peu répandue dans les municipes coloniaux du nord et tend à gagner plutôt la *campanha*, qui lui offre, d'ailleurs, des conditions exceptionnelles. Voici, d'après les statistiques, les municipes qui produisent actuellement le plus de riz (en tonnes) :

MUNICIPES	RIZ NON PRÉPARÉ	RIZ DÉCORTIQUÉ	PRIX DU RIZ PAR KILOGR.
	tonnes	tonnes	réis
S. João B. de Camaquan.	2.500	600	350
Cachoeira	1.000	1.500	333
S. Gabriel........	950	420	410
Taquara	900	464	297
Santa Cruz...... ..	600	500	266
Santo Antonio....	560	240	300

« C'est la culture du riz, disait dans son rapport de 1919 M. Alvaro Baptista, la seule qui soit parfaitement constituée ici. L'initiative privée l'a prise sous sa protection et la plantation se fait au moyen des procédés les plus modernes; des travaux d'art sont exécutés pour mener les eaux aux rizières en quantité suffisante et aux époques nécessaires. Les machines et les appareils les plus parfaits ont été introduits, et le riz est préparé avec un tel soin que, suivant nos informations, il est recherché avec empressement pour l'exportation. »

Pendant de longues années, le nord-est de

l'Etat et, particulièrement, la zone de Torres et de Conceição étaient grands producteurs de sucre. Plus tard, la colonie Jaguary vint augmenter cette production. En 1908. la canne à sucre donna lieu à une cueillette de 1.238.000 tonnes. Le tabac, qui prit un grand essor de 1886 à 1894, exporté vers l'Allemagne, n'a cessé de voir développer ses cultures. En 1894, l'exportation n'était encore que de 1.818.000 tonnes; en 1908, elle atteignait 11.119.000 tonnes.

L'herva-maté a donné lieu à une production de 10.880 tonnes environ en 1908, dont plus de la moitié fut exportée. Dans le Rio-Grande, le *maté* est cueilli principalement dans les *hervaes* du bassin du Haut-Uruguay. Les bassins du Jacuhy et du Camaquan sont riches en herva-maté. L'Etat possède des *hervaes* considérables au nord de Passo Fundo, où le travail est exécuté par des machines perfectionnées et des procédés industriels modernes. Sur 16 ou 17 municipes de l'Etat qui cueillent le maté, il en est quelques-

uns comme Venancio Ayres, Santa Cruz, Cruz Alta et Lageado qui commencent à cultiver le maté et à l'exploiter rationnellement.

Les statistiques officielles sont loin de donner une idée, même approximative, de l'extraction de maté au Rio-Grande. Les grandes forêts de maté que possède l'Etat sont encore peu exploitées, mais il n'est pas douteux que plus de la moitié du maté cueilli n'est pas enregistré dans les statistiques municipales.

Le maté est incontestablement appelé à devenir au Rio-Grande une source de richesse aussi importante qu'il l'est dans le Paraná et à Santa Catharina. Les *hervaes* existent; il s'agit à peine de trouver la meilleure méthode de les exploiter sans les détruire. Les rapports des *commissions* de colonisation sont particulièrement intéressants à ce sujet.

La luzerne représente une des exploitations agricoles les plus importantes de l'Etat. En 1908, la production a été imparfaitement évaluée à 8.000 tonnes environ, dont plus

de la moitié provenait du municipe de Lageado.

M. Assis Brasil est un ardent propagandiste de l'*alfafa*, dont il connaît le prix pour le bétail. « Dans le climat de Rio Grande do Sul, écrivait-il, en bonnes terres, 1 hectare cultivé de luzerne peut donner, avec ses 6.000 ou 8.000, jusqu'à 20.000 kilogrammes et plus par an, de plante sèche ou foin. Si le kilogr. se vendait à 100 réis, cela représenterait un bénéfice net de 2 contos par hectare. La luzerne du Rio-Grande, par la bonne qualité que lui fournissent nos terres calcaires et par sa bonne préparation, vaut plus du double de celle du Rio de la Plata, préparée généralement avec peu de soin. » Le prix de la luzerne au Rio-Grande varie entre 60 réis et 300 réis le kilogr. Quarahy, S. Lourenço et Venancio Ayres en sont, après Lageado, les principaux producteurs.

IV

Les pouvoirs publics de l'Etat de Rio-Grande ont manifesté, à plusieurs reprises, une sollicitude particulière pour les intérêts viticoles de la région. Ils ont envoyé dernièrement une mission spéciale aux Etats du nord du Brésil et à Rio de Janeiro : la propagande des vins du Rio-Grande fut confiée à M. Euclydes Moura, qui ne négligea rien pour faire connaître les conditions de la viticulture rio-grandense et ses produits. C'est aux conférences de M. Euclydes Moura et de M. Paldaoff, feu directeur de la station agronomique de Porto Alegre, que nous devons les informations qui suivent :

Le Rio-Grande est situé dans la zone climatérique où s'adapte la vigne. Au nord, le raisin mûrit entre les 15e et 47e degrés de latitude ; au sud, le Chili, la Nouvelle-Galles en Australie, le Cap sont à peu près sous la même latitude que

Rio-Grande et cultivent comme lui la vigne avec succès.

Le raisin mûrit dans différentes zones rio-grandenses; dans les colonies du nord, il prospère entre 400 et 800 mètres d'altitude; dans l'île des « Marinheiros », près de Rio-Grande, il est cultivé au niveau de la mer. Certaines terres lui sont cependant plus favorables, les terres d'alluvions qui forment le fond des vallées, les terres où prédomine l'argile, les terres pierreuses des environs de Uruguayana et les terres sablonneuses de la côte méridionale. Le climat de Rio-Grande est très propice à la vigne. Rarement elle souffre des gelées tardives ou des grandes averses de l'été ; la sécheresse et le soleil lui sont très favorables.

La vigne rio-grandense ne connaît point le phylloxéra; en revanche, elle est attaquée par le mildew ou pernospora viticula, aisément combattu par les sulfatages. Le raisin Isabelle est remarquable par sa résistance. C'est avec le barbera et le bordeaux brésilien, un des

cépages les plus répandus. Des cépages portugais sont cultivés avec succès dans le sud de l'Etat.

La station agronomique de Porto Alegre étudie tout particulièrement les cépages et leur acclimatation au Rio-Grande. Cette station réalise annuellement un grand nombre d'expériences et distribue des marcottes aux vignerons de l'Etat. En 1904, plus de 41.000 marcottes ont été distribuées par cette station. Les postes agronomiques des syndicats agricoles de Bento Gonçalves et de Cahy distribuent également plusieurs milliers de marcottes.

C'est dans la zone coloniale et principalement dans les centres italiens que la culture de la vigne a pris quelque développement. Les systèmes de vinification y sont des plus perfectionnés. De grands établissements centraux, comme celui de Braghirolli, à Bento Gonçalves, réunissent la production de quelques centaines de vignerons des environs et réduisent à un seul type tout le vin produit, facilitant ainsi son commerce. C'est à Caxias

que se trouvent les plus nombreux établissements, où travaillent près de 1.000 ouvriers ; parmi les plus importants établissements, il faut citer ceux de Ribeiro Mendes, Pierruccini et Andreússa. De semblables établissements existent aussi à Uruguayana, à Pelotas, à Alegrete et dans les centres allemands de S. Leopoldo et Novo Hamburgo.

La culture de la vigne a lieu dans une trentaine de municipes du Rio-Grande. Les statistiques officielles de 1908 ne donnent point de renseignements sur les cultures de Caxias, qui sont cependant les plus importantes. D'après ces données, l'Etat aurait produit, en 1908, 34.090.000 kilogr. de raisins et 23.926.000 kilogr. de vin. Les prix du kilogr. de vin varient entre 100 réis et 600 réis; le raisin se vend depuis 20 réis le kilogramme.

Voici les indications données par les principaux municipes vinicoles (excepté Caxias):

MUNICIPES	VIN	PRIX
	Kgs	
Bento Gonçalves.....	6.200.000	120 reis
Garibaldi...........	4.600.000	240 —
Guaporé............	4.305.000	150 —
Alfredo Chaves......	4.280.000	300 —
Antonio Prado.......	1.800.000	100 —
Rio-Grande.........	650.000	200 —

A S. Sebastião do Cahy, à S. Lourenço, à Lageado, à Julio de Castilhos et à Bagé, les vignobles couvrent également de grandes étendues.

Le rendement des vignes de Rio-Grande est assez variable. A Alfredo Chaves, un hectare planté de 50 pieds donne 7.500 kilogr. de raisin ; à Caxias, 190 pieds par hectare produisent 18.000 kilogr. ; Guaporé tient le record, avec une production de 40.500 kilogr. par hectare. Ces rendements sont supérieurs à ceux des pays d'Europe.

Les principaux vins envoyés par le Rio-Grande à l'Exposition nationale de Rio de Janeiro, en 1908, furent : le Porto Alegre

rouge, le Bento Gonçalves et le Jaguarão, l'Esperança (type Bordeaux), le Pureza de Nova Trento, le vin rouge de Caxias, le Barbera, l'Ilha dos Marinheiros et quelques autres types non dénommés. La moyenne de ces vins était de 80,8 0/0 d'alcool par litre ; l'acidité moyenne était de 5,5 ; ceux de Porto Alegre étant en général les plus alcoolisés et les plus acides. Le seul défaut des vins rio-grandenses est d'être un peu acides, en général. Ce défaut est énergiquement combattu par les vignerons, étant facile à remédier ; les progrès ont été sensibles en ces dernières années ; aussi le marché de la capitale fédérale s'ouvre-t-il chaque année davantage aux vins de Rio-Grande. « Je n'ai pas la prétention, écrivait dans l'*Annuario do Estado de Rio-Grande*, M. Graciano de Azambuja, important propriétaire de vignes et agronome compétent, je n'ai pas la prétention d'affirmer que nous produirons les crus renommés et bons de l'Europe, les vins appréciés du Rhin et de la Moselle, de la Bour-

gogne et du Médoc. Je crois fermement, toutefois, que nous pourrons produire, sur une grande échelle, les vins de table communs et bons que l'on boit en France, en Italie, en Espagne et au Portugal... »

M. Azambuja condamne par expérience l'Isabella, qui est encore une des bases des vins de Rio-Grande ; il préconise les cépages américains : le Cynthiana, le Delaware et l'Othello. En ce qui concerne le Cynthiana, l'opinion est presque unanime : MM. Paldaof, João Dutra, de S. Leopoldo, et le Dr Luiz Barreto, de S. Paulo, sont d'accord à vanter son excellence. Les cépages américains exigent peu de soins et donnent de bons résultats au Rio-Grande.

L'ÉLEVAGE ET SES INDUSTRIES

I. Historique de l'élevage au Rio-Grande. — Les pâturages. — La « Flechilla. »

II. Statistiques. — Municipes éleveurs. — Les Brésiliens dans l'Uruguay.

III. Le bétail du Rio-Grande : races indigènes et étrangères.

IV. L'élevage rio-grandense. — Les éleveurs : le gaucho. — Régime pastoral.

V. Rôle des pouvoirs publics. — L'œuvre de M. Carlos Barbosa. — Le poste zootechnique.

VI. Les produits de l'élev ge. — Exportation.

I

Le bétail brésilien est originaire d'Europe ; les colonisateurs portugais ont amené avec eux de nombreux spécimens des principales races ibériques. Les capitaineries de Porto Seguro et de S. Vicente furent les premières pourvues de bétail portugais. Les vastes plateaux du sud et les plaines étendues du Rio-Grande do Sul étaient destinés à voir tout

particulièrement prospérer l'industrie de l'élevage. La province de Rio-Grande, qui offrait des conditions naturelles si propices à l'acclimatation des races européennes, fut de bonne heure exportatrice de produits de l'élevage. Si l'on en croit certains historiens jésuites et Rocha Pitta, c'est la capitainerie de de S. Vicente et les Paulistes qui fournirent au Rio-Grande les premières bêtes à cornes.

Au XVIIIe siècle, le Rio-Grande devint un grand centre d'élevage et c'est de là que partaient les nombreuses caravanes de bêtes de somme que l'on allait vendre à la fameuse foire de Sorocaba, dans la province de S. Paulo. Dans ses « notes manuscrites », M. Eduardo Prado rappelle quelle fut l'importance de Sorocaba, où les foires réunissaient parfois 200.000 animaux et où venaient s'approvisionner les éleveurs de Minas-Geraes et des autres provinces. Par son rôle économique, Sorocaba a été le lien commercial entre le nord et le sud du Brésil et contribua ainsi à la formation de l'unité nationale du pays.

Les terres septentrionales du Rio-Grande ont gardé jusqu'à aujourd'hui le nom que les premiers colonisateurs leur ont donné en raison de leur abondant bétail ; ce sont les plateaux de *Vaccaria*, qui constituent actuellement un municipe rio-grandense. *Vaccaria* n'est cependant pas la région qui possède, à l'heure qu'il est, le plus grand nombre de têtes bovines. Les grands centres d'élevage sont plus au sud.

Dans son livre sur le *Rio Grande do Sul*, Alfredo Varella évalue à 11 millions de têtes le bétail qui peuplait la province vers 1850. Son évaluation relative à l'année 1892 est de 7.533.450 têtes, et il remarque que les troubles révolutionnaires qui ont suivi ont fait sensiblement baisser cette population animale. De fait, actuellement, on peut calculer que plus de neuf millions de têtes paissent dans les champs de Rio-Grande. Il n'existe point de statistique exacte à ce sujet, et l'on ne peut se baser que sur des évaluatiens fournies par les municipes et très imparfaites. Sous peu,

peut-on dire cependant, le Rio-Grande comptera 10 millions et représentera à lui seul environ la moitié de l'élevage total du Brésil.

Si l'élevage a été de bonne heure une des occupations de Rio-Grande do Sul, il faut dire cependant que longtemps il ne fut considéré que comme accessoire, quoique très productif. Vers le milieu du XIXe siècle, le Rio-Grandense était planteur de blé et ne profitait que du cuir de ses bêtes à cornes. Le Ceará était alors le grand producteur de viande, qui alimentait les principaux marchés brésiliens. Mais bientôt la « rouille » attaqua le blé rio-grandense et la production cearense diminua ; le Rio-Grande, qui était en état de soutenir la concurrence du nord, se remit à l'élevage et son développemént ne cessa de s'accentuer dans cette branche de l'activité économique.

Au point de vue de la production zootechnique, on peut diviser le Brésil en trois zones : celle des Etats du nord, c'est-à-dire des Etats qni sont au nord de S. Francisco ;

celle du centre, qui comprend Minas Geraes, Bahia, Goyaz et Matto-Grosso, et celle du sud, qui comprend S. Paulo, le Paraná, Santa Catharina et le Rio-Grande. C'est cette dernière zone qui semble le plus spécialement destinée à devenir le grand centre d'approvisionnement mondial de viandes sèches et fraîches. De son côté, le Rio-Grande do Sul se divise, suivant M. Lassance Cunha, en trois régions d'élevage, nettement caractérisées par la qualité de leurs pâturages.

La première région est la plus méridionale et forme la continuation géographique des plaines de la République de l'Uruguay : ce sont des pâturages de toute première qualité, où les races européennes acclimatées donnent les meilleurs résultats. Au point de vue de l'élevage, c'est la première zone de l'Etat. La deuxième région comprend les forêts et les prairies basses du nord et le bassin des tributaires de la Lagôa dos Patos ; ce sont des pâturages auxquels s'adaptent mieux, dit M. Lassance Cunha, les races plus rustiques

et moins exigentes. La troisième région, enfin, comprend la Serra, c'est-à-dire la zone haute du nord-est de l'Etat et les sources de l'Uruguay ; c'est la zone plus particulièrement agricole, où florissent les colonies. On y trouve des pâturages de valeurs très différentes, de première qualité et de seconde ; l'élevage y est relativement peu développé cependant.

Les pâturages de Rio-Grande sont supérieurs, dit M. Henrique Silva (O Brazil, Suas Riquezas, etc.) à ceux de la République Argentine, par leur variété et leur richesse. L'éleveur rio-grandense n'est point obligé, comme son voisin d'Argentine, d'approvisionner ses granges d'herbes exotiques pour alimenter son bétail pendant l'hiver. La tâche de l'éleveur se trouve simplifiée et plus économique ; c'est un des facteurs précieux que possède pour son élevage le Brésil méridional et que bien peu de pays éleveurs partagent. « Les prairies naturelles, écrit M. Assis Brasil, ont un avantage que l'on ne

trouve pas toujours dans les prairies artificielles : c'est la variété. C'est en vertu de cette variété, de la qualité des herbes et de la salubrité du milieu, qu'il existe des pâturages qui engraissent un cheval ou un bœuf avec une extraordinaire rapidité. Il en est ainsi dans la région basse du Rio-Grande do Sul, des champs de *flechilla* (flejilla du Rio de la Plata), graminée fort succulente que je crois être celle que dans son « Journal de Voyage » Saint-Hilaire appelle « une espèce d'Avena Sativa » et des champs de trèfle ; il en est encore ainsi des champs de *macega mansa* et de *capim mimoso*, dans la région montagneuse de l'Etat ». Le *capim gordurra* ou *catingueiro* (Tristegis glutinosa) est une des herbes les plus communes du Brésil. Le *capim flexa*, très apprécié par Saint-Hilaire ; le *capim da praia* (panicum fistolorum), le *papuan*, le *Jaraguá*, sont les plus précieuses graminées de la zone centrale de l'élevage brésilien, et se retrouvent dans les pâturages du Rio-Grande.

La *flechilla* est incontestablement la première graminée du Brésil méridional ; sa présence donne aux pâturages une valeur considérable : « Dans les champs compris entre Quaraby et Itaqui, écrit M. Lassance Cunha dans son livre récent sur les voies ferrées du Brésil, entre les kilomètres 1 et 132 pousse une graminée naturelle, la *flechilla*, qui, par ses extraordinaires qualités alimentaires, contribue fortement à la valorisation de ces pâturages, en leur donnant la réputation d'être les meilleurs de l'Etat pour le développement rapide et sûr de l'industrie pastorale. »

II

Il n'existe point de statistiques complètes et sûres à l'aide desquelles on puisse se rendre compte exactement de l'importance de l'élevage brésilien. En ce qui concerne le

bétail bovin, on peut cependant faire les calculs suivants, d'après les données les plus vraisemblables :

a) *Brésil nord.* — Ceará, 1.400.000 têtes; Maranhão, Piauhy, Parahyba, etc.	4.700.000
b) *Brésil central.* — Minas-Geraes, 3.500.000 environ; Matto Grosso, Goyaz, Bahia, etc.	9.800.000
c) *Brésil méridional.* — S. Paulo, 736.000; Paraná, 350.000; Santa Catharina, 560.000; Rio-Grande, 5.706.000	7.352.000
ce qui donne un total de . . . . . . têtes.	21.852.000

Le Rio-Grande possède, peut-on dire, six millions de bœufs et représente plus du quart de l'élevage total du Brésil. A l'heure qu'il est, le Brésil compte certainement plus de 22 millions de têtes bovines et, grâce à ce total, occupe un bon rang parmi les Etats éleveurs; quand la qualité répondra au nombre, le Brésil deviendra inévitablement le grand marché d'approvisionnement, comme nous le disions. Au point de vue numérique, voici le rang occupé par le Brésil et le Rio-Grande dans la liste des pays éleveurs (sta-

tistiques du « States-man's Year-book 1909 ») :

États-Unis (1908)	têtes	71.267.000
Russie (1908)		43.204.000
République argentine		29.000.000
Brésil (avec le Rio-Grande)		22.000.000
Allemagne (1907)		20.589.000
Autriche-Hongrie		16.249.000
France (1906)		14.110.000
Australie		10.112.000
Uruguay (1900)		6.827.000
Italie (1908)		6.190.000
Rio-Grande do Sul		5.706.000
Grande-Bretagne		4.791.000
Espagne (1907)		2.212.000
Suisse (1903)		2.080.000
Danemark		1.841.000

On peut se rendre compte, par le tableau précédent, de la place occupée par le Brésil, qui se trouve dépassé au point de vue numérique par trois pays à peine : les Etats-Unis, la Russie et la République Argentine, auxquels il conviendrait d'ajouter, si les statistiques le permettaient, l'Inde. La République Argentine doit atteindre, à l'heure actuelle, 29.000.000 de têtes environ,

quoique le recensement de 1902 n'en ait relevé que 15.446.868. Le Rio-Grande enfin, à lui seul, occupe un rang honorable entre les Etats éleveurs, puisqu'il obtient le neuvième rang (en ne tenant pas compte du Brésil).

Les statistiques municipales, qui permettent de calculer le nombre des têtes de bétail rio-grandenses, ne sont qu'approximatives, mais indiquent néanmoins quelle est la zone de l'Etat où se trouvent les grands municipes éleveurs. Cette zone est précisément celle du sud-ouest, où les pâturages sont le prolongement des plaines argentine et uruguayenne.

Les principaux municipes éleveurs du Rio-Grande sont ceux d'Uruguayana, Alegrete, Itaqui, Rosario, S. Gabriel, Livramento et surtout D. Pedrito et Bagé. Les autres municipes de l'Etat possèdent de 100 à 200.000 têtes de bétail bovin chacun ; les municipes de la Serra, c'est-à-dire plus spécialement de la zone coloniale, possèdent en général

moins de 30.000 têtes de bétail chacun. Voici les données approximatives des grands municipes éleveurs :

MUNICIPES	BOEUFS	CHEVAUX	MOUTONS
	En têtes	En têtes	En têtes
Bagé........	500.000	30.000	141.000
Cangussú....	360.000	18.000	20.000
D. Pedrito...	300.000	150.000	200.000
Alegrete.....	300.000	50.000	116.000
Uruguayana .	270.000	31.000	235.000
S. Gabriel ...	300.000	23.000	38.000
Rosario......	250.000	80.000	10.000
Livramento ..	200.000	20.000	200.000
Itaqui	250.000	40.000	30 000
Cachoeira....	200.000	30.000	12.000

(Ces chiffres sont dus en partie au catalogue de l'exposition de l'Etat de Rio-Grande en 1901, et en partie aux informations données par M. Lassance Cunha sur les municipes du Rio-Grande.)

L'Etat possédait en 1907 environ 1 million de chevaux, 2 millions de moutons, 600.000 porcs et près de 200.000 mulets.

C'est dans les municipes côtiers de Arroyo Grande et de S. José do Norte que l'élevage des porcs est le plus prospère, ainsi que dans la zone coloniale, principalement dans les municipes de Taquara, S. Leopoldo et Santa Cruz.

Si l'on étudie la question de l'élevage au Rio-Grande, au point de vue de la statistique, on est amené à envisager l'importance de l'élevage que possèdent les Rio-Grandenses, en dehors du Rio-Grande, c'est-à-dire dans l'Uruguay, où des six à sept millions de têtes bovines existantes, plus de deux millions leur appartiennent.

Les propriétaires de bétail dans l'Uruguay étaient au nombre de 22.674 en 1900. Les Uruguayens n'étaient représentés dans ce nombre que par 14.442 propriétaires; les Espagnols comptaient 3.065 propriétés et les Brésiliens 2.472. Les propriétaires brésiliens occupaient le second rang toutefois, pour le nombre des bêtes à cornes possédées et l'importance de leurs propriétés : des

26.134.000 têtes de bétail du pays, ils en possédaient 4.492.230; des 6.827.000 bœufs, ils en possédaient 1.968.488. Voici, d'ailleurs, les chiffres du recensement, en millions de têtes :

NATIONALITÉ des PROPRIÉTAIRES	BŒUFS	CHEVAUX	MOUTONS	PORCS	TOTAUX (tout le bétail)
Uruguayens	3.135	304	10.782	54	14.301
Brésiliens .	1.968	131	2.370	10	4 492
Espagnols..	823	58	2.769	15	3.672
Argentins..	126	10	347	0.5	485

Les propriétés brésiliennes sont particulièrement nombreuses, comme de juste, dans les départements uruguayens limitrophes du Brésil. Dans plusieurs d'entre eux, entre autres dans ceux de Artigas, Salto, Rivera, elles sont de beaucoup les plus nombreuses et possèdent plus de la moitié des propriétés rurales. Dans un grand nombre de grands départements du nord de l'Uruguay, les Brésiliens tiennent le record de l'élevage

bovin ; c'est ainsi que les statistiques de 1900 démontrent que les bœufs possédés étaient ainsi distribués :

DÉPARTEMENTS	A DES URUGUAYENS	A DES BRÉSILIENS
Artigas	133.870	282.732
Salto	175.713	345.696
Tacuarembó......	221.057	246.379
Rivera...........	72.401	177.593
Cerro Largo......	208.110	325.544

Ces statistiques mettent en relief les gros intérêts brésiliens, et rio-grandenses en particulier, qui existent dans la République voisine et expliquent les affinités politiques qui lient au Brésil la grande majorité des « Orientaux ».

III

Le Rio-Grande do Sul s'est distingué de bonne heure entre les Etats éleveurs du Brésil par l'adoption de méthodes rationnelles d'élevage. Les gauchos se sont affranchis de la routine, en consacrant toute leur activité à l'élevage. Elisée Reclus insiste sur ce point dans son étude sur le Rio-Grande. Malheureusement, le grand Etat du sud n'a pas été, comme le Rio de la Plata, le champ d'expériences zootechniques par excellence, où de grands capitaux étrangers ont été attirés par l'immensité des pâturages, où des activités compétentes d'éleveurs anglais, australiens et zélandais sont venues, dès l'origine, appliquer les méthodes les plus modernes à cette industrie et où, annuellement, de grandes entreprises importent des milliers de reproducteurs des meilleures races du monde. Le Rio-Grande n'a pas

connu ces avantages ; il a dû se former par lui-même : tout ce qui a été fait est l'œuvre de Brésiliens, de capitaux relativement restreints, d'activités manquant forcément de compétence, avec un bétail indigène. Peu à peu, l'expérience leur est venue en aide, l'importation de reproducteurs s'est mieux caractérisée et le travail à l'amélioration des races et à l'acclimatation du bétail étranger a été commencé pour n'être plus abandonné. De grands progrès restent encore à réaliser, mais il est juste de dire qu'ils sont déjà connus et nettement visés par les éleveurs rio-grandenses.

Parmi les races indigènes que l'on rencontre dans les pâturages du Rio-Grande, la plus renommée est la race bovine *caracú*. On a beaucoup discuté sur les origines de cette race; il est prouvé aujourd'hui qu'elle descend des races portugaises importées à l'époque coloniale. Il y a d'ailleurs de grandes affinités entre le *caracú* et certaines races bovines du Portugal ; le professeur

Raquet, du Royal Institut de Gembloux, a été frappé par les ressemblances notées. Certains éleveurs brésiliens cherchent l'origine du *caracú* et les races de l'intérieur du Matto Grosso, bœuf *mirandeira* et bœuf *barroso*; de toute façon, l'origine portugaise persiste, car on peut dire que le *barroso* est de la race portugaise *barrozan* et le *mirandeiro* de la race *mirandaise*.

Le *caracú* a le poil fin et court, sa queue est mince, son cou est court et les jambes de même, sa couleur est châtain clair. C'est incontestablement le meilleur bétail autochtone du Brésil.

« La race *caracú*, écrivait, en 1910, le Dr P. Barretto, qui se recommande par sa beauté physique et plus encore par sa beauté morale — la douceur — et qui fournit un lait de première qualité, n'excelle cependant ni par l'abondance ni par la durée de sa lactation. S'il était possible de lui conserver son port esthétique, tout en augmentant l'activité de ses glandes mammaires, nous au-

rions le type idéal de la vache laitière. L'expérience connue de quelques-uns de nos éleveurs, la race *caracú* supporte avec avantage le croisement avec la race schwytz et la race flamande, donnant de beaux produits, corpulents, vigoureux, laitiers et doux. » L'opinion généralement répandue parmi les éleveurs est que la race *caracú*, si elle n'est pas exempte de tout défaut, constitue tout au moins un élément excellent, qui peut servir de base à la formation d'un bétail indigène de première qualité; bien des pays éleveurs sont arrivés à de beaux résultats zootechniques, sans avoir eu l'avantage de commencer avec un pareil élément. L'Etat de S. Paulo a formé une commission spéciale chargée de l'étude approfondie de la race *caracú*.

Le Rio-Grande possède d'autres races brésiliennes aux qualités appréciables : la race *franqueira*, la race *mocha* et la race *curraleira*. Elles procèdent toutes, comme le *caracú*, de races importées pendant l'époque co-

loniale et de croisements plus ou moins divers.

Le bœuf *franqueiro* vient du nord de S. Paulo et de Minas ; il se distingue par d'immenses cornes et un squelette très développé. Cette race a beaucoup perdu de sa première vigueur. La race *mocha* est écornée et se prête à la boucherie, tout en étant laitière. M. P. Barretto en fait les plus grands éloges.

Les races *curraleira*, *pantaneira* ou *cuyabaria* ont été étudiées par le professeur allemand R. Endlich ; ce sont des races qui viennent du Matto Grosso et de Goyaz, où les troupeaux vivent encore nombreux à l'état sauvage. Ces races ont les cornes courtes, le poil châtain et sont assez prolifiques.

Pendant un certain nombre d'années, le Brésil a été importateur de bétail indien et tout particulièrement de *zébu*. Des croisements ont eu lieu avec les races indigènes ; la race *china* est due à un de ces croise-

ments. Les expériences d'acclimatation du *zébu* ont été loin d'être concluantes, car, à l'heure qu'il est, le *zébu* est vivement combattu, à S. Paulo comme à Rio-Grande ; certains éleveurs de Minas persistent néanmoins à introduire le *zébu*, dont les défauts sont le thème de toutes les revues zootechniques du Brésil. Le Rio-Grande a condamné le *zébu* depuis longtemps : l'exposition d'animaux domestiques de Porto Alegre, en 1909, n'a compté qu'un seul *zébu* sur les 190 bovins présentés.

Les *estancieros* de la grande région de l'élevage, de la *campanha* rio-grandense, importent beaucoup de reproducteurs européens, et les résultats obtenus sont heureux.

Parmi les plus fécondes expériences en matière de zootechnie, il faut citer celle de M. Assis Brasil, un grand éleveur rio-grandense. Dans son *estancia* de « Pedras Altas », M. Assis Brazil a obtenu d'excellents résultats avec le *devon* et le *jersey*, dont il pré-

conise l'importation. Le *devon* se prête à la boucherie et donne de bon lait; le *jersey* a le lait très épais et abondant. Si l'on admet que le bétail andalou, dont descendent la plupart des races ibériques qui ont peuplé l'Amérique du Sud, est aussi l'ancètre du *devon*, il s'ensuivrait que le croisement du bétail brésilien avec ce dernier devient une vraie sélection.

Les races anglaises de *durham* et de *hereford* sont à l'essai dans le Rio-Grande. Ce sont précisément les races qui donnent les meilleurs résultats à la République Argentine; le *durham* principalement y est en honneur; aussi est-il probable que ces races, ainsi que le *polled angus*, seront appréciées au Rio-Grande, en raison des affinités géographiques et climatériques qu'offrent ses pâturages avec ceux de la Plata. L'Etat de S. Paulo a déjà fait des expériences zootechniques et son orientation est différente : les races qu'il lui faut sont les races flamande et suisse. Santa Catharina, de son côté, s'est

déjà taillé dans l'élément indigène amélioré un bétail à part, le *blumenau*.

Un éleveur fort compétent du Rio de la Plata, M. Manuel Bernardez, est d'avis que le bétail argentin et uruguayen se trouve apte à améliorer les races brésiliennes et à hâter la sélection zootechnique par l'infusion de sang nouveau.

IV

Les mœurs pastorales du Rio-Grande do Sul sont assez différentes de celles du reste du Brésil. Le gaucho mène une vie toute particulière, il naît éleveur et son existence entière n'est qu'un long exercice de son habileté professionnelle. Le gaucho, dès son jeune âge, devient inséparable de son cheval, sans lequel il sent qu'il n'est rien. Il a son costume, assez pittoresque, composé d'un *poncho* ou large manteau flottant de laine, pourvu d'un trou où passer la tête, et d'une

bombacha, sorte de pantalon de zouave. Le gaucho porte toujours, noué autour du cou, un mouchoir de soie; sa coiffure est un large feutre, il est toujours botté et armé de *rebenque*. Cette toilette est la seule que l'on rencontre dans la *campanha* rio-grandense; elle est caractéristique, comme les usages et les coutumes de ceux qui la portent. Le plat favori du gaucho est le *churrasco* ou viande cuite sur la braise, enveloppée dans son propre cuir, servant de casserole; il le mange avec de la farine de manioc, et sa boisson est le *chimarrão* ou infusion de herva maté, aspirée dans une *cuia*, ou gourde rustique, par un tuyau d'argent.

Les immenses étendues presque entièrement planes du Rio-Grande, un horizon sans fin, un paysage grandiose et monotone, offrent un large champ à l'activité du gaucho; c'est là qu'il fait preuve de courage et d'agilité, à cheval, au milieu de troupeaux sauvages. A l'aide de la *boliadeira*, formée de trois cordes de cuir terminées par des sphères

en fer, le gaucho vise le taureau qui galope et, après quelques moulinets en l'air, lâche tout et l'animal tombe, entravé par les membres de derrière. Le jeu du *lasso* n'est pas moins familier au gaucho; le *tiro de pialo* consiste à entraver les pattes de derrière de l'animal; *laçar* c'est, au contraire, le prendre par les cornes. Ce sont là des exercices très connus de la Pampa, et qui mettent en relief l'habileté professionnelle des estancieros.

La vie du gaucho est large comme son activité, comme ses mouvements, comme ses vêtements, comme son horizon; son travail consiste à surveiller et à diriger ses troupeaux; il est aidé par ses *pions*, travailleurs montés, faits à la vie de la campanha.

Le bétail exige des soins spéciaux, surtout quand les vaches vont mettre bas. En dehors de cette période, il y a des dates consacrées annuellement à la *marca*, à la *ferra* et à la *salga*. *Marcar*, c'est couper d'une certaine façon le bout des oreilles du bétail,

l'une des oreilles portant la coupe de l'estancia, l'autre l'indication de l'âge; *ferrar*, c'est marquer les animaux au fer rouge, sur la croupe; *salgar*, c'est piler du sel à manger au bétail.

L'époque de la castration des bouvillons est une occasion de fêtes dans l'*estancia*. On en profite souvent pour leur scier la pointe des cornes.

Parmi les principaux travaux de l'année, il faut mentionner la séparation dans le *rodeio*, c'est-à-dire dans l'enceinte destinée à réunir le bétail de l'estancia et de permettre de l'examiner, des animaux destinés aux *xarqueadas*. Ceux-ci sont conduits dans des champs spéciaux, l'*invernada*, où on les engraisse pour en obtenir meilleur prix.

Quant au bétail, il vit en plein air, se procurant lui-même sa nourriture. Le gaucho met le feu au pâturage au printemps, pour faire pousser la verdure nouvelle. L'hiver, la gelée et le *minuano*, vent du sud, viennent détruire les animaux nuisibles; le pays est

généralement bien pourvu d'eau et le bétail cherche les ruisseaux, les *arroios* nombreux du voisinage.

Le commerce proprement dit de l'*l'estanciero* comprend deux opérations. Il possède d'une part son bétail, qu'il élève dans ses pâturages ; d'autre part, il achète des bouvillons et des génisses pour les engraisser dans des pâturages spéciaux et les revendre aux *xarqueadas*. « Au Rio Grande, écrit M. Lassance Cunha, il y a deux grandes affaires : la première, c'est de posséder une estancia qui a de bons pâturages et bien administrée ; la seconde, c'est de posséder une estancia avec de mauvais pâturages et mal administrée. ». Le gain se mesure à peine au pourcentage que l'estanciero obtient au moment de la vente de son bétail ; or, ce gain est assuré, il peut varier entre 20 et 40 0/0 ; il atteint parfois 60 0/0. Au temps où le change était très variable au Brésil, remarque M. Lassance Cunha, les éleveurs faisaient parfois de mauvaises affaires quand ils ache-

taient les animaux pour l'*invernada*, en comptant avec un change bas au moment de la vente.

A l'époque des *xarqueadas*, les émissaires des grands établissements de salaisons parcourent la *campanha* rio-grandense et acquièrent le bétail qui se trouve à point. L'*estanciero* conduit le *gaucho* au rodeio, le prix est débattu devant les animaux examinés et le marché est conclu.

Ces méthodes sommaires, qui donnent de si bons résultats, ont été longtemps les obstacles les plus puissants au progrès de la zootechnie, à l'amélioration des pâturages, dispensant l'éleveur de se donner plus de mal pour avoir un meilleur résultat.

V

L'élevage du Rio-Grande subit, depuis quelques années, l'heureuse influence des autorités locales, qui s'intéressent de plus en plus à son développement. Pendant l'admi-

nistration de M. Borges de Medeiros, qui a été président de l'Etat pendant dix ans, des mesures utiles ont été prises en faveur de l'élevage; les pouvoirs de l'Etat sont venus en aide aux éleveurs, avec l'administration de M. Carlo Barbosa. Parmi les principales réformes introduites par cette administration, il faut noter les règlements relatifs à l'importation des animaux reproducteurs, la création du registre des animaux de race, l'organisation des expositions zootechniques, la formation de l'« Union pastorale et agricole », destinée à réunir les éleveurs de l'Etat, et la création d'un poste zoologique.

Un décret fédéral de 1907 réglemente au Brésil l'importation d'animaux reproducteurs. Le principal avantage concédé aux éleveurs est l'indemnisation par l'Etat de toutes les dépenses faites par lui pour le transport des animaux, leur alimentation, les droits d'entrée, d'assurances, etc. Pour obtenir ces faveurs, l'éleveur doit se soumettre à un certain nombre de formalités, donner les indi-

cations nécessaires, fournir des preuves qui, tout en sauvegardant les intérêts de l'Etat, rendent un peu compliquée l'opération. M. Carlos Barbosa a cru qu'il était assez indiqué que l'Etat de Rio-Grande profitât des faveurs concédées par le Gouvernement fédéral et se substituât aux particuliers pour l'exécution de toutes les formalités, en servant d'intermédiaire entre le Gouvernement fédéral et les éleveurs et en se chargeant de l'importation des reproducteurs nécessaires.

Le règlement rio-grandense relatif à l'importation de reproducteurs a été élaboré en 1908 par le secrétaire d'Etat Dr C. J. de Godoy. L'Etat de Rio-Grande se charge, une fois par an, à date fixe, de l'importation des animaux de race et reçoit toutes les commandes qui lui sont faites à ce sujet ; il suffit d'un dépôt représentant à peu près 2/3 de la valeur de la commande. Il remplit toutes les formalités nécessaires et remet à la station du propriétaire les animaux importés.

L'importation assez considérable d'animaux

de race et la nécessité d'éviter la fraude en matière de transmission de la propriété des animaux amena l'Etat à créer un *Registre des animaux de race*, en 1908. Ce registre se présente sous trois formes : le *registre spécial*, destiné aux reproducteurs de pur sang; le *registre général*, destiné aux animaux nés au Rio-Grande des pur-sang du registre spécial, et le *registre supplémentaire*, qui enregistre les animaux de race de toute provenance, satisfaisant certaines conditions requises. Une statistique annuelle indique l'état du registre et les inscriptions qu'il contient.

L'idée des expositions de bétail, dont l'honneur revient à M. Borges de Medeiros, a été mise à exécution par le gouvernement de M. Carlos Barbosa. Le décret de juillet 1908 institue des prix de courses pour les chevaux du pays et détermine la formation d'expositions annuelles à Porto Alegre et dans les municipes. C'est ainsi qu'eut lieu en 1909 la première *Exposição Estadual agro-pecuaria*, à Porto Alegre. Elle fut organisée sous

forme de concours, auquel étaient admis les produits indigènes et étrangers. Cette exposition se termina par une sorte de foire, le Gouvernement se trouvant intéressé à ce que tous les spécimens étrangers exposés fussent acquis par ses éleveurs. Les principales races représentées furent les durham, hereford, les races hollandaises et suisses et la jersey. L'exposition réunit 190 têtes bovines, 72 chevaux, 250 moutons, 19 porcs et des volailles. L'exposition de 1909 fut fort bien accueillie et produisit des résultats de bon augure, marquant une orientation nouvelle de l'administration, qui s'applique à la propagande des machines agricoles, à l'amélioration des races et des fourrages, en stimulant par des encouragements et des prix l'activité des éleveurs. Les expositions régionales continuent à avoir lieu dans les municipes éleveurs; elles sont nombreuses et fécondes, les municipalités y étant intéressées. La prochaine exposition de Porto Alegre est fixée pour mai 1911.

Dès son premier message présidentiel, M. Carlos Barbosa exposait à l'Assemblée des Représentants la nécessité de la création d'un poste zootechnique. Cette institution devint une réalité dès l'année suivante. L'Etat ne possédait alors que le haras de Gravatahy, à l'est de Porto Alegre ; un déplacement de cet établissement se faisait nécessaire; on résolut donc de l'annexer au poste zootechnique. L'endroit choisi par le Gouvernement pour l'organisation du poste fut l'estancia de la *Meridional*, dans le municipe de S. Jeronymo, sur les bords du Jacuhy : le point est à la fois central et facilement accessible par voie ferrée et fluviale, La *Meridional* est destinée à recevoir également l'installation d'une école d'agriculture pratique, où la culture des champs sera enseignée pour propager la polyculture dans l'Etat.

Le poste zoologique n'est point administré directement par l'Etat comme celui de S. Paulo ou celui de Pinheiro, dans l'Etat de Rio de Janeiro.

La direction de la *Meridional* est confiée au *Centre Economique* du Rio-Grande do Sul, avec lequel l'Etat a signé un contrat. Moyennant une subvention raisonnable, le *Centre Economique* est chargé de l'installation du poste, qui doit recevoir une centaine de reproducteurs, devant se trouver à la disposition des éleveurs de l'Etat ; il veille à leur entretien et maintient un registre ou *Stud-Book*, rendant compte annuellement à l'Etat du mouvement du poste. Les reproducteurs sont importés par les soins de l'Etat.

Le poste zootechnique est en voie de devenir, pour le Rio-Grande do Sul, un centre d'expériences en matière de zootechnie ; l'acclimatation des races y est à l'ordre du jour. Les pâturages de l'Etat et son climat permettent au durham et à l'hereford de se considérer comme aptes à l'importation ; le poste importe également, à titre d'essai, du bétail flamand, hollandais, le devon et le jersey, qui donnent de bons résultats dans le sud de l'Etat.

M. Carlos Barbosa, éleveur, lui aussi, a ses idées en matière d'acclimatation de races. Quelle que soit l'importance du bétail bovin au Rio-Grande, il ne perd point de vue la nécessité d'améliorer les races chevalines du pays. Sa préférence pour le boulonnais est assez marquée : c'est aussi l'orientation qu'il imprime au poste zootechnique.

Il n'y a pas de doute que les expériences du poste zootechnique seront, à bref délai, d'une grande portée pour l'amélioration des produits de l'élevage, par l'introduction de machines, de procédés rationnels, par les résultats de croisements et de sélection, par l'étude des fourrages et de l'alimentation animale. Il est une idée que les gouvernants tentent de faire adopter par les éleveurs, c'est la demi-stabulation, pratique encore à peu près ignorée au Rio-Grande, et qui, cependant, serait assez facile et donnerait d'excellents résultats, spécialement en ce qui concerne l'élevage des moutons.

Quiconque connaît la grande institution so-

ciale que représente le *Centre Economique* de Rio-Grande, qui a rendu d'excellents services à l'Etat en maintes circonstances, ne doute pas des excellents résultats qu'on est en droit d'attendre de la Meridional. M. Alvaro Nunes Pereira, économiste de valeur et administrateur habile, dirige actuellement le *Centre Economique*; c'est à lui que nous devons la plupart des renseignements qui précèdent; il semble avoir pris à cœur la direction de la *Meridional,* à laquelle il ne refusera ni les machines américaines, pour lesquelles il a une certaine préférence, ni les lumières des agronomes et éleveurs étrangers, auxquels il saura s'adresser en temps utile, tout en maintenant une direction exclusivement brésilienne.

VI

L'importance de l'élevage rio-grandense n'a d'égale que celle des industries qu'ali-

mente cet élevage. Il faut avouer que c'est particulièrement en ces industries que de grands progrès restent encore à réaliser. Leur importance, en tous temps considérable, tend néanmoins à grandir : les progrès n'en sont que plus nécessaires. Les principaux produits de l'élevage rio-grandense sont : le saindoux, le suif, les cuirs, la viande sèche ou *xarque* ; puis viennent les langues, les os, la viande de porc, etc.

Lorsque approche la saison des xarqueadas (de décembre à juillet), l'acheteur de bétail parcourt les estancias de la *campanha*, aux recherche des têtes à cornes destinées aux *saladeiros* ou établissements de salaison, où l'on prépare le grand produit commercial du Rio-Grande, la viande sèche ou xarque, sous forme d'épais quartiers de viande, fortement salés et séchés aux rayons du soleil d'été.

Les principales *xarqueadas* du Rio-Grande sont dans les municipes de Bagé, Livramento, Pelotas, Santa Maria, S. Gabriel, Uruguayana,

Quarahim. Les statistiques officielles qui les concernent ne sont guère complètes, car il n'y est pas tenu compte de petites xarqueadas disséminées dans l'Etat. Cependant, on peut en extraire les données suivantes :

1892-1893.	428.000 têtes abattues
1894-1895.	295.000
1896-1897.	350.000
1902-1903.	472.000
1904-1905.	412.000
1906-1907.	661.000

En 1908, le Rio-Grande a abattu 598.000 têtes de bétail, dont 149.000 dans les « saladeiros » de Bagé et 140.000 dans ceux de Pelotas.

Quant aux exportations de viande sèche, elles peuvent, pour ces dernières années, être résumées dans le tableau suivant :

ANNÉES	POIDS (EN TONNES)	VALEUR (EN CONTOS)
1900...	21.462	15.002
1901..........	22.262	11.809
1902..........	37.207	13.033
1903..........	36.396	12.540
1904..........	35.788	13.259
1905..........	37.555	15.953
1906..........	44.519	19.310
1907..........	50.792	22.965
1908..........	52.579	25.350

Nous assistons donc incontestablement à un progrès sensible de l'exportation de viande salée : malheureusement, ce progrès ne se traduit pas par la conquête de nouveaux marchés importants et définitifs : le Rio-Grande fournit aux marchés sud-américains et brésiliens, en particulier, un produit que les anciens producteurs de *xarque* se refusent peu à peu à préparer.

Le secrétaire des finances de l'Etat, M. Alvaro Baptista, n'a pas hésité à qualifier le *xarque d'industrie de transition*. Les marchés européens, si désirables, n'ont point été

conquis, et vraisemblablement ne le seront jamais. Les raisons en sont données fort judicieusement par M. Lassance Cunha : le *xarque* a une odeur âcre et un aspect peu engageant ; il n'a point d'élasticité, ayant perdu par l'évaporation ses sucs aqueux ; il exige une longue cuisson pour l'élimination de son sel, il est d'une digestion difficile et son prix sur les marchés sud-américains est supérieur de 40 0/0 à celui de la viande fraîche. Le fait est que les Brésiliens et les Argentins consomment encore annuellemeut de 1.250.000 à 1.300.000 têtes de bétail, sous forme de viande sèche.

L'exemple de la République Argentine s'impose actuellement de plus en plus à l'activité économique de Rio-Grande. Si l'exportation argentine de bétail vivant a sensiblement baissé de 1898 à 1908 (de 359.000 têtes à 60.000), le recul du *xarque* n'a pas été moins sensible (244.000 têtes à 92.000), tandis que les viandes congelées, qui fournissaient 17.800 têtes en 1898, étaient fournies

en 1908 par plus de 573.000 têtes. Dans la République de l'Uruguay, le recul est plus lent, mais aussi sensible. Le Rio-Grande voit donc seul prospérer cette industrie.

« Le gouvernement du Rio-Grande, dit, dans son rapport de 1909, M. Alvaro Baptista, a prévu l'extinction du *xarque* comme aliment et la nécessité d'employer la viande comme matière première d'autres produits alimentaires. Il fut un temps où, en faisant quelques concessions, il sembla que l'on était parvenu à installer de grandes fabriques pour la préparation des viandes et à l'établissement de fermes modèles pour l'amélioration du bétail bovin. »

En un mot, l'industrie des conserves de viande est un des plus sérieux problèmes qui se pose pour le Rio-Grande. Elle n'y est encore qu'à ses débuts et c'est d'elle cependant que dépend tout l'avenir de l'élevage rio-grandense. Ce serait une erreur de croire que la prospérité croissante des xarqueadas en ces dernières années représente des conquêtes

définitives sur des marchés permanents : elle est due, comme nous l'avons vu, à ce que plusieurs ont abandonné la partie, et, en réalité, la consommation de viande sèche diminue : au Brésil, les nouvelles générations sont déjà moins friandes de xarque.

A côté de cette industrie, l'Etat travaille également les cuirs : cuirs de veau, de bœuf, tannés, vernis, secs ou salés. Voici, d'ailleurs, les statistiques relatives aux cuirs, en ce qui concerne leur exportation (en kilogrammes) :

ANNÉES	CUIRS			VEAU
	TANNÉS	SECS	SALÉS	
1901	228.000 kgs	3.737.000	9.371.000	207.000
1903	366.000 »	4.504.000	14.078.000	142.000
1905	248.000 »	4.735.000	12.141.000	305.000
1907	259.000 »	3.118.000	17.066.000	94.000

En 1908, l'exportation des cuirs du Rio-Grande atteignait la somme de 12.300 contos de réis ; les cuirs salés y représentaient 7.600 contos et les cuirs secs 3.600 contos.

Parmi les autres produits de son élevage, le Rio-Grande exporte en grande quantité du saindoux et du suif. En ces dernières années, les exportations ont été respectivement les suivantes:

ANNÉES	SAINDOUX		SUIF	
	Kgs	Contos	Kgs	Contos
1900	3.743	2.699	2.209	1.072
1901	4.791	4.310	3.241	1.696
1904	6.813	4.037	5.593	2.517
1905	7.995	4.534	6.174	2.839
1907	5.887	7.416	9.171	4.110
1908	10.266	9.149	9.617	4.274

De son saindoux et de son suif, le Rio-Grande retire donc annuellement à l'exportation environ 14.000 contos. Par ces données. il est facile de se rendre compte de l'extrême importance économique des produits de l'élevage rio-grandense : ils constituent effectivement le fond même de la richesse de l'État et se trouvent intimement liés à son développement matériel.

LE RIO-GRANDE INDUSTRIEL

I. Le Rio-Grande et les États industriels de l'Union. — Industries de Rio-Grande. — Capitaux. — Productions. — Les centres industriels : Porto Alegre, Rio-Grande, Pelotas. — L'industrie textile.

II. Les industries extractives. — Gisements connus. — Le charbon de S. Jeronymo. — Le cuivre. — La wolframite.

I

En dehors de l'industrie de l'élevage, que nous avons examinée précédemment, le Rio-Grande do Sul possède d'autres industries qui en font un des centres industriels les plus importants du Brésil. Cet Etat se distingue moins par le nombre des établissements et les capitaux employés que par la valeur de la production et la main-d'œuvre engagée, qui le placent au troisième rang parmi les grands centres brésiliens, c'est-à-dire après le District fédéral et suivant de près S. Paulo.

D'après les statistiques du Centro Industrial de Rio de Janeiro, le Rio-Grande est placé

de la façon suivante (valeurs en milliers de contos) :

ÉTATS	ÉTABLISSEMENTS	CAPITAUX	VALEUR de PRODUCTION	OUVRIERS
District Fédéral	670	169,9	223,9	35.243
S. Paulo.....	326	127,7	118	24.186
Rio-Grande....	314	49,2	99,7	15.426
Rio-de-Janeiro.	207	86,1	56	13.632
Pernambuco...	118	58,7	55,2	12.042

Ces statistiques, répétons-le, sont bien incomplètes et ne donnent qu'en partie les informations qu'on serait en droit d'àttendre, en raison des difficultés qui existent à les recueillir.

Les industries de Rio-Grande sont assez variées. Les capitaux les plus considérables sont employés par la fabrication des tissus, celle des chapeaux, la minoterie, la brasserie, l'industrie du tabac, des chaussures, des meubles et du savon.

Voici d'ailleurs les données du Centro Industrial de Rio de Janeiro, qui sont les seu-

les existantes actuellement au Brésil (en milliers de contos):

INDUSTRIES	ÉTABLISSEMENTS	CAPITAUX	VALEUR de PRODUCTION	OUVRIERS
Textile......	9	8,6	9,02	2.418
Minoterie....	7	8,1	3,1	213
Chapellerie..	13	1,9	3,1	539
Brasserie....	19	4,9	2,9	284
Chaussure...	9	1,2	2,5	665
Tabacs......	14	1,6	2,7	404
Fonderie....	19	1,7	1,7	538
Mobilier.....	6	0,83	1,3	454
Savonnerie..	10	1,1	1,6	241

En dehors de ces industries, auxquelles il faudrait ajouter la fabrication des vins que nous avons mentionnée ailleurs, il en existe d'autres moins importantes, comme celles des biscuits, des boissons alcooliques, l'orfèvrerie, la parfumerie, les allumettes, les produits chimiques, la sellerie, la céramique, l'ébénisterie et la verrerie.

Les établissements industriels sont assez

également répartis dans tout l'Etat : il n'est point de ville qui n'ait son industrie ou ses industries. Cependant, la grande industrie est plus spécialement concentrée dans trois centres principaux : Porto Alegre, Rio-Grande et Pelotas, qui sont aussi les trois grandes villes commerciales de l'Etat. S. Leopoldo, Santa Maria, Caxias et Santa Cruz réunissent aussi quelques industries prospères.

La capitale de l'Etat est le centre de plusieurs industries, comme les boissons, les biscuits, les chaussures, la bière, la chapellerie, le chocolat, les tissus, les tabacs, la fonderie, les cravates, les bijoux, les gants, les malles, les meubles, les pâtes alimentaires, la parfumerie, les pianos, le papier, les produits chimiques, la céramique, les clous, les bougies et les cristaux. Par cette nomenclature, aride mais nécessaire, on peut se rendre compte que ce grand centre ne possède pas uniquement le nécessaire, comme les industries du vêtement, mais même le luxe, comme la parfumerie, les gants, les pianos et les

cristaux. Les tarifs brésiliens, dont beaucoup se plaignent et qui effectivement sont excessivement protecteurs, ont au moins eu comme conséquence l'élimination progressive des objets de première nécessité de l'étranger et la création d'une industrie nationale capable de faire face à toutes les exigences de la civilisation. Porto Alegre, qui n'est pas le premier centre industriel du Brésil, mais bien le troisième, produit assez pour approvisionner tout l'Etat et rendre indépendante de toute influence extérieure sa vie économique. Mais les tarifs protecteurs sont les causes de la cherté des marchandises, dit-on ; Porto Alegre semble réfuter cet axiome, car la vie y est chère, mais toutefois bien meilleur marché, non seulement qu'à Manáos ou à Belém, mais même à Rio de Janeiro.

Rio-Grande, autre grand centre industriel de l'Etat, fabrique des chaussures, de la bière, des biscuits, des tissus, du tabac ; il a des fonderies, des fabriques de glaces, d'allumettes et des minoteries. En raison de sa position,

étant le premier port de mer atteint par la navigation extérieure, Rio-Grande est appelé à se développer parallèlement à l'ensemble de l'Etat. Pour bien des industries, il restera donc le point le plus indiqué pour les facilités du commerce.

Pelotas, la capitale du *xarque*, a ses fabriques de chaussures, de bière, de chapeaux, de tabac, de voitures, de meubles, de savon, de bougies, de céramique, de produits chimiques. On y fait aussi des pianos et des parfums. Pelotas, avec ses quatre cents et quelques voitures de remise, ses clubs, ses librairies, est un des centres les plus importants de l'Etat. Lorsque l'industrie des frigorifiques aura pris tout le développement qu'on en attend, Pelotas sera la première à en bénéficier.

S. Leopoldo fabrique de la bière, des chapeaux, des chaussures, des allumettes, dn tabac, de la céramique, des bougies et du vin. Santa Cruz a des brasseries, des fonderies, des ébénisteries. Santa Maria fabrique

aussi de la bière, des bijoux, du savon. Bagé, Uruguayana, Cachoeira et Caxias sont des centres industriels de moindre importance.

De toutes les industries rio-grandenses que nous envisageons ici, la plus importante est l'industrie textile, dont les centres sont Rio-Grande et Porto Alegre. La production de 1907 pouvait être calculée de la façon suivante :

6.000.000	mètres de tissus de coton.	2.100	contos.
3.000.000	— — de toile grossière.	900	—
440.000	couvertures	2.420	—
160.000	mètres de tissus de laine. .	720	—
80.000	manteaux.	1.440	—
80.000	mètres de drap militaire . .	480	—
50.000	mètres de flanelle	125	—
48.000	douzaines de bas.	600	—
10.000	mètres de soie.	60	—

Comme on peut voir, une grande partie de ces fournitures est destinée à la consommation intérieure, les manteaux ou *ponchos*, par exemple; une autre partie, concernant les

draps militaires, est destinée à la consommation de l'Union.

Voici les statistiques relatives à la production textile de l'Etat (mannfactures les plus importantes) :

CENTRES	MANUFACTURES	CAPITAL	PRODUCTION	OUVRIERS
		contos	mille mètres	
Rio-Grande.	Cia União Fabril....	5.000	7.000	1.008
	Santo Becchi et Cie.	800	3.500	700
Porto-Alegre..	Cia Fabril	400	48	320
	Cia Fabril de Tecidos	2.280	170	300

La fabrication des biscuits de Rio-Grande occupe 120 ouvriers de la maison Leal Santos et Cie, dont les produits sont connus dans tout le Brésil. La chaussure est travaillée à Porto Alegre par la Cia Progresso Industrial (200 ouvriers), et Barros Figueiredo. La brasserie rio-grandense, et en particulier la maison Ritter, jouit au Brésil d'une excellente réputation. Les tabacs de la maison Pook et Cie, de Porto Alegre, ont

dépassé les limites de l'Etat; il en est de même pour les produits de la maison Bins, dont les coffres et les fourneaux Bertha ont été fort appréciés à l'Exposition de 1908. Kappel et Arnt fabriquent des meubles à Porto Alegre (200 ouvriers). Albino Cunha est le plus grand minotier de Rio-Grande.

II

Le Rio-Grande do Sul, par sa constitution géologique, est un des Etats du Brésil les mieux pourvus de richesses minières. La valeur de son sous-sol n'a pas été, comme celle de Minas-Geraes, l'objet d'une colonisation spéciale; la découverte en est relativement récente. On signale bien, dès la fin du XVIII[e] siècle, la présence de gisements dans le Rio-Grande; les Paulistes, d'autre part, y ont cherché jadis des mines d'argent, mais aucune découverte scientifique n'avait été

suivie d'exploitation en règle. Les premières tentatives d'extraction de charbon rio-grandense datent de 1809; mais ce n'est, en réalité, que pendant la seconde période du XIXe siècle que les richesses du sous-sol du Rio-Grande ont été mises à profit.

Le bassin houiller de S. Jeronymo a été étudié, en 1851, par l'ingénieur Velloso Pederneiras. Les Anglais James Johnston, en 1854, et Nathaniel Plant, en 1869, explorèrent également les régions carbonifères. A la même époque, Carruthers y étudia les fossiles végétaux. La commission de la carte géologique du Brésil y délégua deux ingénieurs, en 1876. Enfin, en 1904, ce fut le géologue White que le gouvernement fédéral chargea d'étudier la région houillère.

Les terrains archéens, d'une part, et les basaltes, de l'autre, sont parsemés de taches carbonifères, que l'on peut ramener à trois groupes principaux : celui de Porto Alegre à Cachoeira, par le Jacuhy; celui de S. Sepé et celui de Jaguarão, qui se prolonge dans

la République Orientale. Le plus important de ces groupes est le premier, où se trouvent les mines de S. Jeronymo.

Les informations recueillies par le secrétaire des finances de Porto Alegre permettent de dresser un tableau résumé de ces gisements :

MUNICIPES	NOMBRE de propriétaires	AIRE MÉTALLIQUE connue	NATURE DES MINÉRAUX	SITUATION ACTUELLE
açapava........	10	3.210 hect.	Cuivre, or	Non exploité.
ncruzilhada	7	5.446 —	Cuivre, wolfram, marbres	En exploitation.
. Sepé..........	5	2.381 —	Cuivre, or, charbon	Non exploité.
. Jeronymo.....	3	2.238 —	Charbon	En exploitation.
avras..........	4	1.095 —	Cuivre, or	—

Le charbon de Rio-Grande est encore peu exporté, mais son exploitation actuelle lui permet déjà de lutter victorieusement sur le marché local avec le charbon de Cardiff. Pendant la guerre du Transvaal et la baisse du change, le charbon anglais, qui se vendait 80 rs la tonne à Rio de Janeiro, était, dit-on, fortement mélangé de charbon rio-

grandense. D'autre part, des expériences faites par la voie ferrée de Porto Alegre à Uruguayana ont permis de vérifier les avantages économiques de la consommation de ce charbon, bien qu'il exige certaines modifications dans la construction des fournaises.

L'exploitation la plus importante est celle de la Compagnie des Mines de S. Jeronymo, où un outillage très perfectionné permet d'extraire le charbon, de le laver et d'en faire des briquettes. Des filons de charbon de meilleure qualité ont été rencontrés en ces dernières années. La production moyenne annuelle est de six mille tonnes de charbon environ.

Une compagnie belge exploitait le cuivre de Caçapava jusqu'en ces derniers temps. « Une éruption de métaphyre, écrit M. Calogeras (*As Minas do Brazil*, II, 1905), a soulevé, dans la zone S E., les couches du conglomérat où l'on rencontre les minerais, apportés probablement, un filon de gabbro, qui n'est pas arrivé à la surface et présente

de la chalcosine (sous-sulfure de cuivre) et des dendrites de cuivre dans les zones de contact avec les couches sédimentaires. » Le minerai choisi après l'extraction contient de 28 à 30 0/0 de cuivre. La production mensuelle en est de 90 à 100 tonnes.

La mine de Sanga Negra, dans le municipe d'Encruzilhada, fournit de la wolframite. L'exploitation de cette richesse minière est en voie d'amélioration et va être commencée sur une grande échelle. La maison Wiedemann a déjà commencé l'exportation vers Hambourg, pour la maison Krupp ; en 1907-1908, 11 tonnes à peine avaient été exportées. Ce produit souffre de la concurrence de la République Argentine.

« Pourvu du côté de sa frontière occidentale d'excellentes roches riches en métaux, écrivait Nathaniel Plant en étudiant le Rio-Grande, doté par les vallées de ses fleuves, de vastes couches de charbon, de minerai de fer, de gisements calcaires, traversé de l'est à l'ouest par des fleuves navigables, comme

le Jacuhy, l'Ibicuhy et l'Uruguay, qui délimite la moitié de son contour, ce pays bénéficie d'une combinaison si puissante d'avantages naturels qu'il semble destiné par la Providence à occuper une place considérable dans le progrès futur du monde. »

En effet, quoique traversé de part en part, du nord au sud et de l'est à l'ouest, de voies ferrées et de fleuves navigables, quoique pourvu d'une colonisation assez également répartie entre les 236.000 kilomètres carrés de ses 68 municipes, le Rio-Grande est encore, à l'heure qu'il est, le type de ces Etats brésiliens où les richesses agricoles et minières les plus variées s'offrent côte à côte à l'activité de l'homme et où, de plus, ces richesses sont à peine effleurées, faute de bras, faute de capitaux et faute aussi de renseignements pour être connues dans les milieux qu'elles peuvent intéresser.

LE COMMERCE RIO-GRANDENSE

I. Historique du commerce de Rio-Grande. — La contrebande. — Le commerce, de 1837 à 1882. — Commerce actuel. — Rôle du Rio-Grande dans l'Union.

II. L'exportation 1888-1908. — Les marchés exportateurs. Les marchandises exportées.

III. L'importation. — Ports importateurs et marchandises. La transformation du commerce de Rio-Grande.

I

En raison de son voisinage de grands centres commerciaux étrangers, le Rio-Grande a toujours constitué au Brésil une région où des mesures exceptionnelles devaient être observées au point de vue commercial. Lorsque les centres industriels de la province étaient encore incapables de satisfaire la consommation locale, le Rio-Grande et en particulier les villes de la *campanha* étaient tributaires du commerce uruguayen

et du marché de Montevideo. Il était, d'autre part, assez difficile de surveiller l'observation des formalités douanières sur une frontière de plusieurs milliers de kilomètres, encore mal peuplée et très aisée à franchir en dehors des routes ordinaires. Il en résulta une contrebande régulière, qui portait atteinte aux intérêts du commerce local et des industries en formation, d'autant plus que, non seulement la *campanha* était inondée de produits importés de la sorte, mais encore cette contrebande atteignait la zone de la serra et pénétrait dans les provinces brésiliennes voisines du Rio-Grande do Sul.

La politique impériale crut pouvoir porter remède à cet état de choses, non pas en créant une zone neutre, comme celle qui existe en Savoie, entre la France et la Suisse, mais en établissant un *tarif spécial* pour le Rio-Grande. Ce tarif fut, dans la suite, modifié et encore *spécialisé* davantage. Il paraît que le remède fut pire que le mal, car la contrebande, qui, jusque-là, avait dû rechercher les

voies tortueuses, se mit à s'exercer librement sous le couvert de la loi. Le commerce libre du Rio-Grande ne vit pas sa situation s'améliorer sensiblement et le centre de la contrebande ne fit que se déplacer, pénétrant désormais dans l'Empire sous forme de commerce entre provinces. Les recettes douanières en souffrirent.

Avec l'établissement du régime républicain et fédéral au Brésil, le Rio-Grande, devenu État, rentra dans le régime douanier commun, bénéficiant ainsi des tarifs protecteurs. Ces tarifs, très élevés comme on sait, ont évidemment contribué à développer la production agricole et industrielle du nouvel État, mais ils n'ont guère favorisé la disparition de la contrebande. La répression du commerce illicite a été l'objet de mesures sévères, et l'Union y veille exactement. La contrebande a disparu sur certains points, pour reparaître sur d'autres. En dehors de la contrebande directe par la *campanha*, les pouvoirs publics se plaignent de la contre-

bande par le Haut-Uruguay, qui apporte par voie fluviale des produits que l'on écoule par les municipes du nord, Palmeira et Passo Fundo, pour les déverser ensuite sur les marchés du centre de l'Etat.

Dernièrement, les Gouvernements de l'Union et de l'Etat signèrent une convention, organisant la répression de la contrebande sur les frontières. Les résultats espérés ne furent toutefois pas atteints; l'Etat dénonça peu après la convention.

En 1908, le premier Congrès commercial du Rio-Grande, réuni à Livramento, précisément une des villes où la contrebande existe encore, s'occupa de ce sujet et discuta les moyens d'y remédier. On se chargea d'étudier de plus près le mécanisme de la contrebande, afin de mieux la combattre. En somme, la contrebande est un phénomène commercial né du déséquilibre de deux milieux économiques différents : tant que ces milieux diffèrent et tant qu'il se trouve des aventuriers audacieux pour braver les lois, la con-

trebande existe. Le fait est prouvé par l'internationalisation même de la contrebande de nos jours.

Toutefois, l'histoire du commerce rio-grandense ne se borne pas à celle de la contrebande. Des statistiques plus ou moins exactes, mais intéressantes, nous apprennent que l'exportation de Porto Alegre et de Rio-Grande montait à 1.844 contos en 1816 et à 1.773 contos en 1817 ; l'année suivante, elle atteignait 2.282 contos. A cette époque, les valeurs de l'importation ne dépassaient guère mille contos.

Après la proclamation de l'indépendance, s'il faut en croire les statistiques, le Rio-Grande ne vit point sensiblement augmenter son commerce. Ce n'est qu'en 1840 qu'il sembla vouloir se développer quelque peu.

M. Alfredo Varella, dans son livre sur le Rio-Grande, cite des statistiques qui offrent quelque intérêt et que nous reproduisons par période de trois ans, pour laisser juger des progrès réalisés, à travers le XIXe siècle, par

le commerce de la province impériale (en milliers de contos) :

ANNÉES	EXPORTATION	IMPORTATION	MOYENNE de la période
1837-38......	1,6	1,7	Export. 2,
1838-39......	1,3	2,5	Import. 2,5
1839-40......	3,1	3,2	
1842-43......	4,7	8,6	Export. 6,6
1843-44......	7,4	14,1	Import. 12,1
1844-45......	7,8	13,7	
1863-64......	13,2	9,2	Export. 15,2
1864-65......	18,2	12,5	Import. 11,2
1865-66......	14,3	12,5	
1879-80......	18,7	12,1	Export. 20,1
1880-81......	19,6	14,6	Import. 13,8
1881-82......	21,1	14,7	

On peut vérifier, par ce tableau, que ce n'est que pendant l'intervalle de 1845 à 1860 que les exportations commencent à dépasser les importations, pour ne plus se laisser dépasser par elles. A partir de 1882, les exportations restent quelque peu stationnaires, tombant même à 13.552 contos en 1888. La

hausse qui suivit 1890 fut rapide et, à partir de 1893, les exportations prennent un essor qui peut être considéré comme le premier résultat du nouveau régime douanier imposé à la région.

C'est surtout vers les marchés brésiliens que s'est étendu le commerce du Rio-Grande. L'exportation vers l'étranger, devenue assez considérable, est restée stationnaire ; en ces dernières années, elle a même eu une tendance à diminuer. L'exportation par cabotage, au contraire, augmente d'année en année.

Au point de vue du commerce international du Brésil, il est curieux de remarquer que le Rio-Grande est loin d'occuper la place que sa production agricole et industrielle semblerait lui réserver : il n'occupe une place importante que par son importation. Par contre, au point de vue du commerce par cabotage, son exportation représente une valeur plus de quatre fois supérieure à celle de l'exportation de S. Paulo.

Commerce Extérieur (En milliers de contos) :

ANNÉES	EXPORTATION			IMPORTATION		%
	Brésil	Rio-Grande	% du R.-G.	Brésil	Rio-Grande	
1906	799,6	25,5	2,9	499,2	35,6	7
1907	860,8	22,2	2,5	644,9	48,7	7,6
1908	705,7	16,6	2,2	567,2	49,2	8,67

En 1908, par son importation de l'étranger, le Rio-Grande se trouvait au troisième rang parmi les Etats brésiliens, après Rio Janeiro et S. Paulo, avant le Pará, Pernambuco et Bahia ; par son exportation vers l'étranger, il n'occupait que le septième rang, dépassé qu'il était non seulement par S. Paulo, Rio, Bahia et le Pará, mais encore par l'Amazone et le Paraná.

II

Le commerce d'exportation générale du Rio-Grande a considérablement augmenté pendant ces vingt dernières années. Après

une période presque stationnaire, entre 1893 et 1897, en raison de l'époque troublée que ces dates ont marquée, il a brusquement repris; une baisse sensible s'accentua de 1898 à 1902, puis l'exportation reprit, pour ne plus retomber, jusqu'en ces derniers temps. Exportation générale, en milliers de contos :

ANNÉES	VALEUR officielle	ACCROISSEMENT % par période	ANNÉES	VALEUR officielle	ACCROISSEMENT % par période
1888...	13,5		1888...	62,5	
1889...	18,2		1889. .	58,09	
1890...	18,2	12,7 %	1890...	50,03	29,4 %
1891...	27,4		1891...	44,1	
1892...	38,1		1892...	51,4	
1893...	40,6		1893...	51,9	
1894...	40,8		1894...	57,1	
1895...	41,4	23,9 %	1895...	56,6	33,7 %
1896...	40,5		1896...	66,2	
1897...	52,9		1897...	72,8	

En 1908, enfin, cette exportation atteignit 75.035 contos de réis. Comme on peut le voir par le tableau, non seulement le commerce d'exportation croît, mais encore dans

chaque période de cinq ans le pourcentage d'accroissement, par rapport aux antérieures, est plus considérable.

Si l'on considère les marchés d'exportation du Rio-Grande do Sul, les statistiques prouvent que les trois ports les plus importants, au point de vue du commerce extérieur, sont : Rio-Grande, Porto Alegre et Pelotas. Les autres, les ports du Rio Uruguay, S. Borja, Itaqui et Uruguayana sont bien moins importants.

Commerce extérieur par les grands ports.

ANNÉES	RIO GRANDE	PORTO ALEGRE	PELOTAS
	en contos	en contos	en contos
1901	9.851 :	2.581 :	376 :
1902	12.125 :	3.724 :	409 :
1903	11.516 :	4.651 :	1.523 :
1904	12 807 :	6 129 :	3.704 :
1905	7.486 :	5.280 :	2.628 .
1906	10.261 :	8.334 :	3.890 :
1907	10.799 :	7.070 :	3.879 :
1908	7.767 :	4.291 :	3.257 :

Ces chiffres permettent de se rendre compte de l'importance considérable prise en ces

dernières années par les ports de Porto Alegre et de Pelotas comme marchés exportateurs, au détriment de Rio-Grande. Il faut croire toutefois que lorsque ce dernier port aura fini de s'outiller, il reprendra rapidement et deviendra le grand exportateur de marchandises rio-grandenses vers l'étranger.

Les principaux clients du Rio-Grande do Sul, en dehors du Brésil, sont, par ordre d'importance, en 1908 : l'Angleterre, la République de l'Uruguay, l'Allemagne, la République Argentine, la Belgique, le Portugal et la France. Voici les valeurs d'exportation en 1907 et 1908 :

PAYS DE DESTINATION	1907	1908	% en 1908
Angleterre.......	6,5	5,3	32,1 %
Uruguay.........	3,6	3,9	24,3 %
Allemagne.......	3,8	3,8	23,7 %
Rep. Argentine...	1,5	1,4	8,7 %
Belgique.........	1,4	1,1	7,3 %
Portugal........	0,6	0,6	4,2 %
France...........	0,3	0,4	2,6 %

L'Angleterre reçoit donc 32,1 0/0 de l'exportation du Rio-Grande vers l'étranger Ce sont principalement des produits de l'industrie animale qu'importent du Rio-Grande les pays d'Europe : des cuirs, des langues, de la viande salée, des os ; l'Allemagne en reçoit quelques minerais et de la laine.

Vers la République Argentine et l'Uruguay, les exportations sont plus variées : le Rio-Grande leur envoie du maté, du savon, des oignons, du tabac, des bois, des fruits, des haricots noirs, ainsi que des produits de l'élevage.

En 1908, l'exportation générale de l'Etat, dont la valeur montait à 75.000 contos, était représentée par des marchandises dont le poids atteignait 204.000 tonnes. Les principaux produits exportés étaient : la viande salée (52.000 kgs), la farine de manioc (33.000 kgs), les cuirs (22.000 kgs), les haricots noirs (18.000 kgs), le tabac (11.000 kgs), la graisse (10.000 kgs) et

les oignons (7.500 kgs). La viande salée, principal article d'exportation, ne représente donc qu'un tiers de la valeur totale de l'exportation du Rio-Grande et un quart de son poids.

Nous avons déjà vu, à propos des industries de l'élevage, ce qu'il en est de l'exportation de la viande salée, des cuirs et de la graisse ; bornons-nous donc à rappeler ici les principales exportations rio-grandenses, en dehors de ces produits (en milliers de contos) :

PRODUITS	1900	1901	1907	1908
Farine de manioc..	3,1	2,2	3,4	4,1
Haricots noirs......	1,9	2	3,2	2,2
Tabac	1,5	1,9	2	1,7
Maté...............	0,2	0,1	1,4	1,2
Oignons	0,7	0,5	1,4	0,9
Vins	0,09	0,1	0,5	0,7

Les valeurs d'exportation des haricots noirs et du tabac ont légèrement baissé de

1907 à 1908, mais les quantités exportées n'en ont pas moins été plus considérables la dernière année; le tabac, par exemple, exporté en 1907, pesait 4.825 tonnes et, en 1908, 11.119 tonnes. Il y a donc eu diminution de prix et non de production ou d'exportation.

Parmi les produits manufacturés exportés par le Rio-Grande, il faut enfin mentionner les couvertures, les draps, les cigares, la bière, les conserves, les manteaux, le savon et le cirage.

III

Par son importation étrangère, le Rio-Grande occupe, avons-nous dit, le troisième rang parmi les Etats du Brésil. En 1908, son importation étrangère était de 49.200 contos et son importation par cabotage de 20.400 contos de marchandises brésiliennes

et de 9.100 contos de marchandises étrangères. La balance du commerce fut donc, cette année, de :

	75.035	contos	à l'exportation,
	78.877	—	à l'importation,
d'où	3.842	contos	en faveur de l'importation.

« Ces chiffres, dit le rapport de M. Alvaro Baptista, secrétaire des finances à Porto Alegre, montrent le développement de nos conditions d'acquisivité et une partie de l'augmentation annuelle de notre richesse qui nous permet d'élever la quantité de nos achats.

Les grandes places d'importation rio-grandenses sont les mêmes que celles d'exportation ; cependant l'ordre d'importance s'en trouve modifié en faveur de Porto Alegre, qui occupe la première place parmi les contribuables de la douane fédérale. En 1908, par exemple, Porto Alegre a importé de

l'étranger pour 21.933 contos de marchandises, Rio-Grande pour 19.570 et Pelotas pour 4.768; Livramento et Uruguayana ont à peine dépassé 1.000 contos. Cet ordre se trouve de nouveau modifié en faveur du port de Rio-Grande, si l'on considère le poids des marchandises entrées, attendu que ce port a importé 137.000 tonnes sur les 228.000 tonnes de marchandises étrangères importées par l'Etat.

Les importations du Rio-Grande do Sul ont été les suivantes, en livres sterling :

1902.	1.521.020
1903.	1.726.073
1904.	1.804.740
1905.	1.964.925
1906.	2.371.131
1907.	3.045.482
1908.	3.075.915

Le port de Rio-Grande do Sul reçoit de l'étranger relativement peu de matières premières pour la transformation industrielle. Son importation de charbon dépassait à peine 1.000 contos en 1908. Le coton, le

lin et les bois sont peu importés de l'étranger; le jute l'est davantage. Au contraire, les objets manufacturés constituent les deux tiers de l'importation étrangère : les articles de coton, les voitures, les articles de fer et d'acier, les machines de toutes sortes atteignent des valeurs considérables. Quant aux articles d'alimentation, c'est encore le blé qui représente le plus gros coefficient d'importation.

Porto Alegre importe plus de coton et de fil, plus de fer brut et d'acier en barres, plus de laine, mais moins de charbon que Rio-Grande. L'importation d'objets manufacturés de l'étranger y monte à 14 et à 15.000 contos par an ; les cotonnades, les fers et les aciers, les articles en lainage, les porcelaines, les machines et objets de luxe y tiennent les premières places. Porto Alegre importe aussi pour plus de 2.000 contos de blé.

Pelotas, le troisième port de l'Etat, importe, de son còté, du charbon, des cotonnades,

des fers et des aciers, de la porcelaine et des cristaux, des machines et du blé. Les mêmes articles, à peu près, sont importés par Uruguayana.

Des marchés producteurs brésiliens le Rio-Grande a reçu, en 1908, environ 37.200 de son importation, déterminés de la façon suivante :

Marchandises brésiliennes. . . .	20.468	contos.
Marchandises naturalisées. . . .	1.979	—
Marchandises d'origine inconnue.	7.214	—
Total	29.661	—

Parmi les matières premières importées de l'Etat du nord du Brésil, il faut citer le coton brut, qui alimente l'industrie textile de Porto Alegre et Rio-Grande, et les bois, venus de Paraná. Par cabotage, l'Etat reçoit aussi beaucoup d'objets manufacturés d'origine brésilienne et étrangère, des tissus de coton et des lainages, de l'acier, du fer, des produits chimiques. Mais plus de la moitié des importations rio-grandenses de marchandises brési-

liennes rentrent dans la catégorie des articles d'alimentation (13.000 contos) en 1908. En premier lieu, il faut mentionner le sucre (10.000 contos), puis l'eau-de-vie, la bière, le café (620 contos), les conserves, les haricots noirs. Il est utile de noter que l'importation de riz, de fruits, de biscuits, de farines de manioc et de beurre, est insignifiante.

Les grands marchés d'exportation brésilienne vers le Rio-Grande do Sul sont Rio de Janeiro, Pernambuco, Santos, les ports de Santa Catharina et Bahia. Voici, à ce propos, les statistiques officielles (valeur des marchandises en contos) :

Rio de Janeiro	15.000	contos.
Pernambuco	9.965	—
S. Paulo	1.979	—
Santa Catharina	1.192	—
Bahia.	1.004	—

Les sucres de Pernambuco, le blé de la République Argentine, les vins d'Europe, tels sont les principaux articles d'alimentation

qu'importe le Rio-Grande et dont les pouvoirs publics voudraient voir implanter la production dans l'Etat. Le sucre, le blé et le vin sont des spécialités du Rio-Grande. Les deux premiers ont été produits avec abondance jadis, le troisième voit sa production augmenter de jour en jour. Aussi est-ce probable que, sous peu, le Rio-Grande se sera affranchi du tribut annuel qu'il paie à l'Argentine et aux Etats du nord pour son blé et son sucre. On pourrait en dire autant pour le coton, que le Rio-Grande a déjà cultivé avec succès.

Telles sont donc à peu près les conditions actuelles du commerce général de l'Etat de Rio-Grande avec l'étranger et avec le Brésil. On voit clairement par là que cet Etat, d'une part, importe plus de l'étranger qu'il n'y exporte; d'autre part, qu'il vend plus au Brésil qu'il n'y achète. Comme dans tout marché, c'est le vendeur qui dépend de l'acheteur. On voit que le Rio-Grande dépend étroitement de l'Union, son principal client,

et d'autant plus important qu'il est l'unique acheteur de viande salée.

Pour ces raisons et d'autres que nous avons mentionnées au cours de cette étude, nous nous trouvons, au Rio-Grande, en présence d'un commerce d'exportation et d'importation, qui croît d'année en année, mais qui tend à se modifier profondément, en vertu des influences nombreuses dont les principales sont :

1° La construction en cours du port de Rio-Grande, qui permettra l'accès aux navires marchands de fort tonnage, activant ainsi le commerce de ce port et facilitant les relations entre l'Etat et l'étranger directement, sans dépendre de ports intermédiaires brésiliens ;

2° L'achèvement prochain du réseau des voies ferrées construit par la « Compagnie Auxiliaire » et l'Union, ainsi que la revision nécessaire, et désirée par l'Union, des tarifs de transports, encore trop onéreux pour le commerce intérieur.

3° L'accroissement progressif, et constaté depuis quelques années, de la production industrielle manufacturière, avec la mise à profit des richesses minières de l'Etat. Cet accroissement et le perfectionnement de l'outillage tendent, dès à présent, à diminuer l'importation d'objets manufacturés et à donner un courant d'exportation de ces produits vers les Etats brésiliens moins pourvus;

4° La transformation tente, mais nécessairement complète, de l'exportation de la viande salée, transformation capitale dont dépend l'avenir économique de l'Etat, par l'introduction des frigorifiques dans l'industrie de l'élevage;

5° Le mouvement vers la polyculture, que nous avons examiné plus haut, le retour aux anciennes cultures, blé, sucre, coton, le développement des cultures usuelles, riz, vigne, luzerne, céréales, etc.; modifications économiques qui auront pour résultat de libérer l'Etat du tribut payé annuellement à

l'étranger et aux Etats du nord de la République ;

6° Enfin le développement de l'élevage, la formation de races rio-grandenses par la sélection et par le croisement, opérations vivement encouragées par les pouvoirs publics et facilitées par leur initiative, qui permettront à l'Etat de devenir, dans un avenir très prochain, un des plus importants fournisseurs de têtes bovines.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La navigation et les ports.

Pages

Les réseaux de voie ferrée du Brésil méridional.

Immigration et colonisation.

DEUXIÈME PARTIE

Le café. — Sa culture, son industrie, son commerce.

Les industries paulistes.

Les relations commerciales.

Colonisation des États de Paraná et Santa Catharina.

Développement économique.

TROISIÈME PARTIE

Le Maté : Son industrie et son commerce.

L'industrie forestière.

La colonisation.

Les questions agricoles.

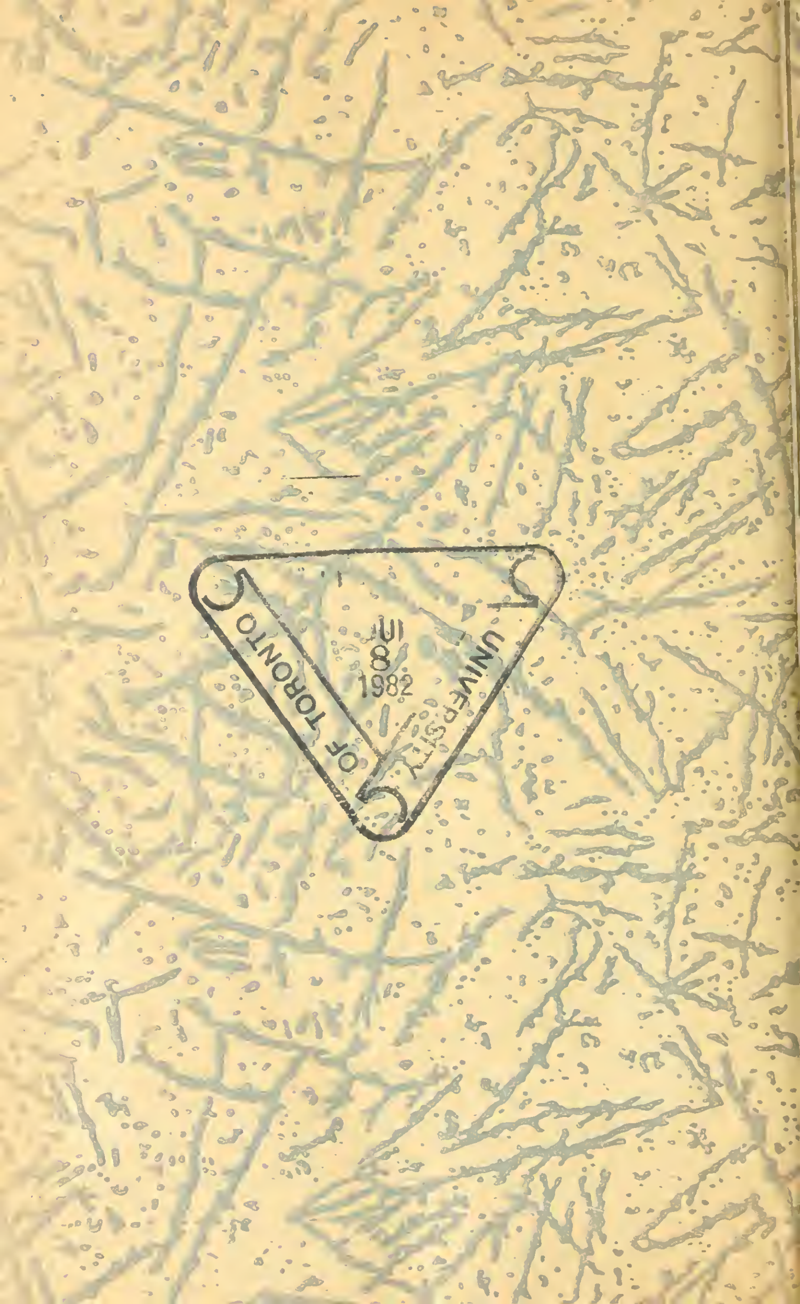
QUATRIÈME PARTIE

L'élevage et ses industries.

Le Rio-Grande industriel.

Le commerce rio-grandense.

Imprimerie E. Desfossés, 13, quai Voltaire, Paris. — 44486


UNIVERSITY OF TORONTO
JUL
8
1982

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

